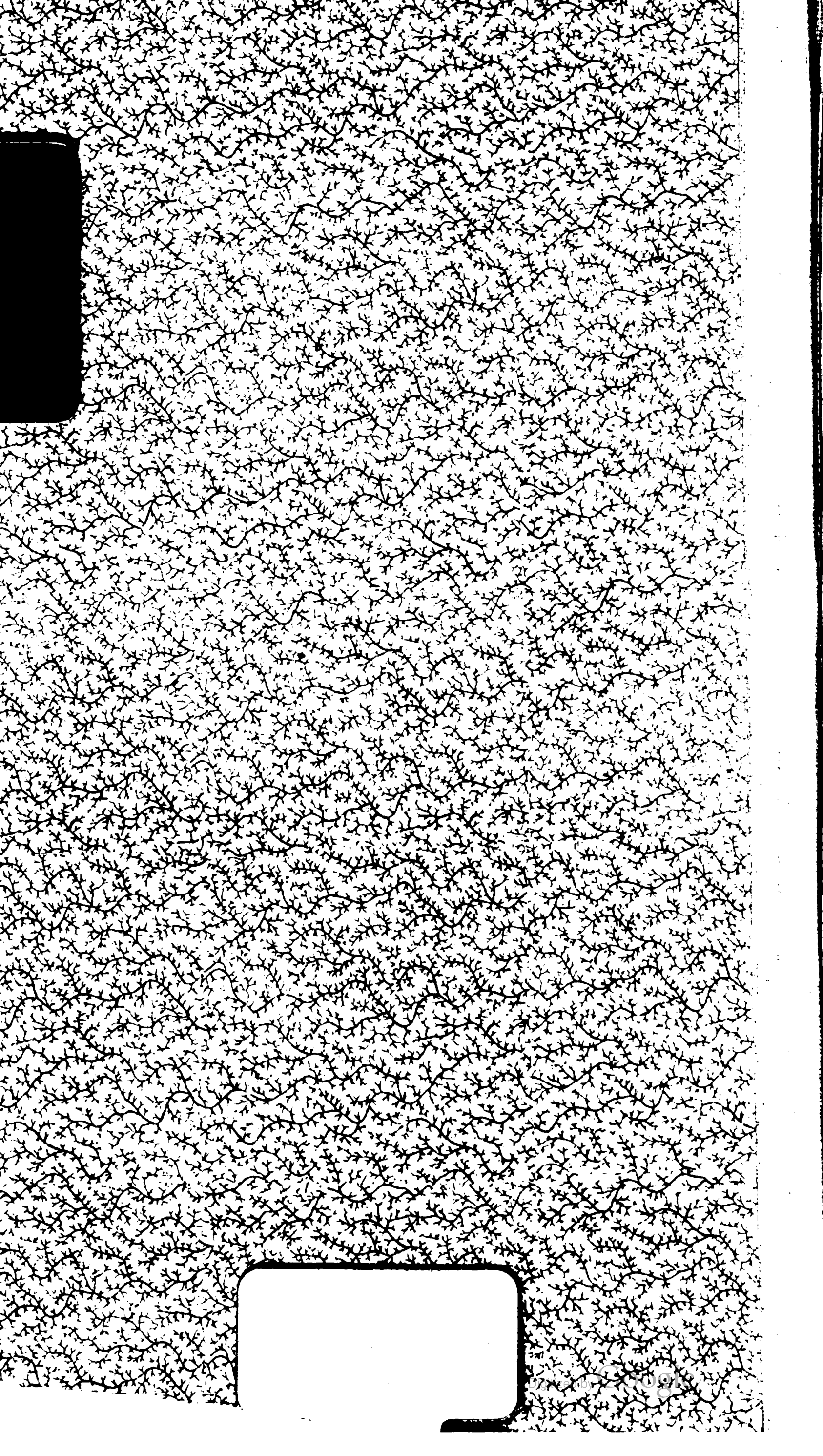
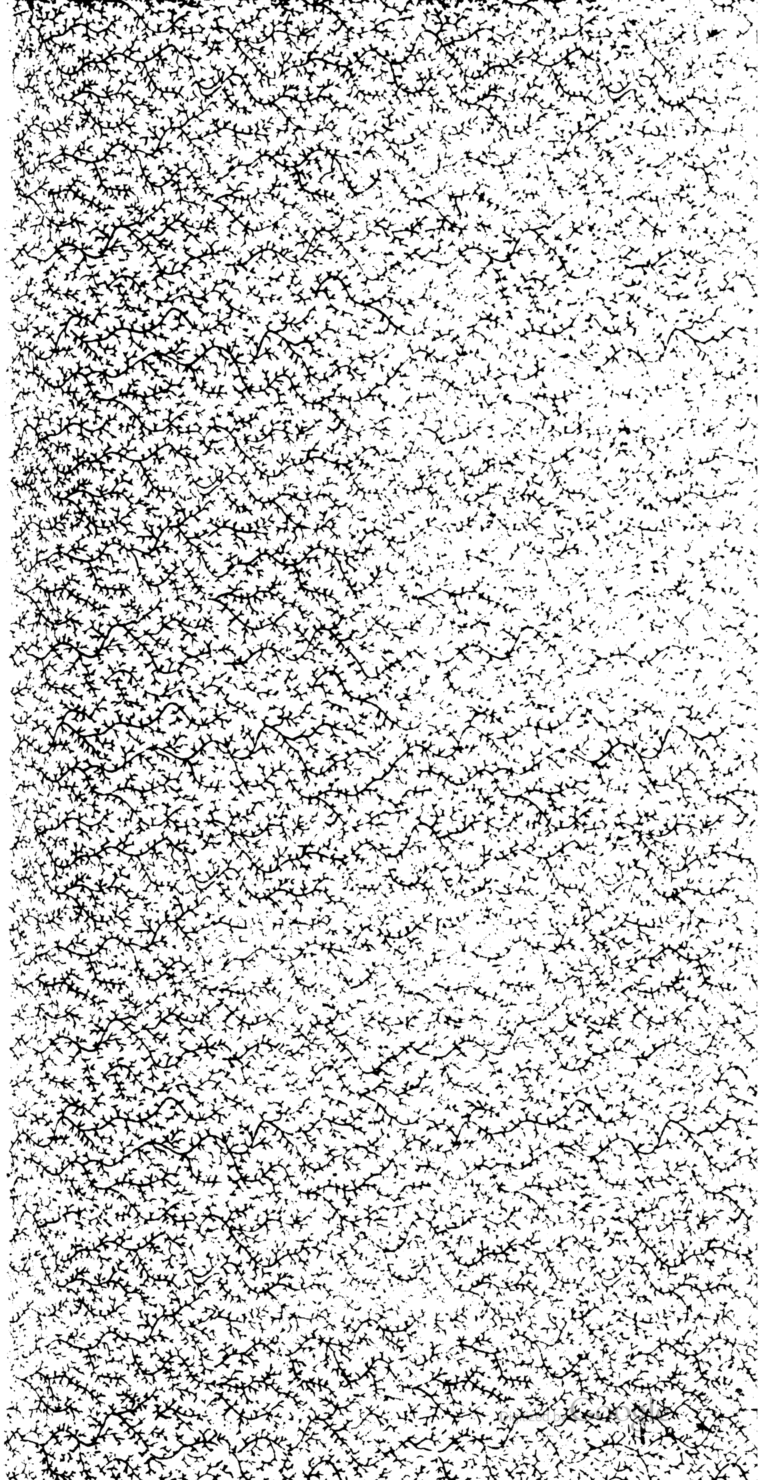

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08161754 4





LE THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME VI.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre,
N°. 30.

LE THÉATRE DES GRECS;

PAR LE P. BRUMOY.

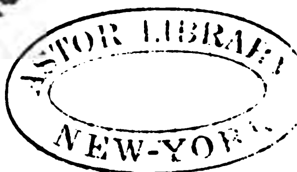
SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens de poëtes grecs, tragiques et comiques.

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.





A PARIS.
CHEZ Mme Ve CUSSAC.
M. DCCC. XXI.

EXPLICATION DE LA FIGURE DE CE VOLUME.

Elle représente les fils de Médée offrant à la fille de Créon, l'un la couronne d'or, l'autre la robe empoisonnée. Jason les introduit. L'appartement est tapissé d'un voile que déploie l'esclave qui a suivi les jeunes enfans, jusque dans l'appartement de la princesse. C'est la copie d'un bas-relief antique, que Winckelman a publié dans ses *Monumenti antichi inediti*, n.° 90.

LES PHÉNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

C'est ici *la Thébaïde* dans les formes, quoique le titre ne l'annonce pas. Celles de Sénèque et de Racine n'en sont que l'ombre, tant celle d'Euripide est remplie de carnage et de sentimens.

Le prologue, ainsi que celui d'Oreste, expose une partie du sujet, ou plutôt met le spectateur au fait de tout ce qui a précédé l'action du théâtre. C'est Jocaste, reine de Thèbes, qui le fait. Les autres personnages de la pièce sont un vieil écuyer; Antigone, fille de Jocaste; un chœur, composé de filles de Phénicie [1]; Polynice, avec Étéocle, tous deux frères et enfans de Jocaste; Créon, frère de la reine; Ménécée, fils de Créon; Tirésias, devin; deux envoyés; Œdipe, fils et mari de Jocaste.

ACTE PREMIER.

Cette reine va raconter ses malheurs au soleil, suivant l'usage des Grecs, qu'on a observé dans

[1] Phénicie, région maritime de Syrie.

l'*Électre* de Sophocle [1], et ailleurs. Elle fixe l'époque de ses infortunes à Cadmus, fils d'Agénor, auteur de la race de Laïus. Cadmus, en effet, vint au pays thébain; et d'Harmonie, fille de Vénus, il eut Polydore pour fils. Laïus, petit-fils de Polydore, épousa Jocaste, sœur de Créon. C'est de ce mariage infortuné que sortirent tous les malheurs qui ont fait la matière de plusieurs tragédies anciennes.

Quoiqu'on ait déjà pu voir cette histoire dans *les sept Chefs devant Thèbes*, tragédie d'Eschyle, et dans l'un et l'autre *OEdipe* de Sophocle, je ne ferai point difficulté de suivre le fil de ce prologue, et de répéter les principaux traits qui pourraient avoir échappé aux lecteurs; l'on y verra avec quelle diversité les mêmes sujets sont exposés et conduits par différens poëtes.

Laïus, ennuyé d'un mariage long-temps stérile, pria Apollon de lui accorder un fils. Le dieu lui répond qu'il doit bien se garder de vouloir se procurer un successeur; que le fils qu'il aurait deviendrait son assassin; et que toute sa postérité remplirait sa maison de sang et de deuil. Laïus oublia l'oracle; il eut un fils et s'en repentit. Il lui fit percer les talons, et le donna à des bergers pour l'exposer sur le mont Cithéron. D'autres

[1] Acte I, scène III.

bergers prirent l'enfant, qu'on nomma depuis OEdipe, à cause de ses pieds percés, et ils le portèrent à Mérope, femme de Polybe, roi de Corinthe [1]. Cette princesse, qui n'avait point d'enfans, le fit passer pour celui du roi. Mais OEdipe étant sorti de l'enfance, soupçonna la supposition. Pour s'assurer de la vérité, il alla à Delphes consulter Apollon sur sa naissance. Laïus y allait de son côté pour fixer son inquiétude, et savoir du dieu si ce fils vivait encore ou non. Le père et le fils se rencontrèrent dans un détour de chemin en Phocide. OEdipe était à pied, et le roi dans un char. L'écuyer traita rudement de paroles OEdipe, qui fut même blessé par les chevaux. Le prince, outré de cet affront, entre en fureur. Il tue Laïus. Quelque temps après le sphinx désola les Thébains. Créon promit le sceptre et Jocaste en mariage à quiconque viendrait à bout de confondre le monstre, et d'en délivrer la ville en devinant l'énigme qu'il proposait. OEdipe arrive par hasard; il la devine; il sauve Thèbes.

Le voilà roi des Thébains, et mari de sa mère, sans le savoir. Elle en a deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, à savoir Ismène et Antigone; la première ainsi nommée par le père, et la seconde par la mère, suivant l'usage. Car c'en

[1] Son nom n'est pas rappelé dans cette tragédie d'Euripide.

était un assez singulier chez les Grecs; et comme Euripide l'indique deux fois dans ce prologue, j'ai cru devoir l'observer en passant. OEdipe reconnut enfin qu'il avait épousé sa mère; et dans l'horreur qu'il conçut de ce crime involontaire, il s'arracha les yeux. Ses enfans, devenus capables de se connaître, l'enfermèrent dans son palais, pour cacher autant qu'ils pourraient la honte de leur naissance. Euripide suppose donc OEdipe à Thèbes, ce que n'a pas fait Sophocle, qui le suppose banni. Ce père infortuné chargea ses deux fils d'imprécations, et leur prédit qu'ils s'entre-tueraient. Pour prévenir les querelles, ils convinrent de se séparer, et de régner alternativement chacun leur année. Mais Étéocle, flatté par l'éclat d'une couronne, ne voulut plus la quitter, et chassa Polynice. Celui-ci eut recours aux Argiens, dont Adraste, son beau-père, était roi. « Il revient » avec lui à Thèbes, dit Jocaste, pour redeman- » der le sceptre à la pointe de l'épée. »

C'est ici que commence le drame. Les troupes d'Argos environnent la ville. Mais Jocaste a obtenu des deux frères une trêve, durant laquelle Polynice doit entrer à Thèbes pour convenir de quelque accommodement avec Etéocle. Elle vient d'en recevoir l'avis par un député. « Daignez donc, » dit-elle, ô Jupiter, daignez sauver notre déplo- » rable maison, et réconcilier mes fils. Père des

» hommes, pouvez-vous souffrir que les malheu-
» reux le soient toujours! »

Tel est le prologue de Jocaste, qui se retire après avoir mis les spectateurs au fait de l'action. On peut remarquer, par les différens tours d'une même histoire, les changemens que se permettent les poëtes grecs en traitant leurs sujets. Ces changemens étaient souvent considérables, mais jamais assez pour choquer la créance publique. Il est pourtant vrai que dans Sophocle, Jocaste meurt de sa main après avoir appris qu'elle a épousé son propre fils, au lieu qu'ici elle survit à ses malheurs. Les traditions fabuleuses variaient.

La scène suivante est une imitation très-heureuse d'Homère. Antigone, fille de Jocaste, a obtenu de la reine la permission de quitter ses femmes, et de monter avec un vieillard, son conducteur, sur une balustrade du palais, afin d'observer l'armée argienne. Il y a ici une bienséance remarquable, c'est que le vieillard examine de tous côtés s'il ne se trouve aucun des citoyens qui puisse les voir. Les Grecs eussent été choqués de voir une jeune princesse paraître seule dans un endroit écarté. Du reste, tous les agrémens que répand Homère sur la description du camp des Grecs au siége de Troie, se retrouvent chez Euripide, qui semble même avoir enchéri sur son modèle, d'autant plus heureusement qu'Homère

récite, et que le poëte tragique fait agir ses personnages [1].

Au livre III de l'*Iliade*, on lit que Priam ayant fait asseoir Hélène auprès de lui sur une tour d'où l'on découvrait toute l'armée grecque, l'interrogeait en détail sur tous les chefs qu'il voyait, et qu'Hélène lui disait : celui-ci est Ulysse, celui-là Ajax, cet autre Agamemnon, en faisant le caractère de chacun ; tour très-fin pour faire connaître le caractère des acteurs, et si bien imaginé dans la nature, qu'il a même trouvé grâce chez les plus sévères censeurs du plus grand des poëtes. Euripide en use précisément de même pour faire voir en quelque sorte au spectateur toute l'armée des assiégeans au camp de Thèbes. Ces deux poëtes, qui voulaient peindre à leur siècle les choses au naturel, nous instruisent bien par-là du génie des deux plus anciens siéges dont l'histoire fasse mention.

Antigone, aidée de la main du vieillard, monte sur l'endroit le plus élevé du palais, mais toujours en vue aux spectateurs : « Nous voilà, dit le vieillard, arrivés à propos ; l'armée argienne s'ébranle, et se partage en cohortes. » La jeune princesse, effrayée d'abord de voir toute la campagne couverte d'armes, appréhende tout pour

[1] V. 149.

Thèbes. On la rassure ; et la curiosité succédant à la crainte, elle fait différentes questions ; comme Priam dans l'*Iliade*. Le vieillard, ainsi qu'Hélène, y satisfait ; et comme il connaît tous les chefs, il les nomme. « Ici c'est Hippomédon, là Tydée ; » sur cette éminence, c'est Parthénopée ; proche » d'un fleuve, c'est un autre chef. » On les peint tous. Mais il n'est pas nécessaire de nous y arrêter, parce qu'ils n'agissent pas sur le théâtre. Antigone demande où est son frère Polynice. On le lui montre fort éloigné, proche d'Adraste son allié. Elle l'entrevoit et s'écrie : « Que ne puis-je, » semblable à un nuage léger, parcourir l'espace » des airs qui nous sépare, et embrasser ce cher » frère exilé, et depuis si long-temps malheu» reux ! » Elle admire son port et l'éclat de ses armes. « A l'abri de la foi publique, vous le ver» rez bientôt voler en ces lieux, pour remplir vos » souhaits, » dit le vieillard.

Le reste continue de la même façon, et le vieux serviteur, voyant arriver des femmes que l'alarme attire au palais, prie Antigone de se retirer dans son appartement. « Car, dit-il, les femmes sont » naturellement médisantes, et le moindre sujet » est pour elles une source féconde d'entretiens. » Elles augmentent le mal ; et c'est un plaisir ex» quis pour elles de s'entre-détruire. » Voilà Euripide.

Le chœur fait la troisième scène ou l'intermède. Ce chœur est une troupe de jeunes filles de Phénicie; elles racontent le malheur où elles se trouvent au moment d'un siège dans une ville étrangère, d'où elles étaient sur le point de sortir pour aller à Delphes. Euripide n'a pas voulu composer son chœur de Thébaines, que leur devoir aurait indispensablement attachées à favoriser la cause d'Étéocle, toute injuste qu'elle est. C'est pour cela qu'il introduit des étrangères, mais alliées aux Thébains. Les descendans d'Agénor s'étaient rendus maîtres de la ville de Tyr. Depuis cette conquête, les Tyriens envoyèrent à Thèbes une élite de leurs filles pour être consacrées comme prêtresses d'Apollon à Delphes. C'était un tribut passé en coutume religieuse. Ces Tyriennes ou Phéniciennes donnent le nom à la pièce. L'intermède qu'elles chantent ici expose ce qu'elles sont, et le sujet de leur frayeur à la vue des armes. Elles craignent pour Thèbes à cause de leur patrie. Ce sont intérêts communs de part et d'autre, vu l'alliance et les nœuds du sang qui liaient les Thébains et les Phéniciens.

ACTE II.

Polynice paraît l'épée à la main, parce que,

malgré la trève, il craint quelque surprise de la part d'un frère capable de tout oser. Cependant, dès qu'il aperçoit des autels (c'étaient des asiles), il remet son épée dans le fourreau pour ne pas effrayer les Phéniciennes. Elles se font connaître à lui, et se prosternent à ses pieds, suivant la loi, comme captives soumises à toute la maison d'Agénor. Elles appellent aussitôt la reine, qui vient promptement recevoir son fils.

Après les premiers embrassemens, pleins de la plus vive tendresse, telle que devait être celle d'une mère qui revoyait un fils malheureux qu'elle avait si long-temps pleuré, jusqu'à se couper les cheveux, et se revêtir de vêtemens noirs en signe de deuil; elle lui remet devant les yeux la douleur d'un père emprisonné et livré à son désespoir. Elle lui reproche tendrement l'alliance qu'il a contractée en épousant une femme étrangère, à savoir une des filles d'Adraste. « Je n'ai point, dit-
» elle, allumé le flambeau de l'hymen pour vous,
» suivant l'usage des heureuses mères. Le fleuve
» Isménus ne vous a point donné le bain nuptial,
» et Thèbes n'a point retenti des cris de joie en
» faveur de votre épouse. Puissent s'évanouir les
» présages dont nous menacent ces maux! quelle
» qu'en soit la cause, ou le fer ou la discorde, ou
» votre père, ou le destin, ces malheurs retom-
» bent tous sur moi. »

Polynice répond qu'il est venu avec défiance dans Thèbes ; mais que l'amour de la patrie l'a emporté dans son cœur. Il se justifie par-là d'avoir traversé la ville, l'épée à la main. Ses craintes étaient trop fondées pour ne pas les écouter. Mais enfin, la trève et la foi de Jocaste l'ont rassuré. La vue du palais et des lieux où il a passé des jours si chers à son souvenir, lui arrache des larmes de tendresse. Mais ce qui le désespère, c'est de voir une mère en deuil, et dont il cause malgré lui les disgrâces. Toute cette entrevue est extrêmement touchante.

Mais Jocaste, pour tomber insensiblement sur l'article de la réconciliation des deux frères qu'elle veut négocier, met Polynice en voie de raconter ses aventures. Ceci est un dialogue serré vers à vers[1]. Polynice y décrit d'une manière très-pathétique l'accablement où se trouve un malheureux prince exilé de sa patrie et sans appui. Il a éprouvé la misère jusqu'à se voir dans la dernière indigence. Il dit précisément : « Que la noblesse ne » nourrit point, et que la patrie est le plus doux » de tous les biens, puisqu'un exilé ne trouve plus » de ressource, ni d'amis. » Il raconte ensuite comment le hasard lui gagna l'amitié d'Adraste, roi d'Argos.

[1] C'est une expression grecque qu'emploie ici le P. Brumoy, στιχομυθεῖν, parler vers à vers.

Ce roi avait reçu un oracle d'Apollon qui lui ordonnait de donner ses filles en mariage à un sanglier et à un lion qui se présenteraient les premiers à sa vue. Polynice, et Tydée autre exilé, viennent implorer son secours. Il interpréta l'oracle en leur faveur, leur fit épouser ses deux filles, et leur jura de les rétablir dans leur patrie par la force des armes. Ici Polynice fait réflexion qu'il conduit des troupes contre sa patrie. Il en soupire. « Oui, dit-il, j'atteste les dieux que c'est » malgré moi que je combats contre ce que j'ai de » plus cher au monde. Mais c'est à vous, ô ma » mère, qu'est réservée la gloire de terminer nos » maux, de réconcilier deux frères ennemis, et de » rappeler la paix si désirable pour vous, pour moi » et pour l'Etat. »

C'est un roi détrôné qui parle avec beaucoup de modération et de grandeur. Mais il finit par un sentiment singulier, et qui marque bien l'excès de misère auquel son exil l'avait réduit dans des temps bien différens du nôtre, où toutefois l'on a vu des têtes couronnées éprouver, malgré l'humanité de leurs bienfaiteurs, les tristes effets d'une affreuse disette. « L'opulence, dit ce prince, » est ce qu'il y a de plus révéré parmi les hommes. » Un roi indigent n'est plus rien. Voilà ce qui » m'attire à Thèbes à la tête d'une armée. » Le chœur avertit Jocaste qu'Étéocle va paraître.

Ce prince, dont le caractère bouillant et impétueux contraste merveilleusement bien avec la noble et douce fierté de Polynice, parle en ces termes, en arrivant. « Me voici, madame; c'est en » votre faveur que je viens. Que veut-on de moi ?» Il fait valoir l'effort où il s'est réduit de consentir à cette entrevue avec son frère.

» Attendez, répond la reine. Trop de précipi- » tation nuit dans des conjonctures si délicates. La » prudence veut plus de lenteur et de sang-froid » pour réussir. Étéocle, adoucissez ces regards fé- » roces; étouffez ce courroux près d'éclater. Ce » n'est point une Méduse que vous voyez. C'est vo- » tre frère, hélas! qui vient vers vous. Polynice, » tournez les yeux à votre tour sur votre frère. » Cette vue vous disposera à lui parler et à l'en- » tendre avec plus de tranquillité. Je n'ai plus » qu'un conseil à vous donner. Songez que dans » une entrevue, deux amis irrités ne doivent pen- » ser qu'au sujet qui les rassemble, et oublier tout » le passé. Polynice, c'est à vous de parler, puis- » que vous venez vous plaindre à la tête d'une » armée, et demander, dites-vous, justice d'une » injure. Puisse enfin quelque dieu se faire l'ar- » bitre, le juge et le pacificateur de cette que- » relle! »

POLYNICE.

La vérité parle simplement et sans art; elle

n'use point de détours artificieux. C'est dans elle-même qu'elle trouve sa force. L'injustice, au contraire, qui sent sa foiblesse, cherche à s'appuyer d'un art sophistique. J'ai voulu, je l'avoue, pourvoir aux intérêts communs de l'État, de mon frère et de moi. Il fallait prévenir l'effet des imprécations de mon père. Fugitif volontaire, j'ai cédé le sceptre à Étéocle pour une année; mais à condition de régner à mon tour. Je n'ai prétendu ni souffrir le traitement que je souffre, ni revenir en ennemi porter le fer dans le sein de ma patrie. Étéocle a souscrit à ce partage. Il en a pris les dieux à témoin; et toutefois, au mépris de ses sermens, il règne encore, et il occupe la place que je devrais occuper. Qu'il me rende le sceptre, et me voici prêt à congédier l'armée, et à céder à mon tour ce même trône qu'on m'aura rendu. A ce prix, je vous délivre de toute crainte, je respecte les murs de Thèbes, et je ne tente plus un coupable assaut. Mais si une demande si juste m'est refusée, je suis déterminé à me faire justice, et à tenter le sort des armes. J'atteste les dieux, témoins de la droiture de mon cœur et de l'équité de ma cause, qu'on m'a privé injustement de ma patrie.

Le chœur approuve un discours si mesuré et si raisonnable.

ÉTÉOCLE.

Si ce qui semble honnête aux uns le paraissait

aux autres, il n'y aurait plus de dissensions parmi les humains. Mais rien ici-bas ne frappe nos esprits de la même manière. On convient des noms en fait d'honneur, et de tout, nullement de la réalité. Je ne déguiserai point ici mes sentimens, madame; j'escaladerais le ciel, et je descendrais aux entrailles de la terre; si, à ce prix, je pouvais conquérir la plus brillante des couronnes. Le trône est un bien si cher à mes yeux, que je ne puis le céder à autrui. Quelle lâcheté serait-ce de devenir sujet, quand on s'est vu roi! mais quelle honte de céder ce trône à un perfide, qui ose venir, les armes à la main, désoler sa patrie! quel opprobre pour Thèbes et pour moi, si la crainte des lances argiennes me forçait de descendre du trône pour y placer un vainqueur! Non, madame, ce n'était point à main armée qu'il devait chercher à entrer en négociation avec moi. La raison, aussi puissante qu'une armée, eût suffi. Qu'il habite dans cette terre, j'y consens. Mais qu'après avoir donné la loi, je m'abaisse à la recevoir de lui, qu'il ne l'espère pas. (*A Polynice.*) Employez donc le fer et la flamme; couvrez ces plaines de chars; je ne céderai point ma couronne. Équité tant qu'on voudra, je la respecte en toutes choses; mais si l'on peut jamais être injuste, il est beau de l'être pour régner [1].

[1] « Si violer la justice et le droit

JOCASTE.

Les maux seuls ne sont pas l'apanage de la vieillesse, mon fils. L'expérience qui l'accompagne, l'en dédommage, et la conduit plus sûrement que l'impétuosité de la jeunesse. Par quelle fatalité, l'ambition, cette divinité dangereuse, a-t-elle emporté tous vos vœux? en combien de maisons et d'états n'est-elle pas entrée! hélas! elle n'en est sortie qu'en emportant toute leur félicité. C'est elle qui vous transporte, mon fils. Eh! ne serait-il pas plus honorable pour vous d'aimer cette égalité précieuse qui lie entr'eux les amis, les guerriers et les états? C'est une loi sacrée parmi les mortels.

Jocaste s'étend ici un peu trop sur le prix de l'égalité, à qui elle attribue les poids, les mesures, l'ordre du jour qui succède à la nuit: d'où elle conclut qu'Étéocle doit céder le sceptre à son frère. Ce sont six ou sept vers qu'on a marqués, ainsi que bien d'autres, comme dignes d'être retenus. Mais ce raisonnement ne saurait entrer dans nos idées, et n'était bon que pour les Grecs,

» Il est licite à l'homme en quelqu'endroit,
» C'est pour régner qu'il se le doit permettre. »

Trad. d'Amyot dans Plut. *Traité de la manière de lire les poëtes.* Et ailleurs :

« Si violer en rien se peut la loy
» Honnestement, c'est pour se faire roy,
» Dit le Thébain Étéocle et dit mal. »

Plut. *Les Règles et Préceptes de santé*, t. XVII, p. 65.

gens amateurs de sentences et d'exemples palpables.

Ce qui suit a plus de dignité. Jocaste appelle le trône une injustice heureuse[1]. « Qu'y trouve-t-on ? » plus de travail et de prospérité qu'ailleurs. Mais » qu'est-ce que cette opulence ? La médiocrité suffit à qui sait borner ses désirs. Les richesses n'appartiennent véritablement qu'aux dieux. Les » hommes n'en sont que les dépositaires et les économes. Aussi les dieux savent-ils les reprendre » quand il leur plaît. Jugez-en par l'instabilité de » la fortune. Si je vous demande, mon fils, lequel » est plus estimable à vos yeux, ou le trône, ou » le salut de l'État, oserez-vous répondre que c'est » le trône? Mais si Polynice est vainqueur, si Argos l'emporte sur Thèbes, vous verrez cette » même Thèbes désolée; vous verrez les Thébaines captives, arrachées des bras de leurs mères » par un ennemi farouche. Ah! qu'alors les Thébains paieront chèrement ce suprême pouvoir » qui a tant de charmes pour vous! Voilà, Étéocle, ce que j'avais à vous dire.

» Pour vous, Polynice, je vous dirai avec la » même franchise, qu'Adraste a été imprudent de

[1] Euripide parle ici en républicain démocratique. Cependant il semble épouser d'autres sentimens ailleurs; et Platon, son contemporain, le blâme d'avoir trop loué les monarques et la monarchie.

» vous offrir son funeste secours, et qu'impru-
» demment vous l'avez accepté pour détruire votre
» patrie. Car, hélas ! si vous prenez Thèbes,
» (dieux, écartez ce présage !) comment érigerez-
» vous des trophées ? Comment offrirez-vous des sa-
» crifices ? De quelle inscription marquerez-vous
» les dépouilles sur le bord du fleuve qui vous vit
» naître ? *Polynice*, direz-vous, *consacre aux
» dieux ces armes enlevées à sa patrie qu'il a
» réduite en cendres*[1]. Ah ! mon fils, puissiez-vous
» n'être jamais souillé d'une pareille gloire ! Si,
» au contraire, vous êtes vaincu, de quel front re-
» tournerez-vous à Argos, en laissant nos champs
» couverts de ses citoyens morts pour votre défense ?
» Adraste n'entendra-t-il pas ces murmures du peu-
» ple : quelle fatale alliance a-t-on contractée avec
» Polynice ? Son hymen nous coûte nos vies.
» Croyez-moi, mon fils, vous courez à un dou-
» ble écueil. Vous perdez l'appui des Argiens, et
» vous ne gagnez pas le sceptre thébain. Mettez,
» mes fils, mettez l'un et l'autre un frein à votre
» ambition. Eh ! quels maux ne doit-on pas atten-
» dre de deux rivaux furieux qui tendent au même
» but ! »

Le chœur redouble ses vœux pour la paix en

[1] Virgile a imité ces anciennes inscriptions :

« Æneas hæc de Danaïs victoribus arma. »

Æneid. l. III, v. 188.

deux mots. Ce n'est donc pas Étéocle qui interrompt Jocaste, comme l'a prétendu Barnes. Ce commentateur, à qui on a l'obligation de la belle édition d'*Euripide* faite à Londres, l'an 1694 [1], où il a rassemblé à peu près tous les commentaires sur Euripide, sans compter ses notes et ses corrections particulières, quelquefois assez heureuses, relève ici, comme ailleurs, les scholiastes et les critiques avec trop de hauteur, pour n'avoir pas tout-à-fait approuvé le discours de Jocaste, qu'ils disent être trop faible. Ces critiques peuvent avoir tort, sans que Barnes ait raison de les accuser d'ignorance. Ils ont tort, sans doute, puisque, dans la situation où se trouvait Jocaste, il serait difficile d'imaginer rien de plus sensé ni de mieux tourné dans sa simplicité, que son raisonnement sur les vrais intérêts d'Étéocle et de Polynice. Mais la raison dont se sert Barnes pour les relever, n'est pas supportable. Si le discours de la reine paraît faible, dit-il, c'est qu'on n'a pas voulu voir qu'il n'est point achevé, et qu'Étéocle l'interrompt lorsqu'elle était sur le point de continuer. Il n'y a pas l'ombre d'interruption dans le texte : c'est le

[1] Cette édition in-fol. devenue rare, a été réimprimée à Leipzik en 1778, in-4°, avec beaucoup de soin. L'édition de Musgrave, Oxford, 1778, quelque précieuse qu'elle soit, ne rend pas la première inutile. MM. Walkenaër, Markland, Brunck, ont publié quelques pièces détachées qui font regretter qu'ils n'aient pas entrepris une édition complète de ce poëte.

chœur qui parle après la reine, et c'est à Étéocle à reprendre la parole ensuite. De plus, Jocaste avait dit à ce prince ce qui lui convenait, avant que de parler à son autre fils [1]. Étéocle reprend donc ainsi après le chœur.

ÉTÉOCLE.

Madame, il n'est plus question de contester. Un temps précieux se perd; et tous vos efforts sont inutiles. Je le redis; nul autre accord entre nous que celui dont j'ai parlé. Je suis possesseur du trône. Je prétends l'être toujours. Épargnez-moi de nouveaux conseils; et vous, Polynice, sortez de ces murs, ou vous y trouverez la mort.

POLYNICE.

Par quelle main, je vous prie? Et qui serait cet invulnérable qui oserait me frapper sans craindre un pareil destin?

ÉTÉOCLE.

Moi. Tremblez à l'aspect de ce bras.

POLYNICE.

Moi, trembler! La prospérité répand dans cer-

[1] La critique que le P. Brumoy fait ici du scholiaste grec et du commentateur anglais est fort juste. J'ajouterai que Jocaste n'a en vue que de préparer ses fils à une réconciliation dont ils devaient seuls régler les termes : on le voit assez par le vœu que forme le chœur à la suite du discours de Jocaste.

tains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables.

ÉTÉOCLE.

J'entends. C'est parce que vous me comptez pour peu dans un combat, que vous venez à moi à la tête d'une nombreuse armée.

POLYNICE.

La prudence éclairée l'emporte sur l'aveugle impétuosité.

ÉTÉOCLE.

Rendez grâce à la foi publique. Sans elle, Polynice m'aurait insulté pour la dernière fois.

POLYNICE.

Pour la dernière fois, je redemande le sceptre qui m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Il est à moi. Je saurai le garder.

POLYNICE.

Est-il à vous sans partage ?

ÉTÉOCLE.

Ne m'importunez plus : retirez-vous.

POLYNICE.

Sacrés autels de la maison paternelle.....

ÉTÉOCLE.

Que vous vous préparez à renverser.

POLYNICE.

Daignez prêter l'oreille à mes cris.

ÉTÉOCLE.

Ecouteront-ils un citoyen armé contr'eux?

POLYNICE.

O dieux protecteurs de Thèbes!

ÉTÉOCLE.

Ils vous détestent.

POLYNICE.

On me chasse de ma terre natale.

ÉTÉOCLE.

Et vous venez la désoler.

POLYNICE.

C'est votre injustice qui m'y contraint. O dieux!

ÉTÉOCLE.

Allez invoquer les dieux à Mycènes.

POLYNICE.

Vous ne les craignez donc pas?

ÉTÉOCLE.

Je ne suis pas du moins l'ennemi déclaré de ma patrie.

POLYNICE.

Et vous m'excluez de mon héritage!

ÉTÉOCLE.

Je ferai plus, si vous m'y forcez.

POLYNICE.

O mon père, vous entendez l'outrage qu'on me fait.

ÉTÉOCLE.

Il entend aussi le bruit de vos armes.

POLYNICE.

Et vous, ô ma mère!...

ÉTÉOCLE.

Ne profanez point ce nom ; il vous est interdit.

POLYNICE.

O Thèbes!...

ÉTÉOCLE.

Allez implorer Argos.

POLYNICE.

N'en doutez point; j'y cours. O ma mère! ma reconnaissance pour vous est sans bornes.

ÉTÉOCLE.

Partez.

POLYNICE.

Je pars [1]. Mais souffrez auparavant que j'aie la consolation de revoir un père.

ÉTÉOCLE.

Non.

[1] Nous sommes redevables de ce vers à M. Barnes, qui l'a ré-

POLYNICE.

Que j'embrasse au moins mes sœurs.

ÉTÉOCLE.

Vous ne les verrez plus.

POLYNICE.

O mes sœurs !

ÉTÉOCLE.

Eh ! n'êtes-vous pas leur plus cruel ennemi ?

POLYNICE.

Madame, puissiez-vous être toujours heureuse ! Adieu.

JOCASTE.

Heureuse ! et je suis au comble du malheur, mon cher fils.

POLYNICE.

Je ne suis plus votre fils.

JOCASTE.

A quelle nouvelle infortune suis-je donc réservée ?

POLYNICE.

L'affront dont il me couvre me rend indigne de ce nom.

tabli d'abord par conjecture, puis sur l'autorité d'un manuscrit. Dolce l'avait apparemment vu avant lui, puisqu'il l'a traduit ainsi :

« Non posse
» Non obedirti à questa volta : bene
» Ti vo pregar che mi conceda, ch' io
» Vegga mio padre. »

JOCASTE.

C'est moi seule qui suis outragée [1].

POLYNICE, à Étéocle.

Quel sera votre poste ?

ÉTÉOCLE.

Pourquoi ?

POLYNICE.

Vous m'y verrez.

ÉTÉOCLE.

C'est l'objet de mes desirs.

JOCASTE.

Malheureuse mère ! Et que prétendez-vous, mes fils ?

ÉTÉOCLE.

L'effet le fera voir.

JOCASTE.

Voulez-vous accomplir les imprécations de votre père ?

POLYNICE.

Périsse la maison entière !

[1] C'est une erreur de nom qui en produit une autre de sens ; c'est Étéocle, et non pas Jocaste, qui dit ce demi-vers :

Καὶ γὰρ ἀνθυβρίζομαι.

Polynice se plaint à sa mère des outrages que lui fait Étéocle ; celui-ci réplique : « Je ne fais que repousser l'injure. » (Note de l'ancien éditeur.)

ÉTÉOCLE.

Oui, lorsque mon épée [1] cessera de se baigner dans le sang.

POLYNICE.

O pays natal! je te prends à témoin, ainsi que les dieux, qu'on m'ôte le nom de fils de roi, et qu'on m'exile comme un esclave. Si ce bras te renverse, impute-le, non à moi, mais à l'unique auteur de tes maux. Mon entreprise est aussi involontaire que mon exil est injuste. Et vous, Apollon, palais, amis, autels, recevez mes adieux. C'est peut-être pour ne plus vous revoir que je vous quitte. Mais non, les déesses de l'espérance ne sont pas endormies pour moi. Je me flatte, avec leur secours et celui des dieux, de ravir le sceptre à l'usurpateur, dût-ce être au prix de tout son sang.

ÉTÉOCLE.

Partez, encore une fois.

Les deux frères se séparent en effet avec l'air et les regards qu'on peut imaginer après l'entretien qu'on vient de lire. Jocaste s'en va accablée

[1] Au lieu de cette phrase inintelligible, il fallait traduire littéralement :

ὡς τάχ' οὐκέθ' αἱματηρὸν τοὐμὸν ἀργήσει ξίφος.

« Ah! que bientôt cette épée altérée de sang trouvera de plaisir à « s'en rassasier! » Étéocle rend à Polynice une menace pour une imprécation. (Note de l'ancien éditeur.)

de douleur, et le chœur reste pour l'intermède, où il décrit, pour ainsi parler, la naissance de Thèbes; chose qu'on pourrait nommer froide, si l'on ne faisait réflexion qu'elle entre naturellement dans le sujet, par contraste aux funérailles de cette ville, qu'on affecte de faire craindre dans tout le cours de la pièce.

ACTE III.

Étéocle en revenant se tourne vers quelqu'un de ses officiers pour l'envoyer chercher Créon; et ce prince paraît tout à propos. Ils se cherchaient mutuellement. Il s'agit de délibérer sur la manière de soutenir le siège.

Créon apprend au jeune roi qu'un transfuge est entré dans Thèbes, et qu'il donne avis que le dessein des Argiens est d'investir et d'attaquer en même temps la ville de tous côtés. Étéocle, par un mouvement naturel qui marque son caractère impétueux, veut combattre hors des murs, et se promet de mettre tout à feu et à sang. Créon, en prince expérimenté, arrête ces mouvemens de jeunesse, et lui fait entendre que l'armée argienne étant innombrable et composée de braves soldats, il faut se donner de garde de hasarder une

action décisive qui ne laisserait plus de ressource en cas de défaite. Le Roi propose un combat nocturne, ce que nous appelons une *Camisade*. Créon rejette encore ce parti comme dangereux et inutile. Étéocle imagine de fondre sur les Argiens avec toute sa cavalerie. Ce projet est encore combattu. « Quel parti faut-il donc prendre ? » Irai-je rendre la ville ? répond l'impatient mo» narque. Non, dit Créon ; mais les ennemis ont » sept chefs qui doivent attaquer en même temps » les sept portes de Thèbes. Soutenez l'assaut, et, » renfermé dans vos murs, opposez aux assiégeans » sept autres guerriers également remplis de pru» dence et de valeur : l'un sans l'autre n'est pas » assez. » Voilà les sept chefs d'Eschyle.

Mais si l'on y regarde de près, il paraît qu'Euripide donne ici un trait de satire assez fin à son prédécesseur. « Je vais, dit Étéocle, choisir et » poster les sept guerriers. Ce serait perdre un » temps précieux que de les nommer tous, tandis » que l'ennemi est aux portes. » C'est qu'Eschyle emploie une grande scène à la destination des sept héros qu'il oppose à ceux des ennemis dont un officier dit encore les noms, et fait le caractère, sans oublier leurs symboles, qu'il décrit assez longuement [1].

[1] Tom. I, p. 434 et suiv.

En récompense, les dernières paroles d'Etéocle près d'aller combattre, sont moins vives dans Euripide que dans Eschyle. Le premier lui fait faire une espèce de testament en cas de mort. Étéocle laisse la couronne à Créon qu'il charge de Jocaste, sa mère, et de ses sœurs. A l'égard d'OEdipe, le prince dit froidement que son père s'est attiré lui-même ses malheurs, et qu'il n'est pas à plaindre, puisqu'il ne tient pas à lui que ses fils ne périssent par ses imprécations. Ce sentiment est assez *cavalier* pour un fils, quoiqu'on veuille le rendre odieux [1]. Il se souvient encore qu'il n'a pas demandé d'oracle à Tirésias, suivant l'usage. Il charge Créon de le consulter, ce qu'il n'ose faire lui-même, parce qu'il s'est moqué, dit-il, des oracles de ce devin, et qu'il l'a irrité par ses mépris. Pourquoi donc Étéocle a-t-il recours à des oracles dont il se moque? cela semble un peu tiré; mais c'est qu'en effet Tirésias avait menacé de la colère des dieux ces fils ingrats envers un père malheureux. Ainsi ce mot d'Étéocle, outre qu'il peint de plus en plus son caractère, prépare l'arrivée de Tirésias pour produire un grand évènement. Enfin, au souvenir de Polynice, Étéocle,

[1] Ce sentiment me choque moins que le P. Brumoy. Il ne me paraît pas que ce soit si froidement, ni d'un ton si cavalier qu'Étéocle fait un reproche à son père. Il use d'une expression fort modérée : οὐκ ἄγαν σφ᾽ ἐπῄνεσα, « Non valdè eum laudo. » Je ne puis le louer; je ne puis parler de lui avec tendresse.

pour dernier trait de haine implacable, défend de donner la sépulture à son frère, jusqu'à condamner à mort quiconque osera contrevenir à cette défense. Arrêt terrible, qui sert de préparatif à un autre épisode.

Tandis que le roi demande ses armes et part, le chœur déplore les horreurs de la guerre, et les fatales suites de la discorde fraternelle. Il repasse de plus tous les crimes de la maison d'OEdipe. Cependant Ménécée, fils de Créon, était allé par son ordre chercher le devin Tirésias. Il le conduit par la main, comme un vieillard privé de l'usage des yeux [1]. Euripide le peint courbé sous le poids des ans, d'une manière qui nous paraîtrait trop populaire dans une scène tragique. Tirésias avait été absent. Il n'était revenu que le jour précédent de la ville d'Athènes qu'il venait de rendre victorieuse d'un ennemi. C'est pourquoi Créon lui raconte en peu de mots le sujet de la guerre qui menace Thèbes, et lui demande un oracle. Le prophète consent à l'accorder, non à cause d'Étéocle, mais en faveur de Créon. Il commence donc à s'expliquer avec toute la gravité que lui inspire le caractère dont il est revêtu, et la vénération dont il jouit dans toute la Grèce.

[1] C'est Manto, fille de Tirésias, qui lui sert de guide. Je ne pense pas qu'aujourd'hui on fût choqué de la noble simplicité des expressions du vieux Tirésias. N'a-t-on pas vu sans dégoût le tableau de l'extrême vieillesse d'OEdipe et du roi Léar?

Le sens de son discours, c'est que les dieux ont voulu donner aux Grecs un exemple capable de les effrayer dans la personne d'OEdipe; que ses enfans ont voulu l'ensevelir dans l'oubli, en cachant ce malheureux prince aux yeux du monde, comme si l'on pouvait tromper les dieux : double faute contre le ciel et contre un père. « Que n'ai-je point » tenté, que n'ai-je point dit, ajoute-t-il, pour les » faire rentrer dans le devoir ! Loin d'être écouté » d'eux, je me suis attiré leur haine. Mais la mort » les poursuit. Ils vont s'entr'égorger. Ils mour- » ront environnés de mourans; et cette journée » coûtera bien des larmes au pays thébain. Et toi, » infortunée Thèbes, je te vois sur le penchant de » ta ruine, si quelqu'un ne suit mes conseils. Telle » était ta destinée. Pour être heureuse, tu devais » n'avoir, ni pour citoyen, ni pour roi, aucun des » fils d'OEdipe, race livrée aux malédictions, et » dont le sort était de te détruire. Puisque tu n'as » pu éviter cette infortune, du moins il te reste » encore une ressource. Mais gardons le silence. » Il serait peu sûr pour moi de proposer un remède » si douloureux. Je me retire : adieu. Qu'ai-je à » perdre, si je suis enveloppé dans le malheur gé- » néral des Thébains ! »

Créon l'arrête avec beaucoup d'impatience de savoir ce qu'on veut lui cacher. Le devin persiste à se taire. Mais feignant à la fin d'être vaincu par

l'importunité de Créon, il consent de déclarer le secret, à condition qu'on écarte Ménécée. Créon, sûr de la foi de son fils, le refuse, et Tirésias laisse échapper l'affreux mystère. « Si vous voulez sau- » ver Thèbes, il faut immoler votre fils Ménécée. » Le père effrayé, comme on peut penser, se le fait redire encore. « Non, s'écrie-t-il ensuite, je ne » veux rien entendre de ce que j'ai entendu. » Il voudrait n'avoir point exigé d'oracle. Mais il n'est plus temps. L'arrêt est prononcé. Il a donc recours aux prières, faible ressource contre un prophète, qui, après avoir une fois parlé, menace Créon, s'il n'obéit, de publier cette sentence des dieux. Créon veut du moins savoir sur quel fondement les dieux demandent son fils. On a la condescendance de le satisfaire sur ce point. Pour cela, Tirésias remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus. Ce fils d'Agénor, arrivé dans le pays thébain, envoya ses compagnons puiser de l'eau à la fontaine de Dircé. Un dragon furieux qui la gardait les dévora. Cadmus tua le dragon, et par le conseil de Pallas, il en sema les dents sur un champ, qui produisit aussitôt une armée de combattans. Ils tournèrent incontinent leurs armes les uns contre les autres, et s'entre-tuèrent à l'exception de cinq. Ceux-ci aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes.

Comme cette fable est la matière des chœurs, et entre en ornement dans le corps de la tragédie,

il a été nécessaire de se la rappeler en peu de mots. On peut la lire plus détaillée dans le IIIme livre des *Métamorphoses*. Comme le dragon était sous la protection de Mars, « Ce dieu, dit Tirésias, à » voulu venger sa mort dans le sang d'un prince » issu des dents du dragon ». Or, Ménécée était le dernier de cette race; il n'était point marié. En un mot, c'était la victime que demandait le dieu Mars; et il fallait que son sang teignît la caverne même du dragon. Ce raisonnement était sans réplique dans la superstition ancienne. Aussi Créon n'a-t-il rien à répliquer, tant la victime est nettement désignée. Tirésias le laisse donc dans le triste embarras ou d'immoler son fils, ou de voir périr Thèbes, et il se retire.

Créon, à peine revenu de son accablement, fait éclater tous les sentimens d'un père au désespoir. Il ne peut se résoudre à livrer son fils. Il se dispose à mourir plutôt lui-même; et pour prévenir le bruit que va faire cet oracle, il ordonne à Ménécée de fuir promptement loin de Thèbes. Ménécée paraît y consentir, et il ne demande que le temps d'aller faire les derniers adieux à Jocaste. Il semble que Créon est bien crédule de s'en rapporter à son fils sur cette fuite, et que d'ailleurs c'est un moyen assez difficile, puisque la ville est environnée d'ennemis. Quoi qu'il en soit, à peine Créon s'est-il éloigné, que Ménécée déclare au

chœur, que c'est pour tromper la douleur d'un père, qu'il a feint de se rendre à ses ordres. « Heu» reuse feinte, dit-il, Créon était à Thèbes son » unique ressource, et me livrait à l'infamie. Il » faut pardonner à un père ; mais serais-je excu» sable de trahir mon pays? Sachez donc que je » pars pour être votre libérateur. Je vais me sa» crifier pour les Thébains. » Il continue l'expression de ces nobles sentimens, et part déterminé à se précipiter du haut des murs vers l'antre du dragon, après s'être frappé, afin de l'arroser de son sang. « Sa vie est, dit-il, l'unique bien qu'il » puisse donner à sa patrie. Peut-il lui faire un don » plus salutaire et plus précieux ? Heureuse la » république où les citoyens concourent de tout » leur pouvoir au salut de la patrie ! »

C'est là une espèce d'épisode ou d'action subordonnée à l'action théâtrale ; ces épisodes sont rares chez les Grecs. Ils les croyaient contraires à l'effet de la principale action ; et véritablement, quoiqu'on fasse, ils détournent l'attention du spectateur ; ils la partagent du moins, et ils ôtent à la tragédie les charmes de cette belle simplicité, qui sait si bien plaire par elle-même. Après tout, celui d'Euripide, quoiqu'un peu tiré, justifierait ceux de nos jours, si on ne les poussait pas plus loin qu'il ne l'a fait, et si on ne les faisait rouler presque toujours sur l'amour.

Ce sacrifice de Ménécée rappelle au chœur l'idée du sphinx, qui s'était si souvent rassasié de sang humain, et le service qu'Œdipe rendit à l'État en le délivrant de ce monstre. La générosité de Ménécée, qui, dans un âge si tendre, court volontairement à la mort pour le salut de ses concitoyens, fait encore une partie de l'intermède. On conviendra que c'est une adresse dans le poëte d'avoir donné assez de présence d'esprit et de courage à ce jeune prince pour feindre en présence de son père, et pour voler ensuite au trépas sans autre témoin que le chœur. Mais ce chœur même paraîtra peut-être un inconvénient. Car, était-il naturel qu'il le laissât ainsi voler au trépas, du moins sans en avertir Créon? Oui, sans doute, puisque le chœur n'était composé que d'étrangères, qui, par leur alliance avec Thèbes et par leur propre situation, prenaient plus d'intérêt au bien du public, qu'au bien particulier de Créon. Dans la tragédie dépouillée de chœurs, comme elle l'est aujourd'hui, il aurait fallu recourir au monologue ou à quelque confident, qui aurait été plus embarrassant et plus froid. Est-il naturel d'ailleurs, qu'une grande et illustre action se passe sans témoins? On ne dira pas que les spectateurs le soient; ils sont comptés pour rien, et ce serait mal entendre le théâtre, que de le prétendre. On ne le dit point, et on le suppose toutefois dans la pratique. Comment excuser cela?

ACTE IV.

Un officier vient avec empressement trouver Jocaste, pour lui raconter l'état des affaires. Elle sort du palais. La curiosité d'une mère et d'une reine sur le sort de ses enfans et de l'État, fait ici un bel effet. On lui dit que l'un et l'autre prince sont pleins de vie, et que les Thébains sont vainqueurs. Cela est très-bien ménagé pour suspendre l'attention. « C'est, dit l'envoyé, la mort de Ménécée qui » a procuré à Thèbes ce favorable succès. En effet, » après ce sacrifice, Étéocle poste les sept chefs de » cohortes. Il distribue les corps de cavalerie pour » soutenir ceux d'infanterie. Incontinent les enne- » mis s'avancent sur le bord du fossé. Le bruit des » trompettes se fait entendre des deux parts; Par- » thénopée, Amphiaraüs, Hippomédon, Polynice, » Tydée, Capanée, Adraste, les sept chefs de l'ar- » mée ennemie sont chargés chacun de l'attaque » d'une des portes. » L'officier, après les avoir ainsi nommés de suite, selon le rang de leurs attaques, décrit les devises de chacun d'eux d'une manière un peu différente de celle d'Eschyle[1]. J'ai cru devoir abréger dans l'un et l'autre poëte un récit peu

[1] Voyez *Les Sept Chefs devant Thèbes*, acte III.

intéressant pour nous. Il suffit d'en donner quelqu'idée, et d'observer en passant que la scène d'Euripide paraît être plus adroitement ménagée en récit, que celle d'Eschyle ne l'est en action, quoiqu'elle ait ses beautés en ce qu'il fait agir Étéocle, qui dispose ses postes aux yeux du spectateur.

» D'abord, continue l'officier, on emploie l'arc, » la fronde, et les pierres détachées des murs. Les » assiégés avaient l'avantage, lorsque Tydée et Po- » lynice se mettent à crier qu'il faut donner un as- » saut général. Le combat s'échauffe. Les soldats » tombent de part et d'autre. » L'officier fait ici un détail d'actions très-vives à la façon d'Homère. C'est un siège à l'antique. Voici un exemple. « Ca- » panée applique une échelle, et jure que la fou- » dre même ne l'empêchera pas de prendre la ville » d'assaut. Il monte à travers une grêle de pierres, » dont il se garantit en se couvrant de son bouclier. » Il atteignait déjà aux créneaux. Jupiter le frappe » tout à coup du feu du ciel, et la terre s'ébranle » d'une manière effroyable. Ce guerrier est déchiré » en morceaux ; ses cheveux voltigent en l'air : son » sang coule à terre ; les pieds, les mains tour- » naient çà et là ; et l'on voit son cadavre enflammé » tomber en forme de tourbillon. C'est un autre » Ixion sur la roue. Adraste, qui voit que Jupiter » lui est contraire, fait sortir les assiégeans du » fossé, etc. »

L'envoyé ajoute que les assiégés, encouragés par ce prodige, font brusquement une sortie avec de la cavalerie. « Ils fondent sur les assiégeans; ils » brisent leurs chars ; ils couvrent la campagne de » morts, et délivrent Thèbes. » Dans ce récit, qui est long, on dépeint bien l'activité d'Étéocle qui se trouve par-tout, et qui porte à propos du secours où sa présence est nécessaire. On représente encore avec feu les chars fracassés, et les monceaux de morts.

Jocaste, en l'écoutant, goûte une joie digne de son double caractère; elle est mère et reine. L'État est sauvé et ses fils respirent ; elle ne plaint que Créon, à qui il en a coûté un sang bien cher pour le salut de Thèbes. Mais comme elle veut savoir la suite des évènemens, et la dernière résolution d'Étéocle et de Polynice, l'officier lui dit : « Madame, n'en demandez pas plus ; jusqu'à présent » tout a été heureux pour vous. » Ce mot ambigu pique de plus en plus la curiosité de Jocaste. Elle presse l'envoyé de parler. « Que voulez-vous » davantage ? répond-il, les princes vos enfans » vivent. »

JOCASTE.

Je veux savoir, en un mot, si l'issue est aussi heureuse que le combat.

L'OFFICIER.

Laissez-moi partir, madame, Étéocle est sans écuyer.

Il a beau feindre et se défendre de parler; Jocaste l'y contraint. Il avoue que les deux princes sont convenus d'un combat singulier. « Étéocle » du haut des murs a fait faire silence, et a parlé » en ces termes : Braves guerriers, qui êtes venus » en ces lieux, et vous, Thébains, écoutez-moi : » ne prodiguez plus vos vies en faveur de Poly- » nice ni d'Étéocle. Il n'est plus question de vous » exposer à des périls dont je vous tiens quittes. » Je veux combattre seul avec mon frère. S'il » meurt de ma main, je régnerai sans rival; et si » je suis vaincu, je lui cède le trône. Argiens, » au lieu de périr en ce lieu, retournez dans votre » patrie; et vous, Thébains, c'est assez du sang » que vous avez versé pour moi. Polynice accourt » et souscrit à cet accord. L'une et l'autre armée » y applaudit. On fait une trève, et au milieu des » deux camps, tous les chefs font serment de s'en » tenir à des conditions si justes [1]. Les deux prin- » ces vont aussitôt se revêtir d'armes d'airain. Les » Thébains environnaient Étéocle pour l'armer, » et les Argiens faisaient de même à l'égard de » Polynice. Les deux frères ont paru en présence » l'un de l'autre, sous leur armure brillante, et » ils n'ont point pâli. Ils brûlent d'ardeur de com-

[1] On dirait que c'est Ménélas et Pâris qui se disposent au combat : toute cette description est imitée du troisième livre de l'*Iliade* d'Homère.

» battre. Les guerriers les exhortent de part et » d'autre à soutenir leur gloire. O Polynice! di» sent les uns, l'honneur des Argiens est entre » vos mains. C'est à vous d'élever à Jupiter une » statue pour monument de votre gloire. Allez, » disent les Thébains; allez, brave Étéocle : son» gez que vous combattez pour la patrie, que » vous êtes vainqueur et que vous régnez. Tels » sont les discours qu'on emploie pour les animer » au combat. Les prêtres sont occupés à interroger » les entrailles des victimes, l'extrémité des flam» mes et les autres indices, dont ils tirent des » présages pour la victoire ou la défaite des com» battans. Pour vous, madame, si vous avez quel» que ressource dans votre prudence et dans l'art » des enchantemens, allez, détournez les princes » d'un si horrible combat. Près de perdre deux » fils en un jour, ne négligez rien : le péril est » certain pour eux, et la victoire ne saurait être » que funeste et douloureuse pour vous. »

Jocaste, sans répondre à l'officier, qui n'a peut-être que trop différé à lui dire une chose si essentielle, fait appeler Antigone. Cette princesse vient toute effrayée. Jocaste lui apprend que ses deux frères sont sur le point de s'entr'égorger. « Allons, » dit-elle, nous jeter à leurs pieds. » Antigone, avant que de savoir nettement de quoi il s'agissait, faisait quelque difficulté de paraître à la vue des

deux camps. Telle était la pudeur et la bienséance de ces temps-là, dont les poëtes grecs nous donnent de fréquens exemples. Mais dès que la princesse apprend qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que tout est désespéré si elle ne vole vers ses frères, elle est la première à presser la reine sa mère de marcher sans délai. Jocaste la presse à son tour de la suivre à grands pas. « Pour peu » que vous tardiez, c'en est fait; nous sommes » perdues, et vous me verrez expirer sur vos frères » morts. »

Les Phéniciennes redoublent la frayeur et la curiosité du spectateur par des exclamations de crainte et de tristesse qui expriment les sentimens de l'assemblée. « Malheureuse mère! enfans dé» plorables! qui des deux se baignera dans le sang » de son frère? Qui des deux dois-je pleurer? » Ces exclamations, accompagnées de beaucoup d'autres, sont encore beaucoup plus vives que notre manière ne peut les représenter.

ACTE V.

Créon déplore la mort de son fils, dont il a recueilli les tristes restes, qu'il fait apporter à Jocaste pour les ensevelir; il cherche cette princesse. Mais le chœur lui apprend le combat singulier

d'Etéocle et de Polynice, et le départ de Jocaste et d'Antigone qui sont allées se jeter au milieu d'eux.

Un officier entre aussitôt avec la tristesse peinte dans tout son maintien. Son air seul annonce la mort mutuelle des deux princes. Créon et le chœur sont à peine revenus de l'étonnement où les jette cette nouvelle, qu'on ajoute encore que Jocaste ne vit plus. L'officier reprend le récit où il l'a quitté dans l'acte précédent. « Vous savez, dit-il, » la victoire que nous avons remportée sous les » murs. La proximité ne permet pas d'ignorer ce » qui s'y passe. »

L'on peut donc demander pourquoi Créon a-t-il ignoré le combat des deux frères? car il est supposé n'en rien savoir, quoiqu'il vienne de l'antre du dragon, d'où il a enlevé le cadavre de son fils. Cela a bien l'air d'une faute, qu'Euripide aura faite pour en éviter une autre, à savoir, celle de répéter l'histoire du siége à Créon qui ne l'avait pas entendue, ou celle d'omettre la narration de la suite. Si les anciens pèchent, ce n'est qu'à force de précautions, pour faire entrer et sortir à propos leurs acteurs; chose dont on ne s'embarrasse presque plus aujourd'hui. Pour justifier Euripide, on peut supposer Créon tellement occupé de la mort de son fils, qu'après avoir vu de ses yeux la victoire des Thébains, il n'a pas pris garde à la

suite, qui était le duel d'Étéocle et de Polynice[1].

L'envoyé continue : « Après que les deux prin-
» ces se sont revêtus de leur armure, ils se sont
» avancés entre les deux armées, prêts à combattre
» à coups de lances. Alors Polynice, en se tournant
» vers Argos : déesse des Argiens, vénérable Ju-
» non, a-t-il dit (car je suis à présent sous votre
» sauve-garde, mon hymen avec la fille d'Adraste
» et ma retraite dans son palais, qui me tient lieu
» d'asile, m'en sont garans), faites que j'immole
» mon frère, et que je rougisse de son sang mes
» mains victorieuses. Hélas! je le sais trop, c'est
» une victoire impie et honteuse, mais nécessaire,
» que j'ose vous demander. Ces mots ont arraché
» des larmes aux soldats. Ils s'entre-regardaient
» en plaignant la cruelle nécessité où était Poly-
» nice, de mourir ou de tuer. Pour Étéocle, il
» se tourne vers le temple de la guerrière Pallas:
» Fille de Jupiter, faites que de ce bras je porte
» ma lance dans le sein d'un frère qui vient ren-
» verser ma patrie et la sienne. Incontinent on voit
» briller le flambeau, signal du barbare combat. »

[1] On peut, je crois, défendre Euripide avec plus de succès, en faisant observer que Créon ignore les faits les plus récens. Il sait que Thèbes a repoussé l'assaut. C'est un succès éclatant et antérieur au combat singulier des deux frères. Il n'a pas eu le temps d'apprendre celui-ci. Ajoutons cependant que le messager l'en suppose instruit; ce qui est très-naturel, comme le prouve assez la remarque même qui nous occupe.

Ce signal de guerre avait précédé l'usage des trompettes. Euripide ne laisse pas de joindre ces deux signaux dans le siége de Thèbes [1]. Un prêtre couronné de laurier précédait l'armée avec une torche allumée à la main. Les ennemis l'épargnaient presque toujours dans la chaleur de la bataille. De là est venue l'ancienne façon proverbiale d'exprimer une défaite complète : « Le » porte-flambeau même n'a pas été épargné. » De là vient encore, avec assez de vraisemblance, l'usage de représenter la discorde avec des torches ardentes.

« Les deux athlètes, dit l'officier, courent l'un » vers l'autre, et, semblables à deux sangliers qui » aiguisent leurs défenses, ils écument de rage, et » s'attaquent en même temps. » On représente très-naïvement leur double combat. Le premier s'est fait à la lance. « Ils se couvraient de leurs » vastes boucliers, et tâchaient de saisir tour-à- » tour l'endroit que découvrirait l'un ou l'autre » pour le frapper à coup sûr. » L'officier dit que les spectateurs attentifs étaient plus en sueur que les combattans mêmes. « Étéocle se heurte » le pied, sort de son bouclier, et reçoit un coup

[1] Il n'est pas bien sûr que ces signaux par le feu aient eu lieu à la guerre. Et il est probable qu'Euripide n'en parle point, mais qu'il compare le signal de la trompette à celui du feu qui avait lieu aux jeux de la course. Voyez la traduction.

» qui excite un cri de joie parmi les Argiens. Po-
» lynice à son tour se découvre et se sent blessé.
» Sujet de triomphe pour les Thébains; mais ce
» coup rompt la pointe de la lance. Étéocle re-
» cule, et ramassant une pierre, il la jette et si
» heureusement, qu'il brise la lance de Polynice.
» Le combat devient égal. Ils tirent leurs épées;
» ils s'approchent; ils frappent avec grand bruit
» sur leurs boucliers. Mais Étéocle a recours à
» une ruse thessalienne. » Les scholiastes pei-
gnent les Thessaliens, comme ont fait depuis tous
les Grecs [1]. « Il écarte le pied gauche, avance le
» droit, et se courbant presqu'à terre, il enfonce
» son épée dans les entrailles de son frère. Ce
» prince tombe et nage dans son sang. Étéocle se
» croit vainqueur. Il jette son épée, et s'approche
» imprudemment pour dépouiller son ennemi.
» Polynice alors ramassant ses forces, plonge tout
» à coup son épée dans le sein d'Étéocle. L'un et

[1] Les scholiastes parlent du caractère rusé et de la mauvaise foi qu'on attribuait aux Thessaliens chez les anciens Grecs. Les Romains se défièrent de même du caractère des Grecs, et, comme dit le Tasse,

« La fede Greca a chi non è palese? »

Mais il n'est ici question que des Thessaliens.

La citation du Tasse ne regarde et ne peut regarder que les Grecs du moyen âge, que les sujets de cet Alexis Comnène, dont les Croisés eurent tant à se plaindre. Ce petit trait d'érudition est donc ici sans application. R.-R.

» l'autre étendus par terre mordent la poussière,
» et sont également vainqueurs ou vaincus. »

Créon reconnaît, en soupirant, l'effet des imprécations d'OEdipe. « Ces deux princes étaient
» tombés, continue l'officier, lorsque leur mère
» accourt et arrive avec sa fille. A la vue de ses fils
» baignés dans leur sang : ô secours trop lent,
» s'écrie-t-elle! puis elle se prosterne près d'eux,
» et les pleure tour-à-tour. O mes chers frères,
» dit Antigone, abandonnez-vous ainsi une mère
» et une sœur! Étéocle, qui ne respirait plus qu'à
» peine, lève les yeux, reconnaît la reine, lui
» présente une main ensanglantée, et lui témoigne
» ses regrets par ses larmes. Son frère, de son côté,
» à l'aspect de la reine et de la princesse : c'est fait,
» dit-il, madame, je meurs. Mon unique regret,
» c'est l'état où je laisse une mère, une sœur, et
» même mon perfide frère; car, hélas! cet en-
» nemi m'est encore cher. Je vous demande pour
» dernière faveur, de ne pas me refuser un tom-
» beau dans ma patrie, et d'apaiser Thèbes ir-
» ritée. L'honneur du tombeau dans le pays thé-
» bain me tiendra lieu du trône que j'ai perdu. O
» ma mère, fermez mes yeux de votre main. Il
» porte lui-même la main de Jocaste sur ses yeux.
» Adieu, dit-il d'une voix expirante, les ténèbres
» de la mort m'environnent. Incontinent l'un et
» l'autre expirent. Jocaste, témoin de ces horreurs,

» tire l'épée qui était dans le corps d'Etéocle [1],
» se la plonge dans le sein, et tombe entre ses deux
» fils qu'elle tient embrassés. » L'officier finit ce long récit par la contestation qui vient de s'élever entre les Argiens et les Thébains, au sujet du vainqueur. Des paroles, ils en viennent aux armes ; et les Argiens sont mis en fuite, avec perte de six cents hommes [2].

Aussitôt on apporte vers le fond du théâtre les corps de Jocaste, d'Étéocle et de Polynice. C'est le chœur qui en avertit. Antigone revient échevelée et sans voile. La vue de ces cadavres qu'elle a fait enlever, la jette dans le désespoir. Sa douleur n'éclate que par des exclamations entrecoupées de sanglots, et sa situation parle plus que sa langue. Elle appelle tout, jusqu'aux êtres inanimés, pour prendre part à ses larmes. Puis jetant les yeux sur des morts si chers : « Sur qui d'abord,
» dit-elle, répandrai-je les cheveux que je m'ar-
» rache? Sera-ce sur une mère, ou sur les bles-
» sures cruelles de mes frères ? Sortez, OEdipe,
» sortez de vos ténèbres. »

[1] Grec : « *Elle prend l'épée de ces corps.* » Le grec ne dit pas que ce fût celle d'Étéocle.

[2] L'officier qui fait le récit de cette action, ne marque point ce nombre. Il dit : ἔῤῥει δ' αἷμα μυρων μυρίεσν νεκρῶν, « *Fluebat verò* » *sanguis innumerorum cadaverum.* » Dans la rigueur des termes, μύριοι signifie *dix mille*. Mais ici, il est pris pour un nombre indéfini, et veut dire, une grande multitude.

Œdipe sort : « Pourquoi, dit-il, ma fille, me » rappeler à la lumière qui n'est plus pour moi ? » Pourquoi me contraindre de sortir de mon tom- » beau, moi qui ne suis qu'un fantôme, ou qu'un » cadavre inanimé ? — Vous n'avez plus de fils » ni d'épouse, répond Antigone. Je le dis avec » douleur et non pour aigrir vos maux. C'est votre » génie funeste qui a fondu sur eux pour les ani- » mer à leur perte mutuelle. » Œdipe gémit, soupire et pleure. « Que serait-ce donc, reprend la » princesse, si vous pouviez voir leurs cadavres » étendus par terre, vous en mourriez de déses- » poir. » Elle lui raconte en deux mots, mais éloquemment, la manière dont ils ont péri ; et le chœur souhaite qu'au moins un jour si horrible pour la maison d'Œdipe, soit le dernier de ses jours malheureux. Mais Créon qui arrive, lui prépare de nouveaux malheurs [1].

En effet, il se déclare roi de Thèbes suivant les dernières volontés d'Étéocle. Il veut que son fils Hémon épouse Antigone, et qu'Œdipe aille en exil. « Tirésias, dit-il, assure que jamais sans cela » Thèbes ne jouira d'une paix durable, et c'est » à regret que je souscris à son oracle. O destin,

[1] Créon n'arrive pas. Il ne paraît pas qu'il ait quitté la scène. Du moins, rien ne l'indique, rien ne motiverait son départ, à moins qu'il n'eût été ensevelir Ménécée. Mais, en ce cas encore, rien ne motiverait son retour.

» s'écrie OEdipe! fut-il jamais un mortel né sous » de plus effroyables auspices! » Il repasse tous ses malheurs, l'oracle donné avant sa naissance, la manière dont on l'exposa sur le mont Cithéron, le cruel service qu'on lui rendit en sauvant ses jours, le meurtre de son père, son hymen avec sa mère, son aveuglement, sa prison, la mort de Jocaste et de ses fils : et tout cela terminé par un exil pire pour lui que la mort. « D'où tirera-t-il le » secours nécessaire pour traîner une vie languis- » sante? Qui le conduira? Qui prendra soin de » ses jours? Jocaste l'eût fait. Elle n'est plus. » Il reproche à Créon sa dureté; mais, loin de s'abaisser à d'indignes prières, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un tyran, et qu'il soutiendra jusqu'à sa mort la majesté d'un roi.

Le nouveau roi porte plus loin la rigueur et la sévérité tyrannique, sous prétexte d'exacte équité. Il ordonne qu'on jette le cadavre de Polynice hors du pays thébain, sans sépulture, parce qu'il était venu porter le fer et le feu dans sa patrie. Il défend même de l'inhumer, sous peine de mort.

Antigone, outrée de ces derniers coups du destin, qui lui semblent plus cruels que tout ce qui a précédé, oublie un moment des morts chéris, pour pleurer un père plus à plaindre qu'eux. « Ah! mon père, s'écrie-t-elle, vous êtes un

» modèle accompli du malheur ; les autres le par-
» tagent ; vous en portez seul tout le poids. » Puis se tournant vers Créon, elle lui demande de quel droit il refuse la sépulture à Polynice. Il s'élève entr'elle et Créon une contestation très-vive. Dût Thèbes entière s'y opposer, elle fait serment d'ensevelir son frère. « Eh bien! dit le roi, inhumez-
» vous donc vous-même avec lui ». Elle prie, elle menace, mais inutilement; Créon est inflexible; il allégue l'ordre d'Étéocle et des dieux.

Pour comprendre jusqu'où allait la passion des anciens, s'il est permis de parler ainsi, pour les honneurs du tombeau dans la patrie, et la pitié d'Antigone, il ne faut que lire ce qu'elle dit dans cette scène pour obtenir du tyran ce qu'elle souhaite.

ANTIGONE.

De quel front portez-vous des lois contre un mort ?

CRÉON.

C'est Étéocle qui a prononcé l'arrêt ; c'est à moi de l'exécuter.

ANTIGONE.

L'arrêt est injuste. C'est une injustice d'y avoir égard.

CRÉON.

Quoi ! n'est-il pas juste de maintenir les lois ?

ANTIGONE.

Non, quand elles sont tyranniques.

CRÉON.

Est-ce une tyrannie de punir Polynice?

ANTIGONE.

Oui.

CRÉON.

Il était l'ennemi de sa patrie.

ANTIGONE.

Le hasard des évènemens l'a entraîné. La mort en est le fruit.

CRÉON.

Et le refus du tombeau en sera la peine.

ANTIGONE.

Il poursuivait ses droits.

CRÉON.

Il en sera puni. Je l'ordonne, je le veux.

ANTIGONE.

Et moi je veux l'ensevelir, dût s'y opposer tout l'État.

CRÉON.

Ensevelissez-vous donc avec lui.

ANTIGONE.

Ce prix de ma tendresse me sera glorieux.

CRÉON.

Gardes, qu'on la saisisse, et qu'on la mène au palais.

ANTIGONE.

Vous avez beau faire, je ne quitte point ce cher mort.

CRÉON.

Je pardonne à votre sexe. Sachez donc que cet arrêt est un décret des dieux.

ANTIGONE.

C'est un décret des dieux de ne pas insulter les morts.

CRÉON.

L'ordre est de ne pas l'environner, même d'un peu de poussière.

ANTIGONE.

Eh! seigneur, je vous demande cette grâce par cette Jocaste que vous voyez, votre sœur, et ma mère.

CRÉON.

Vains efforts! le dessein en est pris.

ANTIGONE.

Laissez-moi seulement le laver d'une eau pure.

CRÉON.

C'est un point défendu.

ANTIGONE.

Que j'enveloppe du moins ses blessures.

CRÉON.

Nul honneur à un perfide.

ANTIGONE.

O mon cher frère, j'aurai du moins la satisfaction de vous embrasser.

CRÉON.

Non ; ne troublez pas d'un deuil hors de saison, l'hymen dont je vous honore[1].

ANTIGONE.

Dont tu m'honores, tyran ! Me crois-tu assez lâche pour épouser ton fils ?

CRÉON.

L'intérêt et la nécessité t'y réduiront.

ANTIGONE.

La nuit que tu choisiras verra donc renaître une Danaïde.

CRÉON.

Quelle audace, ô ciel !

ANTIGONE.

J'en atteste le fer dont je fais vœu de frapper cet époux.

[1] « Dont je vous honore. » Ces mots ne sont pas dans le grec, ni par conséquent cette réplique d'Antigone : « Dont tu m'ho- » nores, tyran ! »

CRÉON.

Eh ! pourquoi dédaigner cet hymen, ingrate ?

ANTIGONE.

Pour accompagner un père dans l'exil.

CRÉON.

Vaine fierté, qui dégénère en fureur !

ANTIGONE.

Pour mourir avec lui, si ce n'est assez de l'exil.

CRÉON.

Eh bien! partez. Je délivre mon fils d'une furie.

Il se retire.

ŒDIPE.

J'admire et je sens votre tendresse, ma fille ; mais....

ANTIGONE.

Quoi, j'épouserais le fils d'un tyran, et j'abandonnerais le meilleur des pères !

ŒDIPE.

Vivez heureuse ; je saurai seul supporter mes malheurs.

ANTIGONE.

Et qui prendra soin de vos jours ?

ŒDIPE.

Je n'attends que la mort, en quelque lieu que le destin daigne me l'offrir.

ANTIGONE.

Le dirai-je, mon père! je ne reconnais plus cet OEdipe qui a confondu le sphinx.

ŒDIPE.

Aussi n'est-il plus ; le jour qui le rendit heureux, causa tous ses malheurs.

ANTIGONE.

Et sa fille pourrait les voir sans s'y associer !

ŒDIPE.

Quel opprobre pour une princesse d'accompagner un père aveugle et banni !

ANTIGONE.

Une princesse vaine peut avoir ces sentimens. Ce ne sont pas ceux d'une fille à l'égard d'un père[1].

ŒDIPE.

Eh bien! conduisez-moi à votre mère. Disons-lui les derniers adieux.

ANTIGONE.

La voici. Touchez pour la dernière fois une si chère main.

[1] Le P. Brumoy a suivi le texte des anciennes editions, et non celui des nouvelles, dans la traduction de cette phrase. La différence n'est pas considérable; mais le sens que présentent les premières ne paraît pas être celui qui convient au caractère d'Antigone.

ŒDIPE.

O mère ! ô épouse infortunée !

ANTIGONE.

Tous les maux se sont rassemblés sur elle. La mort y a mis le comble.

ŒDIPE.

Où sont mes fils ?

ANTIGONE.

Les voici étendus l'un auprès de l'autre.

ŒDIPE.

Conduisez ma main tremblante sur leurs visages.

ANTIGONE.

Satisfaites votre tendresse pour des fils qui ne sont plus.

ŒDIPE.

O restes trop chéris ! enfans malheureux du plus malheureux père qui fut jamais !

ANTIGONE.

Adieu, cher Polynice. Sois témoin de ma tendresse et de mon sacrifice pour toi.

ŒDIPE.

L'oracle d'Apollon s'accomplit, ma fille.

ANTIGONE.

Quoi ! avez-vous encore d'autres maux à m'annonçer ?

ŒDIPE.

Je mourrai exilé à Athènes.

ANTIGONE.

A Athènes ! et osera-t-elle recevoir Œdipe ?

ŒDIPE.

La demeure sacrée de Neptune, Colone me recevra. Ce sera mon asile et mon tombeau. Partons, généreuse Antigone, puisque vous voulez être compagne de mon exil, et conduisez mes pas mal assurés.

Le reste est décrit avec cette naïveté grecque qui nous choquerait. Œdipe demande son bâton : Antigone le lui donne, et marque l'endroit où il doit poser chaque pas pour ne point broncher. L'un et l'autre, après quelques retours sur leur félicité passée et sur leur fortune présente qui augmentent la compassion des spectateurs, se retirent pour aller en exil, et finisent la tragédie.

Elle est fort chargée d'évènemens, mais qui tendent tous au même but. C'est proprement l'assemblage des infortunes d'Œdipe et de sa maison. Le poëte a voulu les réunir pour donner plus de jeu aux grands sentimens de pitié et de terreur qu'il prétendait exciter. Le dernier acte paraîtrait en partie postiche, comme celui d'*Ajax* chez So-

phocle, si on ne faisait la réflexion que j'ai si souvent insinuée ; à savoir que n'être pas inhumé, c'était chez les anciens un supplice plus redouté que le trépas. Ainsi la mort n'était pas pour leurs héros de théâtre un dénoûment suffisant. Il y fallait joindre les honneurs ou la privation du tombeau pour achever l'action. Et voilà sans difficulté la clef des dénoûmens anciens, tant du poème épique, comme dans Homère, où il s'agit des funérailles d'Hector et de Patrocle, que de la tragédie, comme *Ajax*, *les Phéniciennes*, et plusieurs autres dont les dénoûmens blesseront toujours, tant qu'on s'obstinera à ne pas entrer dans les principes et dans les idées de l'antiquité.

Je ne dis rien des autres défauts que le lecteur peut trouver ou excuser, suivant son goût plus ou moins délicat, pour ou contre les manières anciennes. La pièce a été exposée assez fidèlement et assez au long pour donner lieu de les remarquer. Quant aux mœurs, il y a, par rapport à nous, des choses bien difficiles à goûter. A la vérité, Étéocle est coupable par son injustice et son ambition ; et Polynice, quoique d'ailleurs si aimable, n'est pas tout-à-fait innocent pour avoir porté les armes contre sa patrie. L'injustice évidente de son frère qui l'y contraint, ne le justifie pas ; et voilà véritablement une de ces situations fines et délicates, si propres à intéresser au théâtre. D'ailleurs, ces deux

frères, n'eussent-ils fait autre chose que de cacher OEdipe dans les ténèbres du palais, sont en cela même coupables, parce que le respect pour un père doit l'emporter sur toute autre considération, et même sur celle de s'épargner une grande confusion, chose unique qu'ils appréhendaient.

Mais que dire d'OEdipe, de Jocaste et d'Antigone, qui ne sont coupables que de crimes involontaires, et qui sont réellement malheureux? Que dire de Créon qui, pour justifier son extrême rigueur et sa haine politique, se sert du prétexte d'un oracle de Tirésias, et des dernières volontés d'un usurpateur, si ce n'est qu'il faut monter son esprit à ces mœurs si étranges pour nous, et qu'ordinairement on n'en est pas capable, à cause de l'éloignement des temps et des idées? Car, comme dans les affaires de plaisir et de goût, la première impression est vive et se tourne d'abord en préjugé, il est naturel qu'on se révolte et qu'on s'obstine contre des idées qui paraissent singulières, et dont la singularité fait évanouir le charme qu'elles ont produit autrefois dans d'autres esprits. Au reste, cette pièce fut couronnée sur le théâtre d'Athènes[1].

Pour connaître de plus en plus la différence du goût grec et de celui des autres siècles, il ne faut pas omettre ici la *Thébaïde* de Sénèque, quoique

[1] Voyez la note sur les trois derniers vers d'*Oreste*, t. V, p. 564.

plus qu'à demi tronquée, ni celle de Racine, bien qu'elle soit une de ses plus faibles tragédies, ni même celle de Dolcé, quoique traduite du grec, et une partie de celle de Rotrou, dont on a déjà vu l'autre.

FIN DES PHÉNICIENNES.

LA THÉBAIDE,

TRAGÉDIE DE SÉNÈQUE.

Cette pièce est venue jusqu'à nous si mutilée, et la route que Sénèque a prise, est si différente de celle d'Euripide, que je ne puis en dire que peu de chose. Si du moins cette route était naturelle, on pourrait, par le moyen des conjectures, comme avec le fils d'Ariadne, en découvrir les détours. Mais on sait que ce n'est pas la manière de Sénèque, d'être naturel. Il va où son feu l'emporte, de gauche à droite, et du blanc au noir. On a des restes précieux de statues antiques, des torses, par exemple; et, par leur situation, un sculpteur habile devine avec vraisemblance quel héros ou quel dieu représentait la statue entière, et dans quelle attitude. Mais il est difficile de hasarder quelque chose de semblable à l'égard de la *Thébaïde* de Sénèque. D'ailleurs, ce qui nous en reste est d'un enthousiasme si extravagant, pour appeler la chose par son nom, que ce serait une peine inutile d'y chercher de la suite. On me pardonnera de traiter ainsi Sénèque après ce qu'on en

a déjà vu. Mais la *Thébaïde* est bien autre chose. Tout l'emportement de Lucain, lors même qu'il est le plus énergumène, n'est qu'un badinage au prix de Sénèque. Toutefois, il y a du vrai sublime. Ce sont des traits qui échappent par hasard à un esprit très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, et d'une imagination déréglée.

ACTE PREMIER.

Ce qui nous reste du premier acte est une scène unique d'Œdipe et d'Antigone[1]. C'est plus de trois cents vers. Mais il n'y en a que sept ou huit qui aillent au fait, c'est-à-dire, qui indiquent le sujet de la tragédie. Œdipe aveuglé paraît avec sa fille; on ne sait d'abord pourquoi, si ce n'est qu'on découvre peu à peu qu'il veut s'exiler lui-même de son palais, et s'abandonner à son désespoir. On se persuade, par sa situation et par l'excès de sa douleur, qu'il n'y a pas long-temps qu'il s'est reconnu comme époux de sa mère; autrement ses emportemens seraient tout-à-fait inexcusables. Une douleur sur laquelle le temps a passé, s'exprime avec

[1] Il est démontré, je crois, par l'étendue des autres tragédies latines, qu'il ne manque en cet acte que quelques vers, et l'ode du chœur.

plus de noblesse et de tranquillité. Cependant, il doit y avoir au moins trois ou quatre ans qu'il s'est reconnu. OEdipe ne veut pas moins que se donner la mort, à quelque prix que ce puise être : il en cherche tous les moyens, et d'une manière si folle, qu'après avoir inutilement demandé à sa fidèle Antigone, ou un précipice, ou le fer, ou le poison, il croit devoir recourir à ses propres mains. Il les apostrophe pour les exhorter à le bien servir. Mais l'embarras est de décider par où il commencera à se déchirer. « Car, dit-il, je suis criminel tout entier. »

» Totus nocens sum; qua voles, mortem exige;
» Effringe corpus, etc.

« Çà, mon bras, commencez par où il vous » plaira. Brisez mon corps, arrachez mon cœur, » déchirez mes entrailles. » Il continue l'énumération, et il conclut à s'en tenir à la tête parce que ses mains en ont déjà tiré les yeux. Cela n'est-il pas bien touchant? O simplicité grecque, qu'êtes-vous devenue sous la plume de ce bel esprit latin!

Enfin OEdipe déclare tous les crimes et toutes les horreurs dont le souvenir et le sentiment l'obligent à sortir de la vie; et il finit, comme en passant, par le malheur unique qui fait toutefois le sujet de la pièce, je veux dire par la dissention cruelle de ses deux fils qui se disputent le trône. Il

dit que l'un refuse de le céder, et que l'autre vient le redemander à main armée. Antigone en prend occasion de presser OEdipe de vivre pour pacifier l'État et réconcilier ses fils. On ne sait s'il l'accorde ou s'il le refuse; car l'acte est tronqué en cet endroit. Nous verrons pourtant ce prince reparaître.

Ce qui se présente d'abord à l'esprit, après la lecture d'Euripide, c'est que le poëte latin a voulu imiter la scène d'OEdipe dans le poëte grec. Mais il est visible qu'il l'a gâtée, et que d'une excellente chose il en a fait une très-mauvaise, par la place où il l'a mise, et par l'assaisonnement qu'il lui a donné. Euripide fait sortir OEdipe de sa prison pour être témoin des terribles châtimens dont le ciel vient d'accabler ses fils, et pour y voir mettre le comble par son propre bannissement. C'est alors qu'OEdipe peut et doit faire parler ses douleurs, comme il le fait avec majesté. Mais le poëte latin, ouvrant la scène par les fureurs de ce prince, ne lui donne aucun nouveau sujet de s'emporter, si ce n'est, à la fin, la dissention de ses fils, dont le père avait été déjà témoin, et peut-être auteur par ses imprécations. Après tout, on ne peut pas extravaguer en plus beaux vers que le fait OEdipe.

ACTE II.

Il ne s'est conservé que quarante vers du second acte. On voit seulement un officier qui annonce à Œdipe que Polynice vient assiéger Thèbes à la tête des Argiens, et il le prie d'écarter la tempête. » Moi, répond le prince, je serais homme à empê- » cher le crime, et à retenir des mains prêtes à se » baigner dans le sang le plus cher ! non, non, mes » fils ne sont point dégénérés. Je les reconnais à ces » traits. »

« Me nunc sequuntur, laudo et agnosco lubens. »

Il fait plus. Il les exhorte à se montrer dignes d'un tel père :

« Exhortor aliquid ut patre hoc dignum gerant. »

Cette figure est poussée fort loin à la façon de Sénèque; car le père anime en effet ses fils à s'entr'égorger, comme s'ils étaient présens :

« Agite, o propago clara, generosam indolem
» Probare factis, etc. . . . .
» . . . . Frater in fratrem ruat, etc. »

Voilà un caractère de désespéré assez singulier. Il pourrait être beau dans cette conjoncture, s'il n'était outré.

ACTE III.

Jocaste vient déclamer au troisième acte, comme OEdipe l'a fait au premier. C'est-là le triomphe de Sénèque. Tous ses grands personnages sont déclamateurs. La reine ne sait pour qui son cœur doit se déclarer : sera-ce pour Polynice ou pour Étéocle ? L'un et l'autre est son fils. L'un redemande un bien qui lui est dû; mais il le demande en assiégeant sa patrie ; l'autre ne lui est pas moins cher que son frère. Elle penche cependant pour ce dernier, dont le parti est le plus juste et le plus malheureux ; et elle dit comme Sabine, femme d'Horace, dans la tragédie de Corneille :

« Je serai du parti qu'affligera le sort. »

HORACE, act. I, sc. I.

« Quo causa melior sorsque deterior trahit,
» Inclinat animus, semper infirmo favens. »

Corneille a eu en effet devant les yeux cette délibération de Jocaste, en faisant celle de Sabine ; et le merveilleux est que Sénèque ait formé un Corneille, comme Euripide, un Racine.

Un officier vient interrompre la reine, pour lui dire que les deux armées sont sur le point d'en venir aux mains, si elle ne se presse de travailler à

la réconciliation de ses fils. Jocaste répond qu'elle ira. Mais loin de se presser, elle demeure encore pour dire d'assez beaux vers que Sénèque n'a pas voulu perdre. Antigone la prie de rechef de ne pas différer. Alors Jocaste se souvenant qu'on l'a déjà pressée de partir, et qu'il n'y a pas un moment à perdre, souhaite d'être enlevée par le vent ou par quelque griffon pour arriver plus tôt au camp. Elle court en effet comme une écervelée ; au moins l'officier le dit très-nettement :

« Vadit furenti similis, aut etiam furit. »

Il fait même cinq ou six comparaisons impertinentes, pour mieux faire comprendre sa pensée. Il y a ensuite sept ou huit vers absolument inintelligibles, et qui apparemment sont déplacés, et mis ici par hasard. Car le même officier, en disant que Jocaste part comme une bacchante, ajoute tout de suite, (et malheureusement cela paraît une suite,) « que Jocaste est arrivée au milieu des » deux armées; qu'elle les a séparées à l'instant; » que les deux frères, prêts à fondre l'un sur l'au- » tre, tiennent leurs javelots suspendus; qu'on » parle de paix; » et choses pareilles qu'on ne voit pas qu'il puisse savoir si vîte, à moins qu'en effet Jocaste n'ait été enlevée subitement dans les airs, comme elle le souhaitait, et que l'officier ne soit guindé sur une haute tour pour voir tout ce qu'il

raconte. Après tout, quelque suivi que tout ceci paraisse par la liaison des vers, il l'est si peu par le sens, qu'il serait injuste de vouloir rien décider sur une pièce si évidemment mutilée, et dont on n'a que peu de fragmens.

ACTE IV.

L'acte quatrième, qui est ici le dernier, parce que le reste manque, n'est pas plus entier que les précédens, ni beaucoup plus intelligibles, quoique tout semble se suivre dans la versification.

Jocaste y paraît comme étant au milieu de ses deux fils. Au moins elle parle à l'un et à l'autre, comme si elle les voyait. Mais il n'y en a qu'un qui répond. C'est Polynice; elle lui dit d'embrassser son frère; il le refuse. « Ne vous fiez-vous pas, dit» elle, à ma foi ? — Non, répond Polynice. » Ce compliment est un peu dur, quoique entortillé dans une pensée prétendue spirituelle :

» Timeo : nihil jam jura naturæ valent.
» Post ista fratrum exempla, ne matri quidem
» Fides habenda est. »

« Je crains, et ma crainte est trop fondée. La » nature perd ici ses droits. Après un exemple de » deux frères si cruellement ennemis, on ne peut » plus se fier même à une mère. »

La reine l'exhorte en vain à se désarmer, et cela en détaillant toutes les pièces de son armure. Polynice tient bon. Jocaste se tourne du côté d'Étéocle pour obtenir de lui la même chose; mais d'abord inutilement. Elle fait ensuite une harangue aussi différente de celle d'Euripide, que toute cette scène, c'est-à-dire, fort ampoulée, et nullement touchante. Polynice y répond. Étéocle, comme j'ai dit, ne parle point, et ce long silence est assez surprenant. Pour Polynice, il déclare qu'il veut régner, quelque prix qu'il en coûte; et il ne conserve que cela du caractère que lui avait donné Euripide. Mais pour mettre entièrement le lecteur au fait de cette pièce, voici le sens et la conduite de tout ce qui nous reste de cé quatrième acte, qui est assurément le plus supportable et le plus soutenu par la beauté des vers et de quelques pensées.

JOCASTE.

Tournez sur moi le fer et le feu. Que l'une et l'autre armée fondent sur Jocaste. Ennemi ou citoyen, tout doit frapper ce sein qui donna des frères à son époux. Déchirez et dispersez mon corps; je suis la mère de Polynice et d'Étéocle. Allons, obéissez l'un et l'autre: présentez-moi ensemble vos mains, tandis qu'elles sont innocentes. Une funeste erreur vous fit coupables malgré vous; jusqu'ici c'est un crime de la fortune. Vous en voyez

aujourd'hui l'horreur; il vous est libre de l'adopter ou de le rejeter. Si la piété trouve encore place dans votre cœur, accordez-moi la paix. Si le crime vous plaît, un plus grand le suivra. Je viens m'y opposer. Ou la paix, ou une prompte guerre.... Mais qui des deux me faut-il prier? Qui embrasser le premier? Tous les deux partagent ma tendresse. L'un était absent; et si leur ancien accord avait lieu, l'autre le serait bientôt. Ce n'est donc que par la guerre qu'une mère les verra réunis! Approchez, Polynice; les travaux de l'exil que vous avez soufferts vous rendent plus précieux à une mère. Approchez; mais remettez dans le fourreau cette épée cruelle; fixez à terre ce javelot qui brûle de s'échapper de vos mains. Ce bouclier s'oppose à vos embrassemens, quittez-le; ôtez ce casque, et montrez-vous à une mère. Pourquoi détourner les yeux? Pourquoi observer l'air et la main d'Étéocle? Je serai votre bouclier, et ses coups ne feront couler votre sang qu'après le mien. D'où vient cet embarras? Vous défiez-vous de la foi d'une mère?

POLYNICE.

Je crains tout, je l'avoue. La nature perd ici ses droits. Après l'exemple de deux frères si cruellement ennemis, doit-on se fier même à une mère?

JOCASTE.

Eh bien, reprenez votre épée, votre casque et vos armes, tandis que votre frère mettra bas les siennes. Étéocle, vous êtes la première cause de la guerre, c'est à vous de vous désarmer le premier.

« Tu pone ferrum, causa qui es ferri prior. »

Si la fureur du combat vous possède, je ne demande qu'un court intervalle, qu'un moment pour embrasser un fils de retour d'un long exil. Souffrez que je l'embrasse pour la première ou la dernière fois. Soyez du moins désarmés quand je demande la paix. Vous vous redoutez l'un et l'autre; et je crains tous les deux, mais pour vous seuls. Polynice, pourquoi refusez-vous de poser ce fer? Jouissez de la trève. Vous en êtes le maître. Le combat après lequel vous soupirez l'un et l'autre, rend la victoire honteuse et la défaite honorable. Vous craignez d'être surpris par un frère! Ah! quand il s'agit de surprise et de crime, soyez-en plutôt la victime que l'auteur. Mais ne craignez rien. Une mère peut être garant pour l'un et l'autre. L'emporterai-je enfin, ou dois-je porter envie à l'aveuglement de votre père? Suis-je venu pour vous détourner d'un attentat ou pour le voir de plus près?

Étéocle a déposé ses armes. Eh bien! Polynice,

c'est donc à vous que je dois adresser mes prières, ou plutôt mes pleurs [1] ! Je vous revois, hélas, après tant de vœux ! Vous êtes donc attaché à un roi étranger ! Tant de mers, tant de périls ont été témoins de votre fuite ! Une mère n'a ni présidé à votre hyménée, ni orné le palais, ni paré les torches de bandelettes ! Le père de votre épouse, au lieu de trésors, de terres et d'États, ne vous a donné que la guerre pour dot. Gendre d'un ennemi, éloigné de votre patrie, réfugié dans un état étranger, privé du vôtre, exilé sans crime, il ne vous manquait de la destinée d'OEdipe qu'un hymen criminel, et vous en avez serré les nœuds ! O mon fils, que je revois après un long temps ! ô fils, la crainte et l'espérance éternelle d'une mère tendre, vous que j'ai si souvent demandé aux dieux de revoir, quoique ce retour dût m'être aussi funeste que cher ! Quand cesserai-je, disais-je, de trembler pour lui ? Vous le craindrez lui-même, m'ont répondu les dieux, quand vous le verrez. Il est trop vrai. Point de Polynice sans la guerre, et point de guerre sans Polynice. Votre retour me coûte bien cher; mais il m'est doux même à ce prix. Écartez du moins ce fer de votre patrie, tandis qu'il n'est pas encore coupable. Il l'est déjà trop de s'en être approché. Tout mon sang se

[1] Il est vraisemblable que Polynice lève du moins la visière de son casque. Le texte le fait entendre.

glace, quand je vois deux fils sur le bord d'un précipice, et sur le point d'oser un attentat. Et quel attentat ai-je pensé voir! Un plus affreux, sans doute, que celui que n'avait pu prévoir votre malheureux père. Je ne crains plus votre forfait, je ne le vois point accompli; mais je me crois malheureuse d'avoir pu seulement le voir.

Mon cher fils, par ce sein qui vous mit au monde après tant de douleurs; par la piété de vos sœurs; par le visage d'un père innocent, qu'il a lui-même si tristement défiguré, éloignez de votre patrie la flamme dont vous la menacez; et détournez ces funestes drapeaux. Votre retraite même n'empêchera pas qu'une partie du crime ne soit déjà commise. Thèbes avait vu les champs couverts d'ennemis; elle a vu ses prairies foulées par les fougueux coursiers; elle a vu les guerriers voler sur leurs chars; elle a vu les torches allumées pour réduire nos maisons en cendres; et ce qui était encore inouï, même à Thèbes, elle a vu deux frères prêts à s'entre-détruire par le fer. Toute l'armée thébaine, tout le peuple, vos deux sœurs et même une mère, ont été témoins de ces horreurs. Car, pour OEdipe, c'est à lui qu'il est redevable de s'en être épargné la vue. Rappelez-vous à ce nom, qu'au jugement de votre père, l'erreur même mérite d'être punie. Gardez-vous donc, je vous conjure, de renverser votre patrie. Ne dé-

truisez pas un trône où vous voulez monter. Considérez quelle est votre fureur. Vous prétendez régner en ce royaume, et vous l'anéantissez! Vous voulez qu'il soit à vous, et il faut qu'il cesse d'être, pour être à vous! Votre conduite nuit à votre cause. Quoi! vous bouleversez tout en ennemi, vous brûlez ou brisez les moissons, vous mettez tout en fuite, et vous rendez ces champs impraticables! Ah! Thèbes n'est donc point à vous. L'on ne détruit point ainsi son bien. Vous regardez comme étranger un pays où vous portez le fer et le feu. Laissez subsister l'État, et demandez alors qui de vous deux doit en être le roi.

Mais pourrez-vous soutenir la vue de Thèbes réduite en cendres? Quoi! ces tours d'Amphion, ces murs que formèrent, non les pénibles efforts des machines, mais les accords de la lyre et de la voix qui rendirent les pierres mêmes dociles, vous aurez la dureté de les renverser, d'en enlever les dépouilles, de faire autant de captifs des égaux d'Œdipe, d'arracher les femmes des bras de leurs maris, de les charger de chaînes, de conduire au milieu des prisonniers de guerre l'élite des filles de Thèbes, pour les présenter comme esclaves aux jeunes épouses d'Argos? Et moi-même, qui suis votre mère, les mains honteusement liées, je serai le prix du triomphe d'un frère sur un frère! Quoi, vous aurez l'audace d'introduire l'en-

nemi dans une ville si chère, de la mettre à feu et à sang; et avec cette férocité, cette dureté, vous n'êtes pas encore roi! Que ferait donc le sceptre! Ah! croyez-moi, mon fils, mettez bas une si barbare ambition, et rendez-vous à la piété.

POLYNICE.

Que je fuie, moi, que j'erre toujours loin de ma patrie, toujours réduit à implorer des secours étrangers. Eh! serais-je autrement traité, si j'avais été infidèle ou parjure? Je porterai la peine de la trahison d'autrui, tandis que son auteur en goûtera le fruit? Vous m'ordonnez de fuir! Si j'obéis, fixez-moi le lieu du retour. Quoi! mon frère habiterait mon palais, et je me croirais heureux d'être relégué sous un toit particulier qu'il daignerait m'offrir? Car c'est le moins que vous puissiez m'accorder. Une humble retraite doit au moins me dédommager du trône que vous m'ôtez. Réduit à cette situation, vil esclave, et moins époux que sujet, j'oserai suivre un beau-père roi? Non, madame, il est trop dur de tomber du trône dans l'esclavage.

JOCASTE.

Si vous voulez un trône, et si votre main ne peut se passer d'un sceptre, tout pesant qu'il est, l'univers vous en offre mille.

L'auteur fait ici une énumération géographi-

que qui est assez puérile en latin, et qui serait encore plus mauvaise en français. Jocaste continue ainsi :

Allez conquérir ces états. Traînez-y Adraste avec son armée. Qu'il vous mette en possession de ces couronnes. Pour celle de Thèbes, persuadez-vous qu'elle est encore à votre père. L'exil vous est plus avantageux qu'un pareil retour. L'exil est le crime d'autrui; le retour serait votre crime personnel. Vos forces, plus utilement employées à d'autres conquêtes, vous livreront des sceptres que vous n'aurez point souillés par un attentat. Votre frère, non plus votre rival, sera le premier à combattre pour vous. Allez donc, et faites des entreprises qu'un père et qu'une mère puissent seconder de leurs vœux. Un sceptre acquis par le crime, est pire que l'exil. Réfléchissez à présent sur les maux et les vicissitudes de la guerre. Vous avez beau attirer avec vous toutes les forces de la Grèce, et déployer vos troupes innombrables, le sort des armes est toujours incertain. L'épée égale, ce semble, deux concurrens; mais c'est la fortune qui balance les espérances et les craintes.

Le crime est assuré, le fruit en est douloureux. Je veux que tous les dieux favorisent vos desirs; vous les bannissez de Thèbes; les citoyens sont massacrés; l'ennemi est le maître du pays; vous dépouillez votre frère, vous triomphez. Mais il

vous faut briser vos palmes. Quel triomphe que celui qu'un vainqueur ne peut goûter sans se rendre exécrable ! hélas ! celui même que vous brûlez de vaincre, vous le pleurerez vaincu. Quittez donc, croyez-moi, un si funeste dessein. Délivrez votre patrie de crainte et vos proches d'inquiétude et de deuil.

POLYNICE.

Que mon coupable frère ne soit pas puni de sa perfidie !

JOCASTE.

Il le sera trop, croyez-moi. Il régnera.

POLYNICE.

C'est la peine que vous lui réservez ?

JOCASTE.

C'en est une, croyez-en votre aïeul et votre père. Cadmus et toute sa race vous l'apprendront. Nul d'eux n'a porté la couronne impunément, quoiqu'ils ne fussent pas des parjures. Mettez donc sans balancer Étéocle de ce nombre.

POLYNICE.

Je l'y mets, et je trouve son sort trop beau de périr au nombre des rois.

JOCASTE.

Je ne vous mets, moi, qu'au rang des exilés : ou bien soyez odieux, et régnez à ce prix.

POLYNICE.

Soit. Qui craint d'être odieux, ne veut pas régner. Le créateur du monde [1] a réuni ces deux choses : la haine et l'empire. Un roi et un héros doivent dévorer la haine. Et que fait à un monarque l'amour de son peuple ? Il arrête son bras, et réprime son pouvoir. Il en a plus quand on le hait. Qui veut se faire aimer, peut tenir le sceptre d'une main indolente.

JOCASTE [2].

Quiconque est odieux, ne le tient pas longtemps. Mais c'est aux rois à donner des règles de politique et de gouvernement. Donnez-en pour les exilés.

Polynice ne répond à cette subtilité, qui est obscure, ainsi que bien d'autres endroits, qu'en disant que pour obtenir le trône, il sacrifiera tout; il livrera tout aux flammes, sa patrie, son palais, sa femme même :

« Pro regno velim
» Patriam, penates, conjugem flammis dare.
» Imperia pretio quolibet constant bene. »

On n'a point le reste. Ce qu'on vient de lire, peut être pris différemment, suivant les différens

[1] Mundi conditor Deus, v. 655. »

[2] Malgré les éditions, il y a des manuscrits qui donnent ce vers à Jocaste. Dans la bouche de Polynice, il ne serait pas intelligible.

goûts. J'ai tâché de traduire sans parodier; manière de traduction trop ordinaire. J'ai été plus fidèle au sens qu'aux pointes. L'on pourra trouver des beautés dans ce morceau, et il y en a; mais ce ne sont pas des beautés dans le goût de la simplicité grecque. Ceux qui sont frappés du brillant, y trouveront de quoi se satisfaire; mais ceux qui voudront examiner de près la solidité du raisonnement et la conduite de la passion, n'y trouveront pas également leur compte. Afin de contenter les uns et les autres, je vais rapporter ce que pensent de *la Thébaïde* latine Juste-Lipse et Daniel Heinsius.

Juste-Lipse [1], dans ses *Observations sur les tragédies latines*, recherche quels en sont les auteurs. Il prétend en trouver trois ou même quatre. Il donne *Médée* au vrai Sénèque, du temps de l'empereur Claude : plusieurs autres pièces, comme l'*Hercule furieux*, à un Sénèque du temps de Trajan, ou même après. A l'égard de *la Thébaïde*, voici sa pensée. Il lui donne un troisième auteur qu'il ignore, mais qu'il croit digne du siècle d'Auguste. Il veut, mais il n'ose, dit-il, prononcer. Cependant il se croit aussi sûr de la bonté de cette pièce par-dessus les autres, qu'il est assuré de sa propre vie. « L'économie, continue-t-il, en est

[1] Just.-Lipsii *Animadvers. in tragœd. quæ L. Annæo Senecæ tribuuntur.*

» différente, sans chœurs et sans interruption. Elle » est écrite uniformément, simplement, sans bigarrure de vers différens, d'une manière sublime, savante, grande, et véritablement digne » du cothurne. Rien de jeune, rien de tiré, d'affecté : le tour et les mots choisis; les saillies des » sentences, merveilleuses et non attendues, mais » fortes, nerveuses, et si frappantes pour moi, que » non-seulement elles me réveillent, mais qu'elles » me mettent en quelque sorte hors de moi-même. » Est-il rien de pareil dans les autres? J'ose le dire, » c'est une pierre précieuse que je rapporterais volontiers au siècle même d'Auguste. Le choix du » sujet, et quelques vers qui paraissent insérés tout » exprès, me font soupçonner qu'elle a été écrite » durant la guerre civile. Quoi qu'il en soit, il la » faut distinguer, et ne la pas prostituer davantage » aux sifflets du vulgaire ignorant. Critiques, rendez-vous, et mettez hardiment ce morceau au » rang des premiers écrits romains. »

Écoutons à présent Heinsius [1]. Il donne les dix tragédies à cinq auteurs; à savoir, *Hippolyte*, les *Troyennes* et *Médée*, à Lucius Annæus Sénèque, le philosophe; *Hercule furieux*, *Thyeste*, *OEdipe* et *Agamemnon*, à Marcus Annæus Sénèque, parent de l'autre et surnommé *le Tragique*;

[1] Dan. Heinsii *in L. et M. Annæi Senecæ ac reliquorum quæ extant tragœd. animadversiones*, etc.

le reste, c'est-à-dire, la *Thébaïde*, *Hercule au mont Œta*, et *Octavie*, à divers déclamateurs inconnus. « La *Thébaïde*, dit-il, pièce de décla-» mateur, est tout-à-fait indigne des éloges que » lui donne un savant. » Il entend Juste-Lipse. Heinsius, après ce début, en veut d'abord au nom de *Thébaïde* qu'il trouve fort mal appliqué. C'est une pure chicane. Mais quand il descend dans le détail de cette pièce, il y va plus sérieusement. Il dit que c'est une tragédie composée des défauts du poëte grec, sans qu'on y retrouve la moindre des beautés qu'on aurait pu en tirer. Il blâme le prologue d'Œdipe, comme impertinent; la première scène de Jocaste, comme ridicule; et le reste, comme insensé. « Ses petites sentences, dit-il, » étouffent les sentimens qu'il a voulu saisir. Ses pé-» riodes, et quelques sentences, d'ailleurs assez heu-» reuses, s'évanouissent à la fin, et deviennent des » atômes. La diction n'a rien de L. Sénèque le phi-» losophe, ni des *Troyennes*, de *Médée*, ou de » l'*Hippolyte*. Ceux qui rapportent *la Thébaïde* » au siècle d'Auguste, ne nous allèguent que leur » autorité. A l'égard de leur discernement et de leur » goût, on n'a garde de s'y rendre, quand on n'en » manque pas tout-à-fait soi-même. Du reste, de » même qu'Eschyle et Sophocle font par-tout pro-» fession de se donner pour pythagoriciens, ainsi » vous voyez ces sortes de déclamateurs affecter de se

» donner un vernis de stoïcisme. Il y en a ici bien
» des traits. Tel est ce trait banal dont les stoïciens
» se servent pour relever, avec tant de hauteur,
» l'inébranlable fermeté de leur sage, et qu'Anti-
» gone exprime ainsi : Oui, mon père, vous devez
» vous regarder comme non coupable, et d'autant
» plus innocent, que vous l'êtes malgré les Dieux.
» On en voit de pareils en quantité chez Sénèque
» le philosophe ; et voilà ce qui a fait illusion au
» célèbre Juste-Lipse, grand amateur des stoï-
» ciens, etc. »

J'ai rapporté ces deux sentimens si opposés de deux hommes habiles, pour donner un exemple de la contradiction des jugemens en fait de goût. Mais cette contradiction n'a point éclaté autrefois, ni au sujet des écrits des Grecs, ni à l'occasion de ceux du siècle d'Auguste ; il n'y a eu que le style ingénieux et brillant qui a trouvé ses partisans et ses critiques. Ce n'est même que depuis sa naissance qu'on s'est avisé d'en vouloir au style simple et sensé. On a été plus loin, à mesure qu'on a eu plus ou moins de goût pour la simplicité et le bon sens ; on a comparé entr'eux les écrits des auteurs brillants d'un même siècle, par exemple, les tragédies latines dont il est ici question; et c'est sur cela seul qu'on a cru devoir, chacun à sa manière, en distinguer les auteurs et les temps, d'autant plus qu'en effet ces tragédies ne sont pas toutes, à beau-

coup près, de la même force, quoique le to d'esprit et le style en soient à peu près les mêm Il s'agit de savoir si ce style, et ce tour d'esp qu'elles ont de commun, est comparable au to et au style des Grecs ; et voilà ce que je crois i soutenable. Quoique notre théâtre, avec toute pompe dont Corneille l'a revêtu, doive la haute où il l'a élevé, à Lucain et à Sénèque, quoiqu l'emporte de beaucoup, si l'on veut, sur le thé tre des Grecs [1]; il est vraisemblable que tant qu y aura dans les cœurs le sentiment du vrai et naturel, les tragédies grecques réclameront to jours leurs droits, et vaudront toujours mie que toute la broderie de Sénèque et de ses imit teurs, qui ne seront pas des Corneille.

[1] Il n'y a rien à comparer dans des choses qui se ressembl si peu. Les Grecs sont les Grecs; Sénèque est Sénèque, et C neille est Corneille. A qui bon ces parallèles insignifians et comparaisons de rhéteur? R.-R.

FIN DE LA THÉBAIDE DE SÉNÈQUE.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

On a vu dans l'*Antigone* de Sophocle une partie de celle de Rotrou. Depuis la troisième scène du troisième acte, c'est la tragédie de Sophocle; et le commencement est une légère imitation des *Phéniciennes* d'Euripide, ou plutôt de la *Thébaïde* de Sénèque; car Rotrou est encore moins imitateur dans cette première partie que dans la seconde. Racine a eu raison de remarquer que l'ouvrage de Rotrou, quoique fort défectueux par cette duplicité d'action, est toutefois rempli de beaux endroits. Il faut en exposer succinctement la conduite.

ACTE PREMIER.

On voit d'abord Jocaste à sa toilette; elle achève de s'habiller dès la pointe du jour, pour courir promptement vers Étéocle, et interrompre le combat des deux armées, qui s'est donné quel-

ques heures auparavant à son insu. Tandis qu'elle se dispose à sortir, Antigone et sa sœur se présentent à la reine, et lui rapportent la mort de Ménécée qui s'est, disent-elles, sacrifié pour le bien public. C'est l'épisode d'Euripide que Rotrou a mis ici en récit, et comme dans un lointain où il ne fait pas un grand effet. Aussi ce poëte a-t-il eu besoin de resserrer les événemens dans le dessein où il était d'en accumuler un grand nombre, pour enfler son poème.

Étéocle vient aussitôt détailler le succès du combat également funeste aux uns et aux autres, et quelques particularités sur la mort de Ménécée.

Créon se trouve là présent. Il lance contre les dieux quelques vers impies, et assez peu respectueux pour le roi, qui les pardonne à la douleur d'un père privé de son fils. Le roi ensuite va tenir un conseil où il assemble tous les chefs, excepté Hémon, qui demeure seul avec Antigone qu'il aime. Il la revoit pour la première fois après un an d'absence. Car il a suivi la fortune de Polynice, frère bien-aimé d'Antigone. L'entretien roule donc sur ce prince, dont Antigone se promet de calmer le courroux pour terminer la guerre. Cependant l'amant et l'amante conçoivent de fâcheux présages sur cette paix, et sur les intérêts de leur amour. Incontinent, un page, de la part d'Étéocle, appelle au conseil Hémon, qui n'était

resté que pour entretenir un moment Antigone, après une si longue absence.

Tous ces objets, qui passent sous les yeux du spectateur presque aussi rapidement que je les rapporte, ont le défaut d'être extrêmement précipités; mais aussi ont-ils une grâce assez singulière ; c'est que l'exposition du sujet se fait à chaque scène, d'une manière d'autant plus intéressante, que chaque acteur, en paraissant coup sur coup, fait connaître quelque chose de nouveau. Ainsi, tous les évènemens passés, et les intérêts présens, sont développés beaucoup plus vivement qu'ils ne le sont d'ordinaire par des confidences, artifice souvent nécessaire, et presque toujours froid.

Malgré la rapidité de Rotrou, nous ne sommes encore qu'à la moitié du premier acte, et la scène est ici rompue. En effet, d'abord on s'est trouvé dans l'appartement de Jocaste, où s'est faite toute l'exposition dont je viens de parler. A présent, il faut se transporter au camp des Grecs, hors de Thèbes, dans la tente de Polynice. On y voit ce prince entre Argie, sa femme, et le roi Adraste, son beau-père. Il se reproche à lui-même le sang que son intérêt coûte à ses alliés, et il se détermine à proposer le défi d'un combat singulier à son frère. Adraste et Argie en frémissent :

ADRASTE.

Dieux ! que proposez-vous ? quelle horrible aventure !

ARGIE.

Eh, monsieur, écoutez la voix de la nature :
Songez quel est le sang que vous voulez verser.
Sans honte et sans frayeur pouvez-vous y penser ?

POLYNICE.

La chose est résolue, et la nature même
Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême, etc.

Adraste insiste encore avec beaucoup de force. Il s'offre même à quitter le trône d'Argos, pour y faire monter son gendre. Mais Polynice aurait honte de devoir le sceptre à l'amour d'un époux et à la tendresse d'un beau-père. C'est à son épée qu'il veut le devoir : et d'ailleurs, c'est moins une couronne enlevée qui le pique, que la foi violée, et la haine implacable d'un frère. Il embrasse Argie, et la recommande à Adraste, aussi bien que le soin de l'ensevelir, s'il vient à périr dans le combat. Puis, il se dérobe à leurs vœux, et l'acte finit.

ACTE II.

En passant à l'acte second, le spectateur se trouve transporté au pied des tours de Thèbes, où Polynice, l'épée à la main, après avoir jeté dans la place son défi, appelle son frère à grands cris, en

le traitant de lâche, parce qu'il diffère trop à paraître. Vainement un des capitaines argiens veut arrêter Polynice. Il répond :

Laissez juger les dieux ; ne soyez que témoins.

Rotrou, comme il est aisé de le voir, fait le contraire d'Euripide, qui, dans le contraste des deux frères, donne plus d'orgueil et de haine à Étéocle, et plus de modération et de douceur à Polynice. Ici, c'est Polynice qui est fier, inflexible, inexorable. Étéocle est moins odieux. En quoi le poëte français paraît n'avoir pas réussi, non plus que Racine, son imitateur. Ils font même pis. Car, selon eux, Étéocle est aimé du peuple, et règne en quelque façon malgré lui ; au moins a-t-il cette excuse plausible de ne pas rendre la couronne : au lieu que Polynice est regardé et craint comme un tyran ; préjugé qui n'attire sur lui aucune compassion. On le plaint en lisant Euripide ; et on le hait dans les deux tragédies françaises.

Cette différence est d'autant plus digne de considération, qu'en effet la situation où Euripide met ce prince, le rend plus malheureux que coupable. On lui a ravi le sceptre ; il fait des avances pour le ravoir par la douceur ; il n'a recours à la force qu'à la dernière extrémité ; on l'outrage, on l'entraîne, pour ainsi dire, au précipice malgré

lui, et cependant il porte toute la peine de ses malheurs, comme d'un crime, puisqu'il meurt, et qu'il est traité en ennemi et en criminel, même après sa mort. C'est un héros tel qu'il le faut pour la tragédie. Mais vous lui ôtez cet avantage : vous en faites un tyran, un barbare, un ennemi de son frère et de sa patrie. Les spectateurs n'ont plus de larmes pour lui. Il mérite son sort. D'ailleurs, quel héros lui substituez-vous pour prendre le premier rôle? Étéocle, prince, à la vérité, un peu moins haïssable, mais usurpateur, et, par ce seul endroit, plus capable d'irriter et d'aigrir le spectateur que de le toucher. C'est Sénèque qui, le premier, nous a défiguré Polynice, et malheureusement les Français l'ont en cela plus suivi qu'Euripide.

Revenons. Antigone paraît sur les murs de Thèbes, et revoyant Polynice pour la première fois depuis son exil, elle lui fait un discours très-touchant pour le dissuader de son funeste dessein :

Polynice, avancez; portez ici la vue;
Souffrez qu'après un an votre sœur vous salue.
Malheureuse! eh pourquoi ne le puis-je autrement?
Quel destin entre nous met cet éloignement?
Après un si long temps, la sœur revoit son frère,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire :
Un seul embrassement ne nous est point permis,
Nous parlons séparés comme deux ennemis.

Eh! mon frère, à quoi bon cet appareil de guerre?
A quoi ces pavillons sur votre propre terre?
Contre quel ennemi vous êtes-vous armé?
Ne trembleriez-vous pas, si je l'avais nommé? etc.
Encore à la nature Étéocle défère;
Il se laisse gagner aux plaintes d'une mère;
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains,
Et le fer est tout près de tomber de ses mains:
Et vous plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible,
Moi, dont, etc.

Le reste est de la même force. Mais Polynice a pris son parti. Il ne saurait être désarmé par une sœur qu'il aime tendrement, à moins qu'elle ne lui plonge elle-même l'épée dans le sein. Il y consentira; mais il ne consentira jamais à vivre et à ne pas se venger de son frère.

Étéocle à l'instant se montre, et accepte le défi. Confus d'avoir paru trop tard, il brûle de hâter le combat, et il dit:

Que le champ du combat en soit aussi le prix.

Après cette courte et vive scène, Jocaste survient et se met entre ses deux fils. Créon en conçoit de l'ombrage, et fait sentir d'un seul mot, la cruelle ambition qui lui fait souhaiter que les deux frères s'entre-tuent pour lui laisser le trône. Racine a donné le même caractère à Créon. Chez Rotrou, Jocaste fait le même rôle que dans Sénèque. Elle

ordonne à ses fils de s'embrasser ; ils se regardent mutuellement avec des yeux qui respirent la rage. Polynice brave Jocaste par la défiance qu'il conçoit d'elle. C'est un défaut où Sénèque a fait tomber Rotrou, qui, du reste, a embelli Sénèque. Voici entr'autres quatre beaux vers :

Car quelle est cette guerre et quels sont ses objets ?
Vos parens, vos amis, vos pays, vos sujets.
C'est ce qu'on peut nommer votre parti contraire :
De ce funeste hymen nous sommes le douaire.

C'est que Polynice avait épousé la fille d'un ennemi de Thèbes. Les deux frères s'emportent et se piquent de paroles aigres et menaçantes. Jocaste, pour les calmer, propose à Polynice des conquêtes plus dignes de lui, que n'est Thèbes. Elle lui dit, en parlant d'Étéocle :

Mais quoi, son règne plaît ; le vôtre est redouté.

POLYNICE.

Il a gagné les cœurs. Et moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui règne aimé des siens, en est moins absolu, etc.

La reine, outrée de voir des fils ingrats dédaigner ses prières et ses larmes, les quitte, en leur disant :

Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres et d'incestes,
Vous ne mourrez pas seuls et je suivrai vos pas,
Pour vous persécuter même après le trépas.

Hémon et les capitaines Argiens ne gagnent rien sur Polynice, et Créon, de son côté, anime Étéocle par ce vers :

Vengez-nous, vengez-vous, et vengez vos sujets.

Il est vrai qu'Étéocle, malgré la passion qui l'aveugle, ne laisse pas d'apercevoir l'intérêt secret qui fait parler Créon. Il va même jusqu'à le lui reprocher. Mais c'est un défaut d'avoir donné ce caractère à Créon ; ce défaut a fait tomber Racine, qui l'a suivi, dans un autre encore plus grand, comme on le verra.

Les deux frères se retirent pour choisir un lieu propre au combat, c'est-à-dire, pour ne pas se battre devant le spectateur. Véritablement la scène est plus vive proche le lieu même du combat. Mais outre l'inconvénient de l'unité rompue, c'en est encore un d'être obligé d'apporter de mauvaises raisons pour ne pas exposer au spectateur ce qu'il ne devait pas voir. Car qui empêchait les deux concurrens de se battre dans l'endroit même où ils se trouvaient l'épée à la main?

ACTE III.

On se transporte à l'appartement d'Antigone, où l'on entend cette princesse qui psalmodie, pour ainsi parler, quelques stances au sujet de Jocaste, qui s'est tuée. Racine a pris ce même tour, et il a encore moins réussi; car il fait parler Antigone d'amour devant le cadavre de sa mère. Du moins Rotrou ne fait-il rouler ces stances que sur la fortune, à qui il fait dire des injures poétiques.

Hémon entre pour apprendre à son amante la mort des deux princes. Ce récit, imité d'Euripide, en a aussi les plus beaux traits. Antigone demeure quelque temps comme insensible; puis elle fait voir à Hémon le corps de Jocaste. Enfin arrive Ismène, qui achève d'accabler sa sœur en lui apprenant l'édit nouveau de Créon, qui défend d'inhumer Polynice, sous peine, au contrevenant, d'être enterré vif. Là commence un nouvel ordre de choses, je veux dire la tragédie de Sophocle, qui fait la seconde partie de celle de Rotrou. Nous en avons rendu compte en son lieu.

LA THÉBAIDE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS,

TRAGÉDIE DE RACINE.

On sait que Racine a demandé grâce pour cette pièce, qu'il fit étant encore fort jeune. Elle se sent en effet de sa jeunesse; et elle est fort différente des chefs-d'œuvre que sa plume produisit dans la suite. Il s'y est même rendu esclave de Rotrou. On ne laisse pas néanmoins d'y reconnaître Racine à certains endroits qui sont tout-à-fait bien touchés. Comme cette pièce est plus connue que celle qui lui a servi de fond et de modèle, il suffira d'en donner un court détail pour distinguer ce qui est imité de Sénèque et de Rotrou, d'avec ce qui ne l'est pas. Sans doute si Racine eût traité la *Thébaïde* avec autant de lumières qu'il en avait acquis quand il fit *Iphigénie* et *Phèdre*, il aurait suivi la route d'Euripide. Ses réflexions le menaient à simplifier ses sujets à mesure qu'il avançait. C'est aussi le grand fruit qu'on retire de l'expérience et de la méditation. On sent à la fin

que le suprême effort de l'art est d'approcher le plus près de la nature, et que rien n'est si simple qu'elle.

ACTE PREMIER.

La première scène est presque la même que celle de Rotrou, excepté que Racine ne met pas Jocaste à sa toilette. Entr'autres beaux vers que la reine adresse au soleil, en parlant de ses fils, elle dit :

> Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux ;
> Et tu t'étonnerais de les voir vertueux.

Antigone, qu'on était allé avertir, paraît, et Jocaste se dispose à voler au camp avec elle, pour séparer les deux frères. C'est encore Rotrou. Etéocle survient, comme chez ce poëte : et Jocaste tombe presque évanouie à la vue du sang dont elle voit des traces sur les vêtemens d'Étéocle :

> Est-ce le sang d'un frère, ou n'est-ce point le vôtre ?

Le roi, après l'avoir rassurée par le récit qu'il lui fait d'un simple combat de quelques soldats tant ennemis que Thébains, qu'il vient de terminer, veut justifier sa conduite et les raisons d'État qui l'engagent à livrer la bataille. Thèbes le veut pour roi, et refuse Polynice. Jocaste obtient du moins

une trêve et une entrevue entr'elle et Polynice. Créon, en paraissant, dévoile malgré lui son ambition qui le porte à aigrir Étéocle, et à presser le combat. Jocaste et Antigone lui font sentir nettement qu'elles s'en aperçoivent. Mais Créon rejette habilement les craintes d'Antigone sur l'amour qu'elle a pour Hémon. C'est le fils et le rival de Créon. Tous ces intérêts secrets qui se développent, sont ici plus étendus que dans Rotrou, où Créon n'essuie de reproche sur sa soif de régner, qu'un seul mot d'Étéocle. Mais, chez Racine, Étéocle seul est la dupe de l'ambitieux Créon, dont tous les autres acteurs pénètrent les desseins intéressés. Pourquoi donc, dans l'ardeur où ils sont de détourner le combat, n'en donnent-ils aucun ombrage à Étéocle?

ACTE II.

Hémon s'entretient de son amour avec Antigone, tandis que Jocaste est allée au temple pour consulter l'oracle. Cette scène est plus galante que celle du vieux poëte, et par cela même elle plaît moins. Était-il question d'amour dans une crise aussi vive que celle de la révolution d'un État? Racine l'a bien senti lui-même; et il avoue dans

sa préface [1] que l'amour jeté sur des personnages subalternes, devient une passion étrangère au sujet, et que d'ailleurs : « Les tendresses ou les jalou-
» sies des amans ne sauraient trouver que fort peu
» de place parmi les incestes, les parricides, et
» toutes les horreurs qui composent l'histoire d'OE-
» dipe et de sa malheureuse famille [2]. »

Olympe, confidente de Jocaste, apporte la nouvelle de l'oracle, qui demande en sacrifice le dernier du sang royal. Hémon et Antigone doutent si cet oracle ne les regarde pas. Sur quel fondement? Ignorent-ils qu'ils n'étaient ni l'un, ni l'autre, les derniers du sang royal? L'oracle indiquait assez clairement Ménécée, dernier fils de Créon. C'est une faute inexcusable.

Polynice, dans son entrevue avec Jocaste et Antigone, montre la même fierté que chez Rotrou. Ce caractère en est pris tout entier; et il est inconcevable que Racine, si grand amateur d'Euripide, n'ait pas plutôt peint Polynice avec ses véritables couleurs. Il aurait plu davantage que lorsqu'il dit, même en si beaux vers :

Est-ce au peuple, madame, à se donner un maître ?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être ?

[1] Préface des *Frères ennemis*.

[2] Cette réflexion si judicieuse de Racine est la plus forte critique qu'on puisse faire contre l'*Œdipe* de Voltaire. R.-R.

Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice.
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter,
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

Et ceux-ci sur Étéocle :

C'est un tyran qu'on aime ;
Qui, par cent lâchetés, tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir ;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul, il veut bien obéir,
Et se fait mépriser, pour me faire haïr, etc.

Antigone dit à son tour tout ce que la nature et Rotrou ont dicté au poëte de plus tendre. Mais Polynice est sourd et inflexible. Pour le tirer d'embarras, un soldat accourt, et l'avertit que la trève vient d'être rompue. Il part, et se délivre par-là des importunes prières d'une mère et d'une sœur. Racine a ménagé avec beaucoup d'adresse cette rupture. C'est une émeute excitée par Créon, qui craignait la réconciliation des deux frères.

ACTE III.

Jocaste envoie sa confidente pour voir ce qui se passe, et fait un assez beau monologue, après avoir

préparé l'épisode de Ménécée, qu'on suppose être allé voir où en sont les affaires.

Étéocle, revenu avec Créon, s'excuse sur la rupture de la trève. Ce n'était, dit-il à la reine, qu'un simple démêlé qui, insensiblement, s'est tourné en bataille. Créon feint de souhaiter la paix; mais le roi, qui est sa dupe, l'anime au contraire à venger son fils sur les ennemis. Incontinent, on vient annoncer que Polynice demande une entrevue avec son frère. Cela n'était point préparé; le roi se rend, quoiqu'avec beaucoup de peine, aux prières de Jocaste, d'Antigone, et même de Créon, qui l'exhortent à voir Polynice. Mais Créon, demeuré seul avec son confident, met bas le masque, et développe l'horrible mystère qui lui fait préférer l'entrevue des deux frères, à une guerre ouverte. Il veut régner, mais sans qu'il lui en coûte du sang. La guerre pourrait être funeste à son fils Hémon, dont il vient de perdre le frère. Il connaît les haines enracinées d'Étéocle et de Polynice. Son dessein est que les deux frères s'étouffent dans leurs embrassemens, c'est-à-dire, qu'il n'a ménagé l'entrevue que pour le combat singulier. Ce trait est bien noir. Mais sa politique est-elle bien juste? L'un ou l'autre prince peut demeurer vainqueur; et dans ce cas, Créon est bien loin de compte. Mais c'est ici un tyran qui s'aveugle, qui foule aux pieds jusqu'aux remords, et qui fait gloire de paraître scé-

lérat aux yeux de son confident, pourvu qu'il entrevoie quelque jour à monter sur le trône.

ACTE IV.

Dans l'entretien de Créon avec Étéocle, le premier se déguise aux yeux du second, et lui dit artificieusement au sujet de Polynice :

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

Le roi, qui n'aperçoit pas le but de cette insinuation, parce que personne n'a la charité de lui dévoiler le mystère, jure une haine éternelle pour Polynice, et peint avec de grands traits l'invincible antipathie qui les sépare. Ils se sont haïs avant que de naître, et peut-être se haïront-ils encore dans le tombeau :

J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire.....
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr, etc.

Ce morceau est digne de l'auteur de *Phèdre* et d'*Andromaque*[1]. Créon, voyant Étéocle à son

[1] Il est beau sans doute, mais est-il dicté par les convenances? Étéocle, dont le caractère est le plus intéressant chez Racine, devait-il montrer tant de haine? Cette haine n'est-elle point caractérisée par des traits un peu exagérés? Il ne suffit pas qu'un

point, consent de sacrifier, s'il le faut, l'inclination qu'il dit avoir pour la paix.

On annonce Polynice, et il vient en effet accompagné de Jocaste, d'Antigone et de toute la cour. Cette scène n'est autre chose que Sénèque ou Rotrou embellis. La reine pleure et presse en vain :

Tous deux pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure.
Ils ne connaissent plus la voix de la nature.

Elle ajoute quelques reproches en parlant à Polynice :

Et vous que je croyais plus doux et plus soumis, etc.

Elle a grand tort. Car ce n'est pas avec ces traits qu'on nous a peint Polynice dans le cours de ce drame. Il garde même parfaitement le caractère de dureté qu'on lui a donné. Car c'est lui qui propose le combat singulier; Étéocle l'accepte. Jocaste fait parler jusqu'à son désespoir. Mais après ces mouvemens, qui doivent être réservés pour la

tel sentiment puisse exister, ni qu'il ait existé en effet, pour qu'il soit propre à être mis sur la scène : il faut qu'il ne soit point étranger au cœur de la multitude des spectateurs. Il est malheureusement ordinaire de voir des frères divisés par l'intérêt; chez le vulgaire des hommes, de petits motifs de fortune suffisent pour produire cet effet; de grands motifs d'ambition peuvent diviser des héros : mais rien de plus rare que l'antipathie originelle qu'on suppose ici entre deux frères, et dont on charge le tableau. Le spectateur ne peut se mettre à la place de ceux qui éprouvent de tels sentimens, et en est faiblement touché, quelque brillante qu'en soit l'expression.

fin de la scène, le poëte en fait naître de plus faibles qui auraient dû précéder. Par exemple, Jocaste propose à Polynice de conquérir d'autres sceptres ; puis elle se retire comme dans Sénèque et Rotrou :

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE.

Madame... O ciel ! que vois-je ? hélas ! rien ne les touche.

Antigone n'en dit pas davantage ; et ses frères lui échappent pour voler au combat. Le poëte a bien fait de tenir cette princesse dans le silence. C'était assez de trois interlocuteurs pour une scène où la situation était violente. Tout ce que peut faire Antigone est d'envoyer Hémon après ses frères pour les séparer.

ACTE V.

Jocaste s'est tuée. Antigone fait connaître cette mort par ses larmes et ses stances. Elle balance si elle ne suivra pas sa mère. Mais l'intérêt de son amour l'emporte sur la gloire de mourir après une mère :

Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mère m'appelle.
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend ;
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,

Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie
Quand on tient si fort à l'amour!

. . . . ,

Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi.
Je ne vivrais pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

C'est un reste du vieux goût des stances qui n'infecta pas long-temps Racine.

Olympe qui court éternellement, depuis la pièce commencée jusqu'à la fin, tantôt du palais au camp, tantôt du camp au palais, vient dire à Antigone que Polynice est vainqueur, c'est qu'elle n'a vu que la moitié du combat. Racine a pris cet heureux artifice de l'*Horace*[1] de Corneille, où Julie dit au vieil Horace qu'elle a vu fuir son fils.

Créon se présente ensuite à Antigone; elle croit la politique de ce prince ambitieux bien punie par la victoire de Polynice; mais Créon la désabuse en lui apprenant la véritable issue du combat: Étéocle mourant a tué son frère. Hémon même, en tâchant de les séparer, est mort victime de sa complaisance pour Antigone qui l'avait chargé de ne pas abandonner ses frères. Cette mort fait renaître l'espérance dans le cœur de Créon. Il pleure

[1] *Horace*, acte III, sc. 6.

un fils; mais il perd un rival. Il ose même proposer le trône et sa main à Antigone. Elle lui répond :

Je le refuserais de la main des dieux même,
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème !

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin me croyez-vous indigne ?

Peut-on considérer ce discours de sang-froid, et ne pas convenir qu'il est plus digne de Tartufe, que d'un père qui vient de perdre ses deux fils, et qui a bouleversé l'État pour régner ? Il fallait ne lui donner que l'ambition. L'amour est abominable dans sa bouche. Il continue pourtant ainsi :

Mais si l'on peut prétendre à cette illustre gloire,
Si par d'illustres faits on peut la mériter,
Que faut-il faire enfin, madame ?

ANTIGONE.

M'imiter.

Ce mot est très-beau. Mais Créon ne devait pas se rendre ridicule pour faire naître un beau mot. Il l'est bien plus dans la scène suivante, où il prend ce terme pour une marque certaine qu'Antigone s'est adoucie à son égard. Auteur de tant d'horreurs, du meurtre des deux frères, ses rois, et de deux princes, ses fils, il ne rougit point d'en tirer vanité, parce qu'il gagne un trône et une maî-

tresse. On pardonne le premier sentiment à un prince furieux, qui ne s'est occupé qu'à tout immoler à son ambition. Mais est-il naturel d'imaginer que ce même prince, en même temps père, se réjouisse d'avoir perdu un rival dans un fils, et sur-tout qu'il s'aveugle au point de se croire aimé d'une princesse qui a percé sa politique, qui la lui a reprochée en face, et qui lui a donné assez de marques de mépris pour rebuter tout autre que lui? Est-il, dis-je, naturel que malgré tout cela il soit assez insensé pour compter sur l'amour d'Antigone, sans autre fondement qu'une simple parole, si peu obscure d'ailleurs, qu'elle n'est belle que parce qu'on voit clairement qu'Antigone a pris le parti de se tuer, pour suivre sa mère et son amant?

C'est en effet ce qui arrive: et afin qu'il n'en doute pas, Olympe, messagère universelle de la pièce, lui vient apprendre qu'Antigone s'est frappée d'un poignard, en disant ces mots:

Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie.

A cette nouvelle, Créon se sacrifie presque lui-même à Antigone, tant il est plein de son extravagante passion, qu'il avait si peu marquée avant le cinquième acte. Le trône ne lui est plus rien. Il n'a qu'Antigone devant les yeux; il dit au ciel:

Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.

Il implore la foudre. Apparemment il n'avait point d'épée, comme chez les Grecs. Enfin l'excès de sa fureur et de son désespoir le fait tomber entre les mains des gardes.

L'on s'est arrêté sur ces derniers traits, pour faire voir que ce n'est pas assez d'imaginer beaucoup de ressorts dans une pièce, si tous ne jouent ensemble et à propos. C'est pour cela que les Grecs, et Racine à leur exemple, dans quelques-unes de ses autres pièces, ont rendu leurs ouvrages plus simples. Une voix seule est plus touchante et fait plus d'effet que vingt voix, sur-tout si une seule détonne ; et de même une seule passion bien conduite, va plus sûrement au cœur que plusieurs autres, quand même elles s'entr'aideraient, et à plus forte raison si l'une nuisait à l'autre, comme l'amour et l'ambition s'entre-nuisent dans cette tragédie.

Après ce détail, il est aisé de reconnaître ce qui appartient ici à Sénèque, à Rotrou et à Racine. On conclura qu'il est surprenant que ce dernier poëte, par un amour aveugle pour la première de ses tragédies, ait voulu faire croire que quand il la composa : « il dressa à peu près son plan sur les » *Phéniciennes* d'Euripide, et qu'à l'égard de la » *Thébaïde* qui est dans Sénèque, il était un peu » de l'opinion de Heinsius, et tenait comme lui, » que non-seulement ce n'était point une tragédie

» de Sénèque ; mais que c'était plutôt l'ouvrage
» d'un déclamateur qui ne savait ce que c'était que
» tragédie[1]. »

Racine n'est certainement entré dans ces sentimens que quand il a imprimé sa *Préface*, c'est-à-dire, long-temps après qu'il eut reconnu que la route des poëtes grecs valait mieux que celle des latins.

[1] Préface des *Frères ennemis*.

FIN DE LA THÉBAIDE DE RACINE.

JOCASTE,

DE LUDOVICO DOLCÉ.

Ce poëte, ainsi que les autres, a changé le titre d'Euripide. Car la *Thébaïde*, l'*Antigone* et *Jocaste* ne sont pour le fond que les *Phéniciennes* du poëte grec. Dolcé le traduit à son ordinaire. Mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner, c'est d'avoir changé la seconde scène qui est si belle. Il n'a point osé faire monter Antigone sur une tour, comme elle fait chez Euripide; et par-là, il a perdu toute la beauté de la scène qu'Euripide avait si soigneusement imitée d'Homère. Ces deux anciens poëtes étaient d'assez bons guides pour ne pas engager Dolcé à s'écarter ici de leurs traces, lui qui ne fait presque autre chose que de les traduire dans tout le reste.

PERSONNAGES.

JOCASTE.

UN VIEILLARD.

ANTIGONE,
POLYNICE,
ÉTÉOCLE, } enfans de Jocaste.

CRÉON, frère de Jocaste.

MÉNÉCÉE, fils de Créon.

TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

LE CHŒUR, composé de jeunes Phéniciennes.

DEUX MESSAGERS.

La scène est à Thèbes, en Béotie, devant le palais.

LES PHÉNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, seule.

SOLEIL [1] ! qui sur ton char doré te fraies dans les cieux une route à travers les astres, et qui roules la flamme aux pieds de tes coursiers rapides ! Quels funestes rayons lanças-tu sur Thèbes, le jour où Cadmus quitta les rivages de la Phénicie, pour aborder en ces contrées! Devenu l'époux d'Harmonie, fille de Cypris, il donna le jour à Polydore. Labdacus, fils de Polydore, fut père de Laïus; je suis fille de Ménécée, Créon est mon frère; il est né de la même mère que moi: je m'appelle Jocaste; c'est le nom que j'ai reçu de mon père. Laïus s'unit à mon sort : après plusieurs années d'un mariage

[1] C'était un usage de raconter au soleil ses malheurs. Le zodiaque est figuré en grec plus clairement que je n'ai osé le faire : « Soleil, qui coupes la route du ciel dans les constellations. »

stérile, il partit pour interroger et prier à la fois Apollon, afin d'obtenir des héritiers de sa maison, doux fruit de l'union qu'il avait contractée avec moi. Le dieu lui répondit : « Roi des vaillans[1] » Thébains ! crains de devenir père contre le gré » des dieux : si tu as un fils, ce fils te fera périr, » et ta famille nagera dans des flots de sang. » Inutile menace ! dans l'égarement de l'ivresse, il me rendit mère d'un fils. Bientôt il reconnut sa faute; et rappelant à sa pensée les funestes prédictions de l'oracle, il livra cet enfant à des bergers, pour l'exposer dans les prés de Héra[2], sur les rochers du Cithéron, et perça ses pieds d'un fer cruel, ce qui le fit nommer *OEdipe*[3] par les Grecs. Des bergers[4] de Polybe prirent entre leurs bras cet enfant infortuné, l'emportèrent et le remirent à leur reine, qui allaita de son sein le fruit de mes douleurs, et fit croire à son époux qu'elle en était la mère. Déjà mon fils avait atteint l'âge d'homme; et déjà un tendre coton fleurissait sur ses joues, lorsque guidé par ses propres soupçons, ou ayant reçu d'ailleurs quelques lumières sur son sort, il partit pour consulter

[1] Littéralement : *Habiles à monter à cheval.* Il y a aussi une métaphore que je n'ai pu exprimer dans l'oracle d'Apollon.

[2] C'est le nom grec de Junon.

[3] *OEdipe*, qui a une tumeur aux pieds. MM. Valkenaër et Brunck effacent le vers qui contient cette allusion.

[4] Les bergers des chevaux.

l'oracle d'Apollon sur les auteurs de sa naissance ; tandis que Laïus, mon époux, allait au même temple s'informer du sort de l'enfant qu'il avait exposé. Ils arrivèrent ensemble dans un lieu où la route de la Phocide se partage, et s'avancèrent en même-temps pour y porter leurs pas. Là, le conducteur de Laïus s'adressant à OEdipe : « Etranger, s'écria» t-il, faites place, laissez passer le char du roi. » Mais OEdipe marche en silence, livrant son cœur à d'orgueilleux dédains. Cependant les chevaux l'atteignent, et déjà la corne de leurs pieds touche légèrement ses talons et les rougit de sang ; alors..... Mais pourquoi m'étendre sur ces malheurs où je n'ai point eu part ? Le fils immole le père, s'empare de son char et le donne à Polybe. Cependant le sphinx désolait le pays ; mon époux n'était plus. Créon, mon frère, offrit ma main à celui qui expliquerait l'énigme de la vierge artificieuse. Le sort voulut qu'OEdipe l'ayant devinée, obtînt le sceptre pour récompense, et devînt, sans le savoir, le mari de sa malheureuse mère, qui ignorait elle-même que c'était un fils qu'elle recevait dans son lit.

J'eus deux fils de mon propre fils, Étéocle et l'illustre Polynice; et deux filles, dont la plus jeune reçut de son père le nom d'Ismène : je nommai l'aînée Antigone. OEdipe ayant découvert que sa femme était sa mère, furieux et ne pouvant sup-

porter l'horreur de sa situation, il se creva les yeux avec une agrafe d'or, et en fit ruisseler le sang. A peine un léger duvet a-t-il ombragé leurs joues, que mes fils ont enfermé leur père dans un lieu sûr et secret, pour effacer la mémoire de ces tristes évènemens; mais, hélas! quels artifices pourraient les faire oublier? il vit dans ce palais; aigri par ses infortunes, il prononce contre ses enfans les plus terribles malédictions, et souhaite qu'ils partagent et détruisent cette maison par le tranchant de l'épée.

Craignant que le ciel n'accomplisse ses imprécations, s'ils demeurent ensemble, ils sont convenus que Polynice, comme le plus jeune, s'exilerait le premier volontairement de sa patrie, qu'il laisserait le sceptre à Étéocle, et que d'année en année ils se succéderaient l'un à l'autre; mais dès que celui-ci s'est vu maître du trône, il a refusé d'en descendre, et il interdit à son frère le retour dans sa patrie. Polynice s'est réfugié dans Argos; devenu l'époux de la fille d'Adraste, il a levé une nombreuse armée d'Argiens; maintenant il s'avance contre ces murs aux sept portes, il réclame le sceptre de son père et sa part à la royauté. Animée du desir de faire cesser leur querelle, j'ai engagé mon fils à se rendre en ces lieux sur la foi des traités, pour parler à son frère avant d'en venir aux mains. Le messager chargé de l'y résoudre,

annonce sa prochaine arrivée[1]. O Jupiter, qui habites la brillante clarté de l'Olympe! sauve-nous, et donne la paix à mes enfans! Si tu es un dieu plein de sagesse, tu ne dois pas permettre que le même mortel soit à jamais la proie de l'adversité!

Elle sort.

SCÈNE II[2].

UN VIEILLARD, ANTIGONE.

LE VIEILLARD à Antigone, qui n'est pas encore visible.

Antigone, illustre rejeton d'une maison malheureuse, puisque votre mère, cédant à vos instances, vous permet de quitter la couche virginale, et d'aller sur le portique le plus élevé du palais[3], pour voir l'armée d'Argos, arrêtez un moment, que j'observe auparavant le chemin d'un œil attentif, afin de m'assurer que personne ne paraît dans ce sentier. Ne nous exposons pas à une injuste censure, moi comme esclave, vous comme princesse. Ensuite je vous expliquerai tout ce que je sais, et

[1] Ce messager est le même vieillard qui paraît dans la scène suivante, ainsi qu'il le dit lui-même à Antigone.

[2] Cette scène est véritablement la première. Le morceau qui précède et qu'on met dans la bouche de Jocaste, n'est, comme il est facile de le voir, qu'un *prologue*, qui n'entre pas nécessairement dans l'économie de la pièce. R.-R.

[3] Pollux définit ce lieu d'observation comme une maisonnette découverte, attachée au palais; c'est ainsi qu'on le représentait sur le théâtre, et le nom qu'on lui donnait semble indiquer qu'elle était haute de deux étages. Elle devait avoir l'apparence d'une petite tour placée à une des aîles du palais.

ce que j'ai vu de mes yeux, et ce que j'ai pu recueillir de la bouche des Argiens, lorsque j'ai porté à votre frère les gages sacrés de la foi publique ; car c'est moi qui ai été envoyé vers lui, et qui ai rapporté sa réponse en ces lieux. Mais aucun des citoyens n'approche du palais; franchissez ces degrés d'un cèdre antique : jetez les yeux sur la campagne, vers le cours de l'Ismène, et vers la source de Dircé. Voyez comme l'armée ennemie est nombreuse [1].

ANTIGONE.

Tendez-moi la main, je vous prie, du haut des degrés, bon vieillard; soutenez la jeune Antigone.

LE VIEILLARD.

Voilà ma main, approchez, jeune princesse : nous arrivons à propos; l'armée d'Argos s'ébranle et se partage sous ses différens chefs.

ANTIGONE.

Auguste fille de Latone, divine Hécate ! les

[1] Ce vieil officier du palais, *pædagogus*, paraît avant Antigone. Il fait quelques pas dans le chemin qui sépare la galerie du palais, puis fait traverser rapidement ce chemin à la princesse, et lui donne la main pour monter au haut de la tour. Un scholiaste rapporte l'opinion de quelques critiques qui pensent que ce jeu de théâtre était nécessaire à l'acteur protagoniste qui avait prononcé le prologue, pour se dépouiller de ses habits et de son masque, afin de paraître sous le nom d'Antigone, qui n'est en scène avec Jocaste que long-temps après. Cela supposerait donc que le premier acteur devait réciter le prologue, quoique celui-ci fût étranger à son rôle.

champs couverts d'airain brillent des feux de l'éclair.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas en guerrier obscur que Polynice est entré dans la terre des Thébains; il est suivi d'une innombrable armée, et du bruit menaçant des chevaux et des boucliers.

ANTIGONE.

Les portes sont-elles munies de solides leviers? Ces murs, fondés par Amphion, sont-ils fermés par des battans d'airain [1]?

LE VIEILLARD.

Ne craignez rien, tout est en sûreté. Voyez-vous ce chef qui tient le premier rang? voulez-vous que je vous le fasse connaître?

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier au panache blanc qui mar-

[1] Des battans d'airain, ἔμϐολα. Le scholiaste offre deux interprétations différentes pour ce mot; l'une, des gonds, *stropheis*; l'autre, que j'ai suivie, lui fait signifier une plaque de métal nommée ailes, *ptera*, propre à recouvrir le battant de la porte, et à faire croire qu'elle était d'airain massif. Elle se levait à coulisse, ce qui lui fait donner ici le nom d'ἔμϐολον ou *piston*. On en faisait à deux usages; quelquefois c'était pour renforcer la porte en cas d'attaque, comme dans cette occasion. Il y en avait d'autres qui servaient à fermer la ville pendant la nuit, afin de s'éviter l'embarras de faire mouvoir chaque jour les portes mêmes, qui étaient ordinairement fort pesantes.

8..

che au devant de l'armée, portant légèrement à son bras son énorme bouclier d'airain?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est un des chefs....

ANTIGONE.

Quel est-il? quel est le lieu de sa naissance? ô vieillard, apprenez-moi son nom.

LE VIEILLARD.

Mycènes est sa patrie; il habite les lieux qu'arrose la source de Lerné: c'est le roi Hippomédon.

ANTIGONE.

O qu'il est fier! qu'il est terrible! Tel qu'un géant fils de la terre...., son armure étoilée [1] lance des flammes étincelantes. Son air n'est pas celui d'un mortel.

LE VIEILLARD.

Voyez ce chef qui passe les eaux de Dircé.

ANTIGONE.

Je le distingue à son armure. Quel est donc ce guerrier?

LE VIEILLARD.

Tydée, fils d'OEnée. Sur sa poitrine est Mars Étolien [2].

[1] Elle portait un Argus. Voyez acte V, sc.I.

[2] Cette expression pourrait s'entendre figurément de la valeur de Tydée. Mais il est plus vraisemblable qu'elle désigne l'exploit

ANTIGONE.

O vieillard ! c'est donc lui qui a épousé la sœur de celle à qui Polynice est uni ? Comme son armure est variée [1], moitié grecque et moitié barbare !

LE VIEILLARD.

Ma fille, tous les Étoliens portent le bouclier, et lancent le javelot d'une main sûre.

ANTIGONE.

O vieillard ! comment savez-vous si bien tous ces détails ?

LE VIEILLARD.

J'ai remarqué les emblêmes de leurs boucliers, lorsque j'ai porté à votre frère les gages de la foi publique ; ayant bien observé ces armes, je reconnais ceux qui les portent.

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier qui passe près du mausolée de Zéthus [2], dont les cheveux sont noués en bou-

de Méléagre, qui tua le sanglier de Calydon, capitale de l'Étolie, où régnait OEnée. Tydée, fils de ce dernier, avait assisté à cette chasse, et sans doute portait un emblême qui en rappelait le souvenir.

[1] Je ne crois pas que l'expression grecque ἐν στέρνοις ἔχει puisse s'entendre ainsi. Elle signifie : *il porte dans ses flancs, dans son sein* le Mars étolien, c'est-à-dire : *il respire la guerre*. R.-R.

[2] Ou *de couleur étrangère*. L'Étolie, à cette époque, ne faisait point partie de la Grèce proprement dite. R.-R.

[3] Zéthus et Amphion, fils d'Antiope et de Lycus, roi de Béotie, bâtirent Thèbes, dont Cadmus avait jeté les premiers fondemens.

cles, qui a le regard terrible et l'air d'un jeune homme?

LE VIEILLARD.

Est-ce un des chefs que vous désignez?

ANTIGONE.

Une multitude d'hommes armés presse ses pas et l'environne.

LE VIEILLARD.

C'est Parthénopée, le fils d'Atalante.

ANTIGONE.

Puisse la déesse[1] que sa mère suit au travers des montagnes, percer de ses traits ce guerrier farouche qui vient pour dévaster ma patrie!

LE VIEILLARD.

Ma fille, puisse le ciel entendre vos vœux! mais la justice est pour ces guerriers; je crains que les dieux ne la défendent.

ANTIGONE.

O bon vieillard! où donc est enfin Polynice, ce frère chéri, né sous de si malheureux auspices?

LE VIEILLARD.

Il est à côté d'Adraste, près du tombeau des sept filles de Niobé; le voyez-vous?

ANTIGONE.

Je l'aperçois, mais confusément; .... je vois l'image de sa figure, une taille semblable à la

[1] Diane.

sienne... Que ne puis-je, telle qu'un nuage [1] emporté par le vent, fendre l'air d'une course rapide, voler dans les bras d'un frère, et serrer enfin dans les miens cet infortuné fugitif! O qu'il est beau! couvert de sa riche armure, brillant de tout l'éclat des feux naissans du soleil!

LE VIEILLARD.

Il viendra dans ce palais sur la foi des traités; vous goûterez le bonheur auquel votre cœur aspire.

ANTIGONE.

O vieillard! dites-moi quel est celui qui conduit ce char remarquable par sa blancheur?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est le devin Amphiaraüs; il est entouré des victimes qu'il doit offrir à la terre altérée de sang.

ANTIGONE.

Fille du soleil orné d'une ceinture radieuse [2], ô Lune, dont le disque doré réfléchit une clarté brillante! Voyez comme il conduit son char avec prudence! comme il excite ses chevaux avec modé-

[1] « Quis me procellæ turbine insanæ vehens,
« Volucer per auras ventus æthereas aget?.
SENEC. *Thébaïd.*

[2] Diane était sœur de Phébus. Mais un poëte philosophe semble peindre plus fidèlement la nature, en appelant la lune fille du soleil, de qui elle emprunte sa lumière. Eschyle a suivi la même mythologie. Cette remarque est du scholiaste.

ration! Mais où est ce fier Capanée qui menace avec insolence cette ville des plus effrayantes rigueurs?

LE VIEILLARD.

Il observe les passages qui peuvent ouvrir l'entrée des sept tours, et mesure des yeux les murailles.

ANTIGONE.

O Némésis! et vous, tonnerres mugissans de Jupiter, feux dévorans de la foudre! c'est à vous d'éteindre l'orgueil qui s'élève au-dessus de l'homme. Voilà celui qui se vante que son épée livrera les femmes thébaines captives à Mycènes et au Trident de Lerné [1], qu'il les conduira près des eaux de Neptune et d'Amymone, après les avoir couvertes du voile de la servitude. O Diane aux boucles dorées, auguste fille de Latone, que jamais un tel esclavage ne fasse courber ma tête!

LE VIEILLARD.

Ma fille, rentrez dans le palais, renfermez-vous dans votre couche virginale, à présent que vous avez joui du spectacle qui excitait votre curiosité. Car une troupe de femmes, voyant la ville en proie au tumulte [2], s'avance vers le palais des rois. Les fem-

[1] Lerné était une source dans l'Argolide : on nommait *Trident* la place où elle jaillissait, parce que Neptune, amoureux d'Amymone, fit sortir cette source en frappant la terre de son trident.

[2] Le chœur n'arrive point ici pour la première fois, il est déjà

mes aiment à exercer une maligne censure : dès qu'elles trouvent un léger prétexte de médisance, elles en ajoutent plusieurs autres. C'est un de leurs plaisirs les plus doux de parler des autres femmes de manière à faire naître mille soupçons dangereux.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, seul.

J'ai quitté les bords de la mer tyrienne pour venir, sous les sommets neigeux du Parnasse, servir Loxias dans son temple, et me consacrer à lui, comme les prémices des dépouilles de la Phénicie ; j'ai traversé la mer ionienne à force de rames, tandis que Zéphyre[1], s'élançant, ainsi qu'un coursier sur les champs stériles des eaux dont la Sicile est entourée, faisait résonner le ciel du doux frémissement de son haleine.

Choisie aux lieux de ma naissance, comme une offrande agréable à Loxias, je viens dans la terre des Cadméens ; on m'envoie vers ces murs où régna Laïus, uni par le sang aux illustres descen-

établi dans le palais ; il en était sorti pour aller dans la ville, et y rentre à cause du tumulte. Il n'y a rien là que de naturel. D'ailleurs le palais était sans doute le lieu le mieux défendu de la place.

[1] Si c'était Eure et non Zéphyre, le sens serait plus clair. Ce dernier était contraire à la route des Phéniciennes.

dans d'Agénor[1]. Semblable aux statues d'or dont l'art enrichit nos temples, je serai consacré au service du Dieu. Déjà l'onde pure de Castalie s'apprête à laver mes cheveux, parure virginale, pour le culte sacré de Phébus.

O rocher brillant des feux sacrés de Bacchus, qui resplendissent sur le double coteau! et vous, ô vigne[2] merveilleuse d'où l'on voit couler chaque jour le jus délicieux de la grappe fleurie! antre divin du dragon! sommets escarpés des montagnes d'où s'abaissent les regards des dieux! mont sacré, blanchi par les neiges! mont de la déesse immortelle[3]! que ne puis-je parcourir ces vallons placés, au milieu de la terre, que Phébus honore de sa présence, et célébrer sans crainte mes danses religieuses loin des eaux de Dircé!

Mais déjà l'impétueux Mars s'avance aux pieds des remparts. Ah! puissent échouer ses funestes projets; il allume le feu du carnage pour embraser cette cité. Les douleurs des amis sont communes entr'eux: si la ville aux sept tours éprouve un sort

[1] Agénor, dont les descendans régnaient en Phénicie, et avaient envoyé ces jeunes filles à Delphes, était père de Cadmus, fondateur deThèbes.

[2] Sur le sommet du Parnasse consacré à Bacchus, était un cep merveilleux qui produisait chaque jour une grappe de raisin, dont on se servait pour faire des libations à ce dieu.

[3] Diane, à qui le sommet du Parnasse était consacré, ainsi qu'à Apollon.

rigoureux, la Phénicie partage sa peine. Hélas! c'est un même sang; c'est la commune postérité de la fugitive[1] Io. Voilà, voilà la cause de mes peines.

Une épaisse nuée de boucliers étincelle autour des remparts, présage du combat sanglant que Mars apporte au fils d'OEdipe, présent funeste des furies. O Argos! je crains ta puissance, je crains les décrets des dieux! car la Justice n'est point offensée par le guerrier qui s'entraîne au combat pour conquérir la maison de ses pères.

[1] Littéralement : *Cornue*.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE, LE CHOEUR.

POLYNICE.

Les portes confiées à une garde vigilante se sont ouvertes sans peine pour me recevoir, et me donner un libre accès dans l'intérieur de ces murs. Tant de facilité excite ma défiance ; je crains que, me tenant dans leurs rêts, ils ne me lâchent point sans répandre mon sang. Il faut porter mes regards inquiets sur tout ce qui m'environne ; veiller de côté et d'autre dans la crainte de quelque surprise. Mais, la main armée de cette épée, je me donnerai à moi-même des gages sûrs de confiance.... Holà! qui s'avance? — Un vain bruit m'épouvante! Tout, même aux plus vaillans, paraît suspect et dangereux en portant ses pas dans une terre ennemie. Je me fie sans doute à ma mère qui m'a engagé à venir en ces lieux sur la foi d'une trève, et .... je m'en défie tout à la fois. Mais je me trouve dans un lieu de sûreté. Je vois près de moi le foyer des autels, et le palais n'est pas désert.... Allons, faisons rentrer dans son fourreau le glaive homicide,

et sachons quelles sont ces personnes qui environnent le palais.—Étrangères, dites-moi quelle est votre patrie, et quel sujet vous amène dans la Grèce ?

LE CHŒUR.

La Phénicie est ma patrie; les rois issus d'Agénor m'envóient à Phébus, comme les prémices de leurs victoires. L'illustre fils d'OEdipe se disposait lui-même à m'envoyer au temple fameux par son oracle, pour y servir les autels d'Apollon, lorsque les Argiens sont venus mettre le siège devant la ville. Daignez m'apprendre à votre tour qui vous êtes, et pourquoi vous entrez dans ces murs.

POLYNICE.

Mon père est OEdipe, fils de Laïus; Jocaste, fille de Ménécée, est ma mère; et mon nom est Polynice.

LE CHŒUR.

Illustre rejeton du sang d'Agénor, de la famille de mes souverains, de ceux mêmes qui m'ont envoyée en ces lieux; souffrez, seigneur, que je tombe à vos pieds, et que je vous marque mon respect, suivant la coutume de ma nation. Vous voilà donc enfin de retour dans votre patrie!

O vous, auguste reine! venez, précipitez vos pas, ouvrez la porte à doubles battans,.... m'entendez-vous, auguste mère de ce jeune héros? ne

tardez plus à traverser les longues galeries du palais; venez presser un fils entre vos bras.

SCÈNE II.

POLYNICE, LE CHOEUR, JOCASTE.

JOCASTE.

Jeunes Phéniciennes, j'entends votre voix du fond du palais, et je traîne vers vous mes pas tardifs et chancelans. — O mon fils enfin je te revois! après tant de longs jours passés loin de toi! Jette tes bras autour de mon cou! que mes lèvres pressent tes joues, et que tes cheveux noirs ombragent mon sein, mêlés à mes cheveux blancs! O mon fils! mon fils, que je n'espérais plus de pouvoir embrasser encore! Que te dirai-je? comment pourrai-je à mon gré jouir du plaisir de te voir et de te serrer dans mes bras? comment t'exprimer mon amour, t'accabler de mes caresses? comment rassasier mon cœur de volupté, et donner l'essor à ma joie? O mon cher fils! que ton frère a repoussé de son sein, et a forcé d'abandonner la maison paternelle! Oh! combien tes amis ont pleuré ton absence! combien ta patrie t'a regretté! J'ai fait tomber mes cheveux blancs en signe de deuil: ces lieux ont retenti des accens de ma voix gémissante; j'ai changé mes vêtemens blancs contre ces habits sombres et lugubres: tandis que le

vieillard privé de la clarté du jour, se livre à d'éternels regrets, et déplore au fond du palais le sort de deux jeunes héros soumis au même joug, volant d'une aile pareille, qui maintenant, par un commun effort, brisent ce doux lien d'union fraternelle, ce dernier appui d'une famille malheureuse; il s'élance vers la mort qu'il veut hâter par le fer ou par un funeste lacet. Il prononce en gémissant des malédictions contre ses fils, et fait percer ses plaintes au travers de la nuit qui l'environne. Mon fils, j'apprends que tu es uni à une étrangère; qu'une autre terre que ta patrie t'a fait connaître les douceurs de l'hymen et de la paternité. Accablante douleur pour ta mère et pour Laïus ton aïeul! Fléau étranger que l'hymen apporte en ces lieux! Hélas! je n'ai point allumé le flambeau nuptial, ainsi qu'une heureuse mère; les eaux de l'Ismène n'ont point servi à la pompe de ton hyménée; Thèbes, à l'entrée de ton épouse, n'a point retenti de chants d'allégresse. Jours maudits, enfantés par Mars ou par la Discorde, ou par le crime de ton père, ou par l'implacable destin qui a bouleversé la maison d'OEdipe, c'est sur moi qu'est retombé tout le poids de ces maux.

LE CHŒUR.

Quel pouvoir ont sur les mères les enfans, fruits de leurs douleurs! la tendresse pour ceux qui sont

sortis de leur sein, est le sentiment qui les anime sans cesse.

POLYNICE.

Ma mère, j'ignore si j'ai consulté la prudence en m'exposant ainsi dans une terre ennemie; mais on ne peut jamais arracher de son cœur l'amour de la patrie; s'en vanter, c'est trahir lâchement sa pensée. Cependant la crainte des embûches que mon frère a pu me dresser, m'a fait tenir sur mes gardes, et j'ai traversé la ville l'épée à la main en observant sans cesse autour de moi. Rien ne peut me rassurer que la trève et votre parole, sur la foi de laquelle je suis entré dans les murs de ma patrie. Combien ai-je versé de larmes en revoyant, après tant d'années, ce palais, ces autels sacrés, ces gymnases qui ont élevé mon enfance, et ces eaux pures de Dircé, moi injustement proscrit par un frère, relégué dans une terre étrangère, où je passe mes jours dans l'abattement et dans les larmes! Mais quelle nouvelle douleur pour moi d'être témoin de la vôtre! de voir votre tête dépouillée, vos lugubres vêtemens..... ô malheureux que je suis!...Ah! ma mère, combien sont redoutables les haines qui divisent des amis unis par le sang; qu'elles sont difficiles à éteindre! Mais, dites-moi, je vous en conjure, que fait mon malheureux père! comment supporte-t-il la cruelle privation de la lumière! Et mes sœurs infortunées? elles pleurent sans doute leur frère fugitif.

JOCASTE.

Hélas! une divinité malfaisante s'acharne contre la race d'OEdipe; après m'avoir rendue mère contre l'ordre des dieux, et m'avoir donné pour époux ce fils malheureux auquel tu dois le jour...... Mais à quoi bon ces cruels souvenirs? Il faut supporter les décrets des dieux. Je n'ose, mon fils, t'interroger sur des détails intéressans pour moi, de peur d'aigrir ta douleur; je le crains, et je le désire.

POLYNICE.

Contentez votre désir, je suis prêt à répondre à vos questions; croyez que tout ce qui peut vous plaire me sera doux.

JOCASTE.

Mon fils, je te demanderai donc avant tout ce qui doit le plus toucher mon cœur. Quel est le sort d'un homme privé de sa patrie? Ce malheur est-il aussi grand qu'on le pense [1]?

[1] Amyot a imité quelques traits de ce dialogue, cités par Plutarque, dans son *Traité de l'exil*, tom. XIV, p. 328 :

JOCASTA.

Quoy donc! est-il si grand mal arrivé
A qui se sent de son pays privé?

POLYNICES.

Ouy, très-grand, et en expérience
Plus qu'exprimer ne sçaurait éloquence.

POLYNICE.

C'est un supplice dont la rigueur se sent mieux qu'elle ne s'exprime.

JOCASTE.

Quel mal si affreux éprouve un fugitif?

POLYNICE.

Le pire de tous: celui de n'oser parler librement.

JOCASTE.

N'oser dire ce que l'on pense! c'est le sort d'un esclave.

POLYNICE.

Il faut qu'il supporte la folie de ceux qui ont en main le pouvoir.

JOCASTE.

Dure nécessité, de fouler aux pieds la sagesse avec ceux qui la déshonorent!

JOCASTA.

Comment cela? qu'est-ce qui griesve plus
Ceux-là qui sont de leur pays exclus?

POLYNICES.

Ce qui plus griesve, est que le banny n'ose
Pas librement parler de toute chose.

JOCASTA.

Celui est serf, qui n'ose franchement
Se déclarer de tout son pensement.

POLYNICES.

On est contraint d'endurer soubs faintise
Des plus puissans ignorance et sottise.

POLYNICE.

Que, vil esclave de l'intérêt, il démente son caractère.

JOCASTE.

L'espérance, dit-on, console un fugitif.

POLYNICE.

Elle flatte par de doux regards, et ne se montre que dans un lointain avenir [1].

JOCASTE.

Le temps ne suffit-il point pour en faire sentir la vanité ?

POLYNICE.

L'espérance est un bien si doux aux malheureux !

JOCASTE.

Avant ton mariage, d'où tirais-tu ta subsistance?

POLYNICE.

Tantôt j'avais ce qui suffit aux besoins que chaque jour voit renaître, tantôt je me voyais privé même de ce secours.

[1] Amyot l'entend autrement :

JOCASTA

Mais comme on dit espérance de mieux
Paist les chétifs qui sont hors de chez eux.

POLYNICES.

Ils ont beaux yeux et la vue loingtaine,
Pour veoir de loing une attente incertaine.

JOCASTE.

Les amis, les hôtes de ton père, ne t'ont-ils pas soutenu ?

POLYNICE.

Soyez heureux.... Les amis disparaissent avec la fortune.

JOCASTE.

Enfin, n'as-tu pas joui des égards dus à ta naissance ?

POLYNICE.

C'est un grand malheur de tomber dans l'indigence. Une haute naissance ne pouvait point pourvoir à mes besoins [1].

JOCASTE.

La patrie, je le vois, est le bien le plus précieux et le plus cher aux mortels.

[1] Amyot :

JOCASTA.

Les alliés de ton père et amis,
A ton besoin ont-ils secours omis?

POLYNICES.

Garde-toi bien de tomber en affaire ;
Peu sont amis en fortune contraire.

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu
Ne t'a-t-il pas par-tout honneur rendu ?

POLYNICES.

Il fait mauvais en nécessité estre,
Mal me donnait ma noblesse à repaistre.

POLYNICE.

Toutes les expressions sont faibles pour rendre le sentiment qui nous y attache.

JOCASTE.

Comment es-tu allé à Argos? quelles vues t'y ont conduit?

POLYNICE.

Apollon avait prononcé un oracle à Adraste.

JOCASTE.

Quel oracle? explique-toi.

POLYNICE.

Un sanglier et un lion devaient être les époux de ses filles [1].

JOCASTE.

En quel sens cet oracle pouvait-il te concerner?

POLYNICE.

Je me sentis entraîné par ma destinée.

JOCASTE.

Ses inspirations sont toujours sages; achève de me dire comment fut conclue cette alliance.

POLYNICE.

Il était nuit : je me présente à la porte du palais d'Adraste.

[1] Il est encore question de cet oracle dans les *Suppliantes* d'Euripide. Acte I, sc. II.

JOCASTE.

Cherchant un asile, comme un fugitif errant?

POLYNICE.

C'était mon dessein. Bientôt arrive un autre fugitif.

JOCASTE.

Quel était-il, mon fils? était-ce aussi un infortuné?

POLYNICE.

C'était Tydée, fils d'OEnée.

JOCASTE.

Pourquoi Adraste pensa-t-il à vous comparer aux bêtes sauvages désignées par l'oracle?

POLYNICE.

Parce qu'il s'éleva une querelle entre nous au sujet de nos gîtes, et que nous en vînmes aux mains.

JOCASTE.

Ainsi le fils de Talaüs vous appliqua les oracles du dieu?

POLYNICE.

Et nous donna ses deux filles en mariage.

JOCASTE.

Mon fils, cette union fait-elle ton bonheur?

POLYNICE.

Jusqu'ici je ne puis que m'en féliciter.

JOCASTE.

Et comment as-tu engagé cette armée à te suivre ?

POLYNICE.

En nous recevant dans sa famille, Adraste jura à Tydée et à moi qu'il nous rétablirait tous deux dans notre patrie, et que je serais le premier à jouir de ses bienfaits. Les chefs d'Argos et de Mycènes composent mon armée ; ils me rendent un service cruel, mais nécessaire. Hélas ! je porte la guerre au sein de ma patrie ; mais j'atteste ici les dieux, que je prends malgré moi les armes contre des amis et des parens, objets de toute ma tendresse. C'est à vous, ma mère, qu'il est réservé de faire cesser nos maux, en réconciliant deux frères nés pour s'aimer ; terminez mes peines, les vôtres, celles de la ville entière. C'est une ancienne maxime, et je ne crains point de la rappeler : les richesses aux yeux des humains sont les premiers honneurs ; elles ont un pouvoir que rien n'égale parmi les mortels. Voilà ce que je cherche à la tête d'une nombreuse armée ; car j'éprouve que la noblesse n'est rien sans la fortune.

LE CHŒUR.

Voici Étéocle qui s'avance pour conférer avec vous. Jocaste, c'est à vous de rapprocher vos fils par vos sages discours.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, LE CHOEUR.

ÉTÉOCLE.

Ma mère, me voici, je cède à votre désir; que faut-il faire? qu'on s'explique. Occupé à ranger autour des murailles les couples armés des cohortes, j'ai contenu l'ardeur de mes guerriers, afin de vous écouter. Quelles sont les propositions pour lesquelles vous m'avez engagé à accorder une trève à Polynice, et à le recevoir dans ces murs?

JOCASTE.

Arrête, mon fils; la promptitude est rarement d'accord avec la justice, et les discours réfléchis fondent les sages résolutions. Adoucis ce regard farouche, calme le souffle de la colère. C'est un frère qui vient à toi, et non l'affreuse Gorgone. Et toi aussi, Polynice, tourne les yeux sur ton frère, afin qu'en rencontrant les siens, tes paroles soient plus persuasives, et que tu l'écoutes avec plus de douceur. Il est un autre conseil que dicte la sagesse et que je dois vous rappeler : deux amis irrités qui veulent se réunir, en portant leurs regards l'un sur l'autre, ne doivent s'occuper que du sujet qui les rassemble, et perdre la mémoire du passé. Parle le premier, Polynice, mon fils, puisque c'est toi

qui attaques ton frère à la tête d'une armée, pour venger les injustices dont tu te plains. Et puisse quelqu'un des dieux être votre juge, votre médiateur, et terminer ces funestes dissentions !

POLYNICE.

Les discours de la vérité sont simples et sans art ; de justes droits n'ont pas besoin d'interprétations variées ; ils trouvent leur défense en eux-mêmes : mais une injuste cause, travaillée en secret d'un mal qui la détruit, a besoin des remèdes de l'art. Pour moi, je n'ai point eu d'autre dessein que de servir à la fois les intérêts de la maison paternelle, les miens et ceux de mon frère. Voulant détourner l'effet des malédictions prononcées contre nous par OEdipe, je suis sorti volontairement de ce pays, laissant le sceptre à mon frère, pendant la révolution d'une année, afin d'en jouir à mon tour, et de prévenir ces haines et ces sanglantes querelles, également funestes à tous les deux. Après avoir souscrit à ce traité, et pris les dieux à témoin de sa foi, Étéocle n'a point accompli de si saintes promesses ; il reste maître du trône, et me refuse la part qui m'est due dans l'héritage de mes pères. Qu'il me rende mon propre bien, et je suis prêt encore à envoyer mon armée hors des confins de cette terre. Après avoir gouverné à mon tour cette maison où j'ai de justes droits, je la lui abandon-

nerai ensuite pendant un temps égal. Ma patrie cessera d'être ravagée, et les échelles de nos guerriers n'escaladeront point ces murs. Si la justice m'est refusée, voilà les moyens qui me restent, et que je suis résolu de tenter. J'atteste ici les dieux que j'y recours avec justice, repoussé de ma patrie par une main injuste et sacrilège. Telles sont mes raisons, ma mère, exposées simplement et sans art. Je pense qu'elles doivent paraître justes aux hommes les plus bornés, comme aux plus sages.

LE CHŒUR.

Quoique étrangère aux mœurs de la Grèce, je sens la vérité et la sagesse de tout ce que vous venez de dire.

ÉTÉOCLE.

Si la même action semblait sage et honnête à tous, il n'y aurait jamais de question douteuse parmi les hommes. Mais il n'est rien de pareil, rien d'égal aux yeux des mortels; les noms seuls sont les mêmes, jamais les sentimens qu'ils expriment. Je ne veux point ici, ma mère, dissimuler les miens. J'irais au séjour des astres, aux feux naissans du soleil, au fond des abîmes souterrains, s'il était en mon pouvoir, pour posséder la divinité digne de nos premiers hommages, la royauté. Je ne veux point, ma mère, céder à un autre ce bien, plutôt que de le conserver et de le défendre; car c'est une lâcheté de sortir d'un haut rang pour remplir une place

obscure. Et quelle honte pour moi, si un rival armé qui vient ravager mes états, obtenait l'objet de ses desirs ! Quel opprobre pour Thèbes, si la crainte des armes de Mycènes me faisait céder un sceptre que je possède ! Non, ma mère, ce n'était pas les armes à la main qu'il fallait venir traiter avec moi : les paroles apaisent tous les différends que le fer d'un ennemi peut entreprendre de terminer. Si Polynice veut habiter ces lieux sans aspirer à l'empire, je ne m'y oppose point ; mais il est un bien qu'il ne doit pas se flatter d'obtenir lorsque je puis régner, je ne servirai point sous lui. Qu'on m'oppose le fer et la flamme, qu'on remplisse la campagne de chevaux et de chars, je ne céderai point la couronne. S'il faut enfin violer la justice, pour posséder un trône, il est beau d'être injuste ; en toute autre occasion, la piété doit conserver ses droits [1].

[1] « César, dit Cicéron, avait sans cesse à la bouche des vers » grecs de la tragédie des *Phéniciennes*, que je vais rapporter, » comme je pourrai le faire, dans une traduction, sans grâce peut-» être, mais du moins suffisante pour en saisir le sens :

» Nam si violandum est jus, regnandi gratia,
» Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

» Criminel Étéocle! ou plutôt criminel Euripide! qui exceptes pré-» cisément ce qu'il y a de plus condamnable... Dieux immortels! » quelqu'un peut-il trouver utile le plus atroce, le plus lâche des » parricides, le parricide de la patrie, lors même qu'il se voit dé-» coré du titre de *père* par la voix des citoyens opprimés? » Cicéron, *Offic.* l. III.

LE CHŒUR.

Défendre avec éloquence une cause criminelle, c'est outrager la justice et l'honnêteté.

JOCASTE.

La vieillesse, Étéocle, n'a pas tous les maux en partage : guidée par l'expérience, elle peut tenir des discours plus sages que ceux du jeune âge. Pourquoi livres-tu ton cœur à la plus cruelle de toutes les divinités, à l'ambition ? Mon fils, garde-toi de ses séductions ; c'est une injuste déesse : elle est entrée souvent dans les maisons et dans les villes fortunées, pour la perte de ceux qui ont suivi ses conseils. Voilà celle qui t'inspire de si funestes transports. Il est plus beau, mon fils, d'honorer l'égalité qui lie pour jamais les amis aux amis, les cités aux cités, les alliés à leurs alliés : car l'égalité est une loi que les hommes respectent ; au lieu que le petit est toujours l'ennemi du grand, et prépare des jours de discorde. Les poids et les mesures ont été réglés par l'égalité, le nombre a été soumis à sa loi ; par elle l'obscure lumière de la nuit et la clarté de l'astre du jour marchent d'un même pas dans le cercle de l'année : chacun d'eux, vaincu tour-à-tour, n'envie point à l'autre son triomphe. Enfin, le soleil même et la nuit servent l'un et l'autre les faibles mortels ; mais toi, tu ne peux souffrir d'avoir dans la maison paternelle la part

que prescrit l'égalité, et de laisser ton frère jouir du même droit. Où donc est la justice? Enfin, la royauté, cette injustice heureuse, qu'a-t-elle de digne de tes transports et de tes hommages? Être environné de respects, est-ce là ce qui te semble beau? Vide et stérile jouissance! Désires-tu d'avoir de grandes inquiétudes, en possédant de grands biens amassés dans ton palais [1]? Eh! qu'est-ce que l'excès des richesses? Des véritables biens, ce n'est sans doute que le nom : tout homme d'un esprit sain est satisfait d'obtenir ce qui suffit à tous ses besoins. Les mortels en effet ne sont pas propriétaires de leurs richesses. Nous administrons les biens que les dieux nous ont confiés, et que, dès qu'il leur plaît, ils nous enlèvent de nouveau. L'opulence n'est point solide et permanente; elle est éphémère et fugitive; mais encore, si, mettant à la fois sous tes yeux les deux objets qui doivent fixer ton choix, je te demandais ici lequel tu préfères, ou de gouverner ou de sauver ta patrie, ré-

[1] Hippolyte dans Euripide, Créon dans Sophocle, parlent avec le même dédain; Corneille a orné la même pensée :

> Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
> N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,
> Et celui dont le ciel pour un sceptre a fait choix,
> Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.

Le P. Brumoy fait à ce propos une observation fort juste dans son *discours sur le parallèle des théâtres*, art. III. On sait le mot de Marc-Aurèle; on a dit de tout temps que les couronnes sont doublées d'épines.

pourrais-tu régner ? Eh ! quoi, si ton frère est vainqueur, si les armes d'Argos l'emportent sur celles de Thèbes, tu verras donc ta patrie gémir sous le joug ? Tu verras l'ennemi, ardent au pillage, emmener captives les jeunes thébaines ? Ces richesses, dont tu es avide, doivent donc devenir pour Thèbes une douloureuse plaie ? Ambitieux, c'est à toi que ce discours s'adresse.

Et toi, Polynice, prête l'oreille à mes conseils : c'est un service insensé qu'Adraste te rend aujourd'hui : toi-même, tu foules aux pieds la raison, lorsque tu viens ravager ta patrie. Car, dis-moi, si tu t'en rendais le maître (justes dieux ! prévenez un tel malheur), éleverais-tu un trophée de ta victoire ? Comment, destructeur de ta patrie, oserais-tu[1] y offrir les sacrifices ? Ecrirais-tu sur les dépouilles, au bord de l'Inachus : *Polynice, après avoir brûlé Thèbes, a offert ces boucliers aux dieux* ? Ah ! mon fils, que jamais une pareille victoire ne rende ton nom fameux chez les Grecs ! Et si, au contraire, tu es vaincu, et que la fortune se déclare pour ton frère, comment retourneras-tu dans Argos, laissant la campagne couverte de ses

[1] La consécration de la victime était faite par la même personne qui était chargée d'adresser les prières aux dieux. Les rois étaient ordinairement chargés de cette fonction, qui consistait en trois cérémonies : *χέρνιψ*, l'eau lustrale ; *οὐλόχυται*, le gâteau salé ; *θρίξ*, les poils coupés sur la tête de la victime et jetés au feu.

citoyens égorgés ? O Adraste ! s'écrira-t-on autour de toi, quelle funeste alliance as-tu contractée ? Ta fille seule, par un hymen malheureux, nous a tous perdus pour jamais. Mon fils, tu cherches un double malheur, la privation d'un bien dont tu jouis, et la ruine de tes espérances.—Calmez, ô mes enfans, calmez l'excès de vos transports. L'aveugle passion dans deux rivaux qui cherchent à se rapprocher, est une humiliante faiblesse.

LE CHŒUR.

O dieux, détournez ces malheurs ! offrez aux fils d'Œdipe quelques moyens de terminer leurs différends.

ÉTÉOCLE.

Ma mère [1], il ne s'agit pas d'un vain combat de paroles : un temps précieux se perd en d'inutiles discours, et votre zèle à nous réunir ne peut avoir aucun effet ; car nous ne terminerons nos différends qu'aux termes que je viens de vous déclarer ; ensorte que, maître du sceptre, je sois seul roi de cet État. Epargnez-vous donc de plus longues exhortations, et souffrez que je me livre à d'autres soins. — Toi, sors au plutôt de ces murs, ou tu mourras !......

[1] Pour marquer le mouvement de la passion et précipiter le débit de l'acteur, le poëte emploie ici le vers trochaïque.

POLYNICE.

De quelle main? Où est ce mortel invulnérable pour me frapper impunément?

ÉTÉOCLE.

Près de toi, sous tes yeux... Vois ce bras...

POLYNICE.

Je le vois;..... mais la richesse amollit le courage, et fait chérir la vie.

ÉTÉOCLE.

Et cette nombreuse armée est pour combattre un lâche?

POLYNICE.

Un chef prudent vaut mieux qu'un chef plein d'audace.

ÉTÉOCLE.

Que tu es fier de sentir qu'un traité te sauve la vie!

POLYNICE.

Je te somme encore une fois de me rendre le sceptre et ma part à l'empire.

ÉTÉOCLE.

Il n'est rien que je doive rendre. Ce palais est à moi; je continuerai de l'habiter.

POLYNICE.

Et de le posséder sans partage?

ÉTÉOCLE.

Telle est ma volonté. Mais toi, quitte au plutôt ces lieux où je commande.

POLYNICE.

Autels sacrés de mes aïeux!.....

ÉTÉOCLE.

Que tu viens renverser.

POLYNICE.

Entendez mes justes plaintes.

ÉTÉOCLE.

Entendront-ils un traître armé contre sa patrie?

POLYNICE.

Dieux protecteurs de Thèbes [1]!

ÉTÉOCLE.

Ils t'envisagent avec horreur.

POLYNICE.

On m'arrache des lieux de ma naissance.....

ÉTÉOCLE.

Tu viens y porter le ravage.

POLYNICE.

On me proscrit injustement. Dieux immortels!

[1] Littéralement : *O temples des dieux montés sur les chevaux blancs*. Castor et Pollux ; ou bien, Zéthus et Amphion.

ÉTÉOCLE.

Va dans Mycènes invoquer les dieux.

POLYNICE.

Impie !

ÉTÉOCLE.

Mais non, comme toi, ennemi de ma patrie.

POLYNICE.

Tu me dépouilles, tu me proscris.

ÉTÉOCLE.

Et je vais t'arracher la vie.

POLYNICE.

O mon père ! entendez ses outrages.

ÉTÉOCLE.

Il entend tes fureurs.

POLYNICE.

Et vous, ô ma mère !

ÉTÉOCLE.

Profane, ce nom sacré t'est interdit.

POLYNICE.

O ma patrie !

ÉTÉOCLE.

Va dans Argos invoquer les eaux de Lerné.

POLYNICE.

J'y cours ; n'en doute point. Mais vous, ma mère, croyez que je reconnais vos tendres soins.

ÉTÉOCLE.

Pars, te dis-je.

POLYNICE.

Je pars. Mais que du moins je puisse voir mon père.

ÉTÉOCLE.

Jamais.

POLYNICE.

Mes jeunes sœurs.

ÉTÉOCLE.

Tu ne les verras point.

POLYNICE.

Chères sœurs !....

ÉTÉOCLE.

Pourquoi les appeler, toi, leur plus cruel ennemi ?

POLYNICE.

O ma mère ! adieu, vivez heureuse !

JOCASTE.

Heureuse ! . . . . . hélas ! mon fils, comment pourrais-je l'être ?

POLYNICE.

Je ne suis plus votre fils !

JOCASTE.

A quelles étranges peines étais-je donc destinée !

POLYNICE.

Je suis en butte à ses outrages.

ÉTÉOCLE.

N'enduré-je pas les tiens?

POLYNICE [1].

Où sera ta place au devant des tours?

ÉTÉOCLE.

Pourquoi la veux-tu connaître?

POLYNICE.

Pour m'y trouver, et t'y percer le cœur.

ÉTÉOCLE.

Un pareil désir me possède.

JOCASTE.

O malheureuse!... Que faites-vous, mes fils?

ÉTÉOCLE.

L'évènement va vous l'apprendre.

JOCASTE.

N'éviterez-vous point les furies de votre père?

ÉTÉOCLE [2].

Périsse à jamais toute notre maison!

POLYNICE.

Bientôt mon épée sanglante ne languira plus

[1] Il me paraît que ce mot serait mieux placé dans la bouche d'Étéocle; on peut soupçonner que les noms d'Étéocle et de Polynice ont été mis l'un pour l'autre au devant de ces quatre phrases de dialogue, comme ils ont été changés ou déplacés à la fin de la scène dans plusieurs manuscrits.

[2] J'ai suivi ici, dans la distribution des personnages, les deux derniers éditeurs de cette tragédie.

dans le repos. Cependant j'atteste les dieux et cette terre à qui je dois la naissance, qu'on me renvoie chargé d'outrages; qu'on me chasse de ma patrie comme un esclave, et non comme le fils d'Œdipe et le frère de mon ennemi. O ville chérie! ne m'impute point tes calamités : voilà celui qui les cause. Malgré moi je viens t'attaquer, et malgré moi je t'abandonne. Et toi, Apollon, roi gardien de nos places! Et vous, palais, amis, images de nos dieux, objets de nos sacrifices! recevez mes adieux, car j'ignore si jamais je pourrai vous adresser de nouveau la parole. Cependant les déesses de l'espérance ne dorment point encore; je me confie en elles, et j'ose croire qu'avec les dieux, je deviendrai, par la mort d'un perfide, maître du trône des Thébains.

ÉTÉOCLE.

Sors des confins de cet État..... Que c'est avec vérité qu'OEdipe t'a donné le nom de *Polynice* [1], tiré par un pressentiment divin des querelles que tu devais exciter!

[1] *Polynice*, qui excite beaucoup de querelles. C'est sans doute avec raison que Quintilien trouve cette allusion froide (*Instit. Orat. V*, 10.); cependant ce rhéteur ne devait pas, à ce qu'il me semble, l'envisager comme une preuve ou un argument; ce n'en est pas un, c'est plutôt une injure. Les opinions anciennes sur les présages rendaient moins déplacée l'observation de ces frivoles rapports.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, seul.

Cadmus, que Tyr a vu naître, vint jadis dans cette contrée, conduit par une génisse indomptée, qui accomplit un oracle sacré en se reposant aux lieux où la voix divine avait ordonné de fonder une habitation nouvelle; elle s'arrêta au milieu de ses plaines couvertes de moissons dorées, où les eaux d'un beau fleuve[1] et l'onde pure de Dircé répandent la fertilité sur les champs fleuris et coupés de sillons profonds. C'est dans ces lieux que l'amante de Jupiter donna le jour à Bromius, près de qui le lierre flexible éleva ses rameaux verdoyans pour soutenir la faible enfance du dieu, et le couvrir d'une ombre bienfaisante, en publiant dès lors ses hautes destinées. C'est ce dieu que célèbrent par leurs danses les vierges thébaines, et les femmes qui font retentir le cri d'*Évoé*.

C'est en ces lieux qu'on vit autrefois le dragon ensanglanté d'Arès[2], dur et farouche gardien, portant de tous côtés ses vigilans regards sur le courant du fleuve et sur ses bords verdoyans: Cadmus, allant pour s'y purifier, écrasa la tête sanglante du monstre féroce sous le poids d'un

[1] L'Ismène.

[2] C'est le nom grec de Mars.

rocher lancé d'un bras nerveux ; par les conseils de la déesse qu'une mère n'a point fait naître, de la sage Pallas, il lança les dents massives du monstre sur les champs coupés de sillons profonds, d'où la terre aussitôt fit sortir à ses yeux, sur la surface de la plaine, des hommes armés pour le combat ; mais le carnage au cœur de fer les rejoignit bientôt à cette terre bienfaisante ; ils arrosèrent de leur sang celle qui les avait fait jouir du souffle pur de l'éther, de la douce clarté des rayons de l'astre du jour.

O divin Épaphus, fils de Jupiter et d'Io, l'aïeule de nos rois ! entendez, entendez la voix d'une étrangère qui vous invoque à la manière de sa nation ; venez, venez dans ces murs fondés par vos ancêtres, protéger un pays qu'ont habité jadis deux illustres déesses, Proserpine et la bienfaisante Cérès, la reine de l'univers, et la Terre nourrice de tout ce qui respire ; envoyez ces déesses armées de leurs flambeaux, pour défendre cet état ; car tout est facile aux dieux [1].

[1] Pourquoi le chœur s'adresse-t-il à Épaphus pour obtenir le secours de Cérès et de Proserpine, plutôt qu'à ces divinités mêmes ou à d'autres ? Io, mère d'Épaphus, était la même qu'Isis : Isis la même que Cérès, suivant quelques auteurs. Libye, fille d'Épaphus, était mère d'Agénor, père de Cadmus.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE, à un officier.

VA, et ramène avec toi le fils de Ménécée, Créon, frère de Jocaste à qui je dois le jour : dis-lui que je veux unir avec lui mes conseils pour mon propre intérêt [1] et pour celui de l'État, avant de marcher au combat, et de parcourir les rangs de nos bataillons hérissés. — Mais lui-même t'épargne une course inutile ; car je le vois qui s'avance vers mon palais.

CRÉON.

J'ai visité en vain, seigneur, les gardes et les portes de la ville de Cadmus, dans l'espoir de vous rencontrer ; j'étais pressé du désir de vous voir.

ÉTÉOCLE.

Votre présence ne m'est pas moins nécessaire, Créon, depuis qu'une vaine entrevue a fait évanouir tout espoir de réconciliation entre moi et Polynice.

[1] Il est particulièrement occupé des intérêts de sa haine, et il en entretient Créon à la fin de la scène.

CRÉON.

On dit que fier de l'alliance d'Adraste, il méprise Thèbes, et se repose sur son armée. Laissons aux dieux le soin des évènemens, il en est d'autres plus pressans dont je dois vous entretenir.

ÉTÉOCLE.

Quels sont-ils? je les ignore.

CRÉON.

Un transfuge des Argiens a passé dans notre camp.

ÉTÉOCLE.

Que vous a-t-il appris sur leur situation?

CRÉON.

Que l'armée d'Argos, préparée pour le combat, va bientôt se déployer aux pieds de nos tours, et envelopper la ville de Cadmus de tous les côtés à la fois.

ÉTÉOCLE.

Il faut donc qu'à son tour la ville de Cadmus porte au-dehors ses armes menaçantes.

CRÉON.

Où, Seigneur? votre jeune courage ne voit-il point ce qui doit frapper ses premiers regards?

ÉTÉOCLE.

Hors de ces fossés qui nous arrêtent, afin de prévenir l'ennemi, et de lui livrer le combat sans délai.

CRÉON.

Nos troupes sont peu nombreuses : leur armée est immense.

ÉTÉOCLE.

Je sais qu'ils sont braves en paroles.

CRÉON.

Argos parmi les Grecs jouit de quelque renom.

ÉTÉOCLE.

Soyez sans crainte. Dans peu j'abreuverai la terre de leur sang.

CRÉON.

Plaise aux dieux ! mais l'entreprise est dangereuse et difficile.

ÉTÉOCLE.

Non, je ne retiendrai point nos guerriers dans ces murs.

CRÉON.

Cependant, c'est à la seule prudence que la victoire est réservée.

ÉTÉOCLE.

Je dois donc, selon vous, avoir recours à quelqu'autre parti ?

CRÉON.

A tout autre, plutôt que de courir un tel danger.

ÉTÉOCLE.

Je pourrais fondre sur eux la nuit en sortant d'une retraite cachée[1].

[1] Au commencement de ce dialogue, Créon apprend à Étéocle,

CRÉON.

Si vous manquez votre coup, espérez-vous leur échapper?

ÉTÉOCLE.

La nuit rend les forces égales, et c'est l'audace qui l'emporte.

CRÉON.

Dans l'horreur des ténèbres la défaite est plus dangereuse.

ÉTÉOCLE.

Eh bien, je vais les attaquer au moment de leur repas.

CRÉON.

Vous pourrez les étonner; mais il faut vaincre.

ÉTÉOCLE.

L'eau de Dircé est profonde, il est vrai, et peut nous couper le retour.

CRÉON.

Tout doit céder au soin de la sûreté [1].

sur le rapport d'un transfuge, que les Argiens vont bientôt investir Thèbes. Étéocle propose ici de les attaquer de nuit pour prévenir leur dessein, et un moment après il dit qu'il va les attaquer à l'heure du repas. Il me semble qu'on peut inférer de ces circonstances réunies, que cet entretien a lieu à l'entrée de la nuit, et le siège, le matin du jour qui suit cette-même nuit, employée de part et d'autre en préparatifs. Ce siège s'exécute pendant l'entr'acte qui précède l'acte V.

[1] Peut-être Créon dit-il que le meilleur parti est de se tenir sur la défensive. Ce sens serait également d'accord avec le texte.

ÉTÉOCLE.

Si nous tombions sur les Argiens avec notre cavalerie ?

CRÉON.

Leur camp est retranché derrière une enceinte de chars.

ÉTÉOCLE.

Que faut-il faire ? dois-je donc ouvrir les portes à l'ennemi ?

CRÉON.

Non, sans doute ; il faut prendre conseil de votre prudence.

ÉTÉOCLE.

Dites-moi vous-même quel est l'avis le plus sage ?

CRÉON.

On dit que les Argiens ont fait choix de sept guerriers.

ÉTÉOCLE.

Dans quel dessein ?.... sept guerriers sont peu redoutables.

CRÉON.

Pour commander les bataillons qui doivent attaquer nos sept portes.

ÉTÉOCLE.

Que ferons-nous donc ? car je ne veux point attendre pour agir que le danger soit plus pressant.

CRÉON.

Opposez-leur sept vaillans guerriers placés à chaque porte.

ÉTÉOCLE.

A la tête de nos troupes, ou pour combattre seul à seul?

CRÉON.

Rangez l'armée sous leurs ordres : choisissez-les d'une valeur éprouvée.

ÉTÉOCLE.

J'entends ; ils seront chargés de repousser l'ennemi, s'il veut escalader nos murailles.

CRÉON.

Et partageront avec vous le commandement de l'armée; car un seul homme ne peut tout voir [1].

ÉTÉOCLE.

Qui doit fixer mon choix, l'audace ou la prudence?

CRÉON.

L'une et l'autre : séparées, elles sont inutiles.

ÉTÉOCLE.

C'est assez. Suivant vos avis, je vais choisir sept guerriers pour commander aux portes, et opposer à chacun des chefs des Argiens, un chef qui l'é-

[1] On traduit : *Donnez-leur des associés qui commandent avec eux ; car, etc.* Mais il n'est point question de ces associés dans la suite, et d'ailleurs le sens que j'ai suivi est le plus naturel.

gale en valeur. Vous les nommer ici, tandis que l'ennemi est aux pieds de nos murs, serait perdre, sans doute, un temps précieux. J'y cours moi-même signaler ma valeur: et puissé-je y rencontrer mon frère et le combattre de ma propre main! Puissé-je percer de ma lance et livrer enfin à la mort cet ennemi qui ne vient en ces lieux que pour ravager ma patrie! Si la fortune m'abandonne, c'est à vous que je remets le soin du mariage de ma sœur Antigone avec Hémon votre fils, et en ces derniers momens j'en ratifie toutes les conditions. Ma mère est votre sœur; qu'ai-je à faire de la recommander à vos soins? Pour vous-même, comme pour moi, soutenez sa vieillesse défaillante. Pour mon père, que son propre égarement a privé de la lumière, et qui veut encore nous perdre par ses malédictions, je ne puis parler de lui avec tendresse. Il ne me reste plus maintenant qu'à entendre le devin Tirésias. Créon, j'enverrai auprès de lui votre fils Ménécée [1], pour qu'il vous l'amène. Il vous parlera plus volontiers qu'à moi, de qui il a sujet de se plaindre, parce que j'ai autrefois méprisé son art. Retenez sur-tout cet ordre qui s'adresse à vous et à tous les citoyens. Si mes armes sont victorieuses, qu'on n'enterre point Polynice dans la terre de Thèbes, et qu'on punisse de mort

[1] Grec: Qui porte le même nom que votre père.

quiconque oserait l'entreprendre, sans que les relations les plus chères puissent le dérober à la peine. Voilà, Créon, ce que j'avais à vous dire : vous, fidèles serviteurs, apportez-moi mes armes et mon habillement de guerre ; que je courre au combat, où la justice et la victoire m'appellent. Et prions la Prudence [1], des déesses la plus secourable, de sauver notre patrie.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul [2].

Funeste Arès! pourquoi le sang et la mort possèdent-ils ton cœur! Les cris de ta voix dissonante sont étrangers aux fêtes de Bromius. Tu ne te mêles point aux danses brillantes des jeunes beautés. On ne te voit point les cheveux épars sur les épaules, accompagner du doux son de la flûte, des chansons pleines de grâce et de gaîté. Mais, suivi de guerriers couverts d'armes menaçantes, tu animes l'armée d'Argos contre le sang de Thébé [3], et tu

[1] Ou peut-être : *La peur, des déesses la plus utile*. C'est le sens du scholiaste. εὐλαβεία, la prudence, la précaution, la piété, la religion, la peur.

[2] Il semblerait que Créon reste en scène ; cependant on ne peut se peindre aisément l'action muette de ce personnage pendant le chant de cet entr'acte : je pense donc qu'il se retire en même-temps qu'Étéocle, mais non par la même porte : car Étéocle va dans la ville, et Créon doit entrer dans le palais. — Le poëte, dans ce chœur, fait un usage heureux du vers héroïque pour s'adresser au dieu de la guerre.

[3] Thébé, fille d'Asopus et épouse de Zéthus, donna son nom à la ville de Thèbes.

t'élances le premier pour former une danse qui repousse les sons de la flûte harmonieuse. Jamais on ne te vit inspiré par le dieu du thyrse et couvert de peaux tachetées, précipiter tes pas dans les transports d'un doux délire; mais du haut de ton char attelé de quatre coursiers, tu presses leurs freins écumans, tu t'avances le long de l'Ismène, tu voles suivi d'une troupe impétueuse, tu enflammes les citoyens d'Argos contre les fils de la Terre; chœur guerrier, revêtu de boucliers impénétrables, armé pour le combat, brûlant de renverser ces murs construits d'un solide rocher. Quelle déesse plus redoutable que la Discorde, qui seule inventa les tourmens où sont livrés les rois de cet État, les descendans de Labdacus, chargés d'éternelles douleurs!

Forêt dont les divins ombrages sont peuplés de farouches habitans, sommets blanchis du Cithéron, œil sacré d'Artémis [1]! Plût au ciel que jamais tu n'eusses soutenu l'existence du fils de Jocaste, d'un enfant malheureux rejeté de la maison paternelle, de cet OEdipe trop connu par les agrafes d'or qui furent l'instrument de son supplice [2]. Plût

[1] C'est-à-dire, délices de Diane.

[2] Un scholiaste observe que le chœur, qui est composé d'étrangères, appelle agrafes d'or ce que Jocaste, dans le prologue, a désigné comme un instrument de fer. Mais le chœur ne désigne-t-il point les agrafes dont OEdipe se perça les yeux? Au reste,

au ciel que jamais Thèbes n'eût vu le Sphinx cruel, vierge ailée, monstre sauvage, deuil de la terre; qu'elle n'eût point entendu ses chants détestés des Muses! marchant sur quatre pieds, il s'avançait contre ces murs, il saisissait les enfans de Cadmus dans ses griffes meurtrières, et les portait tout à coup jusqu'à l'inaccessible lumière de de la voûte éthérée : fléau funeste, envoyé contre Thèbes par l'inexorable roi des Ombres. Maintenant un nouveau rejeton de discorde s'élève entre les fils d'OEdipe du sein de leur maison et de leur patrie. Car le crime est toujours crime; il corrompt les fruits d'un commerce impur, opprobre de leur père, et de celle qui a souillé son lit par un inceste.

O terre rendue féconde par les dents d'un dragon nourri de bêtes farouches, armé d'une crète menaçante! ta gloire a pénétré jusque dans ma patrie. Les dieux honorèrent de leur présence les noces [1] d'Harmonie. Les murs de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre; aux accords du luth d'Amphion, s'éleva la superbe tour qui domine sur les

ces mots, « qui furent l'instrument de son supplice », ne sont pas dans le grec.

[1] Les dieux et les déesses, et en particulier les Muses et les Grâces, vinrent aux noces d'Harmonie et de Cadmus (Voyez Theogn. *Sent.*, v. 15). Harmonie était fille de Mars et de Vénus. Apollodore dit que tous les dieux quittèrent le ciel pour venir à son mariage.

deux fleuves, au milieu des eaux de Dircé dont s'abreuve la verte prairie qui s'étend au-devant de l'Ismène. Les rois descendans de Cadmus comptent Io parmi leurs ancêtres. Une longue suite de prospérités a porté cette ville célèbre jusqu'au faîte glissant de la victoire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHOEUR.

TIRÉSIAS, conduit par Manto, sa fille.

Précède-moi, ma fille, toi dont l'œil dirige mon aveugle vieillesse, comme les astres guident le nautonnier[1]; évite les mauvais pas, mène-moi par le chemin le plus doux, car ton père est bien faible. Reçois dans tes mains pures ces sorts que j'ai pris en consultant les augures des oiseaux dans le siége sacré destiné à cet usage. Dis-moi, Ménécée, nous reste-t-il encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver vers ton père? car mes genoux tremblans sont fatigués d'une si longue marche, et j'aurai de la peine à la soutenir plus long-temps.

CRÉON.

Prends courage, Tirésias, te voilà chez tes amis. Soutiens-le, mon fils; le pied chancelant d'un vieillard, ainsi qu'un char à l'instant qu'il arrive, a besoin de l'appui d'une main étrangère.

[1] Littéralement : L'œil de mon pied aveugle, comme l'astre aux nautonniers.

TIRÉSIAS.

Ah! me voici arrivé. Eh bien! Créon, pour quel sujet m'as-tu fait presser de me rendre auprès de toi?

CRÉON.

Je vais t'en entretenir; mais, auparavant, remets-toi de ta fatigue et reprends haleine.

TIRÉSIAS.

Je suis las, il est vrai; je suis arrivé hier de la terre des Érechthéïdes [1]; ils étaient en guerre contre Eumolpe [2]. J'ai procuré une glorieuse victoire aux descendans [3] de Cécrops; et j'ai rapporté cette couronne d'or que tu vois, comme les prémices des dépouilles.

CRÉON.

Je la prends pour un augure de victoire; car tu sais que Thèbes est en proie aux orages de la guerre, et qu'un grand combat se prépare contre les fils de Danaüs [4]. Étéocle, notre roi, qui déjà est sous les armes prêt à repousser les forces de Mycènes, m'a chargé d'apprendre de toi ce qu'il faut faire pour sauver la ville.

[1] Les descendans d'Érechthée, les rois d'Athènes.

[2] Eumolpe, roi de Thrace, a précédé de quatre générations la guerre de Thèbes; mais on l'en rapproche ici par un anachronisme permis aux poëtes.

[3] Aux Athéniens.

[4] Les Argiens.

TIRÉSIAS.

Si Étéocle m'interrogeait, je me tairais, je renfermerais mes oracles; mais, en ta faveur, Créon, je vais parler. C'est le fils de Laïus qui cause les malheurs de Thèbes : né contre la volonté des dieux, devenu l'époux de sa mère, il a lui-même arraché ses yeux de leurs orbites ensanglantées; et la sagesse des dieux a effrayé la Grèce par son exemple. Ses enfans ont voulu ensevelir sa honte dans l'oubli et éviter les jugemens célestes. Insensés! en renfermant leur père, en manquant au respect qu'ils lui doivent, ils l'ont aigri contr'eux : la maladie et l'ingratitude lui arrachent d'affreuses imprécations. Que n'ai-je point tenté? que n'ai-je point dit?... je n'ai fait que m'attirer leur haine. Mais bientôt on les verra hâter leur trépas de leurs propres mains; bientôt les corps des citoyens d'Argos et de Thèbes, entassés confusément, rempliront la ville de deuil et de gémissemens. Ah! ville malheureuse! tu seras saccagée jusque dans tes fondemens, si quelqu'un n'écoute ma voix. Le premier devoir prescrit à cet État, était de ne recevoir les enfans d'OEdipe ni pour ses rois, ni pour ses citoyens, afin de ne point voir cette cité en proie à leur mauvais génie, et livrée à leurs funestes destinées. Maintenant que le mal l'a emporté sur le bien, il ne reste plus qu'un moyen de prévenir une ruine entière; mais..... il est peu sûr

même pour moi d'oser le proposer ici, le remède est trop amer pour ceux qui jouissent du pouvoir. Je pars : adieu. Je supporterai, s'il le faut, avec beaucoup d'autres, les rigueurs que le sort nous prépare. Et que ferais-je pour m'y dérober ?

CRÉON.

Arrête, vieillard !

TIRÉSIAS.

Cesse de me retenir.

CRÉON.

Demeure ; pourquoi fuir ?

TIRÉSIAS.

Ce n'est pas moi, c'est la fortune qui te fuit.

CRÉON.

Parle : quelle ressource reste-t-il à cette cité ?

TIRÉSIAS.

Tu veux la connaître, et bientôt tu voudras l'ignorer.

CRÉON.

Eh quoi ! puis-je cesser de vouloir le salut de ma patrie ?

TIRÉSIAS.

Tu le veux ? tu l'exiges ?

CRÉON.

Eh ! vers quel autre objet pourraient tendre mes desirs ?

TIRÉSIAS.

Eh bien! écoute mes oracles. Mais il faut auparavant que je sache avec certitude où est Ménécée, qui a conduit ici mes pas.

CRÉON.

Il est à tes côtés.

TIRÉSIAS.

Qu'il s'écarte ; il ne doit pas entendre mes paroles prophétiques.

CRÉON.

Le fils de Créon saura taire ce qu'on ne doit pas révéler.

TIRÉSIAS.

Exiges-tu que je parle en sa présence?

CRÉON.

Le salut de sa patrie l'intéresse autant que moi.

TIRÉSIAS.

Soyez attentifs à l'oracle; écoutez par quel moyen vous sauverez la ville de Cadmus. Il faut immoler ton fils Ménécée à ta patrie, puisque tu veux la faire triompher.

CRÉON.

O vieillard! qu'as-tu dit? quelle parole est sortie de ta bouche?

TIRÉSIAS.

J'ai prononcé l'arrêt irrévocable; c'est à toi de t'y soumettre.

CRÉON.

En un instant si court mille maux à la fois sont sortis de ta bouche.

TIRÉSIAS.

Pour toi; mais pour ta patrie, une glorieuse délivrance.

CRÉON.

Je ne veux rien savoir, ni rien entendre. Que Thèbes se sauve ou périsse.

TIRÉSIAS.

Ce n'est plus le même homme; il change, il se rétracte.

CRÉON.

Va, je n'ai que faire de tes divinations.

TIRÉSIAS.

Penses-tu que ton malheur anéantisse la vérité?

CRÉON.

Ah! je t'en conjure par ces genoux que j'embrasse, par ces vénérables cheveux blancs.

TIRÉSIAS.

Pourquoi me supplier? Tes malheurs sont inévitables.

CRÉON.

Ensevelis ces oracles dans le silence; que la ville les ignore.

TIRÉSIAS.

Tu m'ordonnes l'injustice. Je ne me tairai point.

CRÉON.

Que vas-tu faire ? tu veux perdre mon fils ?

TIRÉSIAS.

D'autres peuvent s'en mettre en peine ; mon devoir est de parler.

CRÉON.

Ah ! d'où vient cette calamité tombée sur ma tête et sur celle de mon fils !

TIRÉSIAS.

C'est avec raison que tu m'adresses cette question, et que tu exiges que ta sentence soit justifiée. Ton fils doit être immolé vers l'antre où le dragon, fils de la Terre, veillait sur le courant des eaux de Dircé ; c'est là qu'il doit offrir à la Terre une libation de son sang pour apaiser l'ancien courroux d'Arès [1] contre Cadmus, et prévenir la vengeance que ce dieu veut tirer du meurtre de ce dragon formidable. En agissant ainsi, vous mériterez que Mars lui-même combatte pour vous : cette terre demande un fruit pour les fruits qu'elle a fait naître, elle veut du sang pour du sang ; c'est à ce prix, que vous sera propice celle qui fit germer dans ses sillons une moisson de guerriers couverts de leurs casques d'or. Un descendant de ces guerriers, un rejeton des dents du dragon doit de-

[1] Nom grec du dieu Mars. R.-R.

venir la proie de la mort. Tu es le dernier reste de cet illustre sang : c'est à toi seul et à tes fils qu'il a été transmis sans mélange, et par ta mère et par tes aïeux paternels. Les noces d'Hémon empêchent son sacrifice ; il est époux, il n'est plus pur ; mais ce jeune homme est une victime dont la mort peut sauver sa patrie, rendre amer le retour d'Adraste et de ses Argiens, en couvrant leurs yeux des noires ténèbres du tombeau, et couronner Thèbes d'une gloire immortelle. Voilà ton sort ; choisis de sauver ton fils ou ton pays. J'ai rempli mon office. Ma fille, reconduis-moi dans ma demeure. O qu'insensé est le mortel qui exerce l'art dangereux des devins ! S'il annonce des choses fâcheuses, il est odieux à ceux qui le consultent : si la pitié le porte à falsifier ses oracles, il est coupable envers les dieux. Phébus seul devrait prédire aux hommes l'avenir, Phébus qui ne craint personne.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Créon, tu te tais, la parole expire sur tes lèvres ; ah ! je n'éprouve pas un moindre saisissement.

CRÉON.

Hélas ! que dirais-je ? pour savoir ce que je sens, qu'est-il besoin que je l'exprime ? Jamais, jamais je n'en viendrai à ce comble d'horreur, d'aban-

donner aux citoyens mon propre fils pour victime. La tendresse paternelle est gravée dans tous les cœurs : quel père livrerait son fils à la mort? Non, je ne veux point mériter des louanges au prix d'un pareil sacrifice. Mais moi, dont la vie touche au terme fatal d'une lente maturité, je suis prêt à m'offrir moi-même, et à mourir pour sauver ma patrie. Mon fils, avant que le bruit de cet oracle insensé se répande, va, fuis loin de ces lieux : car bientôt les chefs et tous nos guerriers vont être instruits par le devin, qui le publiera aux portes de la ville et à toutes les cohortes : si nous pouvons le prévenir, ta vie est en sûreté; mais si si tu tardes, nous sommes perdus, et tu meurs.

MÉNÉCÉE.

Où fuir? en quelle ville, chez quel hôte?

CRÉON.

Aux lieux les plus éloignés de nos frontières.

MÉNÉCÉE.

C'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir.

CRÉON.

Traverse Delphes.

MÉNÉCÉE.

Où irai-je ensuite?

CRÉON.

Dans le pays des Étoliens.

MÉNÉCÉE.

Et de-là où dois-je adresser mes pas?

CRÉON.

Dans la Thesprotide.

MÉNÉCÉE.

Aux retraites sacrées de Dodone?

CRÉON.

Tu l'as dit.

MÉNÉCÉE.

Quelle sûreté trouverai-je?

CRÉON.

Un dieu te conduira[1].

MÉNÉCÉE.

Comment pourvoirai-je à mes besoins?

CRÉON.

Avec l'or que je te fournirai.

MÉNÉCÉE.

Mon père, je vous obéis[2].

[1] La Fortune.

[2] MM. Musgrave et Brunck mettent la fin de la scène toute entière et sans interruption, dans la bouche de Ménécée; ce qui produit ce sens: « Mon père, je vous obéis; maintenant retirez-» vous. Pour moi, je vais saluer Jocaste; retirez-vous, vous dis-je. » — Citoyennes, etc. » Le P. Brumoy observe avec raison, qu'il y a quelque défaut de convenance dans la facilité de Créon, et le changement que proposent les savans critiques que je viens de

CRÉON.

Va, pars.

MÉNÉCÉE.

Permettez seulement que j'aille faire de tendres adieux à Jocaste, votre sœur, qui m'a nourri de son sein, et qui m'a tenu lieu de la mère que j'avais perdue. Après cela, je ne pense plus qu'à sauver ma vie.

CRÉON.

Ah! pars incessamment; crains de te perdre par tes délais.

SCÈNE III.

MÉNÉCÉE, LE CHOEUR.

MÉNÉCÉE.

Citoyennes, ai-je bien su dissimuler avec mon père, et dissiper ses terreurs pour contenter mon désir? Cédant à la crainte, il veut que je parte, et que je prive ma patrie d'un bonheur qui est en

citer, laisserait encore à désirer le motif de la retraite de Créon, qui n'est point exprimé. Cependant ce changement éclaircit le texte, et je l'aurais adopté, s'il était autorisé par d'anciens manuscrits.

Le traducteur eût sans doute bien fait d'adopter la correction qu'il indique, et selon laquelle la fin de cette scène est certainement plus naturelle et plus raisonnable. J'ajoute que le motif de la retraite de Créon s'explique suffisamment par la nécessité de pourvoir aux besoins de son fils, et de rassembler l'or nécessaire à ce voyage, comme Créon lui-même l'a dit un peu plus haut.

R.-R.

ma puissance. Il faut pardonner à un vieillard, à un père; mais moi je serais sans excuse si je trahissais mon pays, la ville qui m'a donné la naissance. Sachez donc que je pars pour la sauver, pour elle je cours donner ma vie. Ah! tandis que ces guerriers, libres du joug des oracles et de la nécessité du destin, demeurent fermes sous leurs boucliers, et vont affronter la mort au pied de nos murailles en combattant pour la patrie, quel opprobre pour moi, si trahissant mon père, mon frère, mon pays, je fuyais comme un lâche pour conserver une vie que je traînerais dans le mépris! Non, j'en atteste Jupiter, qui règne parmi les astres, et le sanguinaire Arès, qui plaça sur le trône de Thèbes ces hommes issus des dents semées dans la terre; je vais sur le haut du rempart, dans l'antre noir du dragon désigné par le devin : là, je m'immole, et je délivre ma patrie. J'y suis résolu : partons. Ma mort sera une offrande honorable à ma patrie, et y ramènera le bonheur. Ah! si chaque citoyen employait toutes ses forces au bien de son pays, et rapportait tout à ce but commun, de moindres calamités affligeraient les cités, désormais florissantes.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Monstre ailé, fruit de la Terre et de l'infer-

nale Échidna [1] ! C'est ici que tu vins exercer tes funestes rapines contre la terre de Cadmus, chargé de mille morts, chargé de mille gémissemens, vierge informe, prodige destructeur, volant d'une aile furieuse, armé de serres carnacières. Des lieux qu'abreuve la source de Dircé, tu enlevais de jeunes adolescens avec des chants sauvages, et tu apportais à leur patrie désolée la funeste Érinnys et les sanglantes douleurs. Cruelle divinité, dont tant de maux furent l'ouvrage! Les cris des mères gémissantes, les cris douloureux des vierges éplorées, faisaient retentir les maisons : une lugubre voix, une lugubre complainte se répétait tristement de l'un à l'autre dans toutes les parties de la ville ; mais les gémissemens et les cris s'élevaient à l'égal du tonnerre, lorsque la vierge ailée faisait disparaître dans les airs quelqu'un des infortunés citoyens.

Œdipe vint enfin, envoyé par Apollon : il fit d'abord la joie de Thèbes, depuis il a fait sa douleur. Glorieux interprète de l'énigme, il contracte avec sa mère une union infâme, dont la ville entière est souillée ; il la fait nager dans le sang, et précipite ses fils, par ses malédictions, dans un exécrable combat. Nous admirons ce héros qui se

[1] *Echidna* était un monstre moitié femme et moitié serpent, mère de beaucoup d'autres monstres, tels que Cerbère, l'Hydre de Lerne et le Sphinx.

dévoue pour sa patrie. Quelle douleur pour Créon! mais quelle gloire pour l'illustre ville aux sept tours, à qui sa mort va donner la victoire! Puissions-nous ainsi devenir mères! puissions-nous mettre au jour des enfans vertueux! Divine Pallas! c'est toi qui as fait répandre le sang du dragon terrassé par le choc d'un lourd rocher; c'est toi qui excitas dans le cœur de Cadmus l'ardeur de frapper ce coup glorieux par qui la désolation est venue envahir cette contrée, livrée à la violence et aux rapines des démons.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CRÉON.

Et qui pourrait ajouter à tant d'infortunes?

LE MESSAGER.

Votre sœur a suivi ses enfans dans la tombe.

LE CHŒUR.

Que l'air retentisse de cris lugubres! Frappons, frappons nos têtes dans notre douleur.

CRÉON.

Malheureuse Jocaste! quelle triste fin! quel fruit de ton hyménée et de l'énigme du sphinx! Dis-moi, je te prie, comment s'est accompli le meurtre des deux frères, et le funeste combat que les imprécations d'OEdipe ont fait naître?

LE MESSAGER.

Vous savez avec quel succès nous avons combattu sur les remparts. L'enceinte de nos murs n'est pas assez éloignée pour que vous puissiez ignorer rien de ce qui s'est fait en ce lieu. Aussitôt que les jeunes fils de l'aveugle vieillard ont été décorés de leurs armes d'airain, ils se sont avancés entre les deux armées, deux chefs, deux généraux prêts à éprouver seuls leur valeur et la force de leurs bras. Polynice se tourne vers Argos, et fait cette prière: « Vénérable Junon, car je t'appartiens par l'al- » liance que j'ai contractée avec Adraste, et parce « que j'habite le pays qui t'est cher, donne-moi

» de tuer mon frère, et de tremper dans son sang » cette main victorieuse[1].» La mort d'un frère, quelle gloire honteuse! La douleur était peinte sur tous les visages, et chacun se regardait en silence.

Étéocle, se tournant vers le temple de la guerrière Pallas, s'écrie: « Fille de Jupiter, donne-moi » d'enfoncer de ma main cette lance victorieuse » dans le sein de mon frère, et de faire périr celui » qui est venu pour renverser ma patrie.» A peine la voix bruyante de la trompette tyrrhénienne, comme le flambeau dans l'arène[2], a rempli l'air de son éclat, et donné le signal du combat sanglant; les deux guerriers s'élancent l'un sur l'autre d'une course furieuse, ainsi que deux sangliers qui aiguisent leurs cruelles défenses, et soufflent une écume fumante avec l'air qu'ils respirent; ils fondent l'un sur l'autre à coups de lances; mais à l'instant, ils se couvrent de leurs boucliers, et le fer retombe inutile: si l'un, pour porter un coup sûr, ose découvrir le visage, l'autre y frappe aussi-tôt, et le force à se garantir en portant les yeux à la

[1] MM. Brunck et Walckenaër suppriment ces trois vers comme interpolés. J'ai suivi la correction de Canter. En ne l'admettant point, cette phrase : « La mort d'un frère, quelle gloire honteuse », serait la suite du discours de Polynice.

[2] Aux jeux de la course on donnait le signal avec un flambeau. On explique ordinairement ce passage différemment. Voy. la note sur l'extrait du P. Brumoy, p. 220.

visière de son bouclier, pour éviter le coup mortel. L'horreur d'un fratricide rendait les spectateurs plus émus que les combattans; la sueur inondait leur visage. Enfin Étéocle ayant heurté du pied contre un caillou, bronche, et découvre une jambe. Polynice voit que le fer y peut atteindre; il frappe, et la perce de sa lance : aussi-tôt toute l'armée d'Argos pousse le cri de la victoire. Mais, sur le coup même, Polynice ayant laissé voir son épaule nue, Étéocle, tout blessé qu'il est, enfonce sa lance dans la poitrine de son rival, et relève les espérances des enfans de Cadmus. Cependant sa lance se brise : le guerrier, privé de son arme, fait un pas en arrière; et saisissant un rocher énorme, il en fracasse celle de son ennemi.

Le combat étant ainsi devenu égal, et tous deux ayant la main désarmée, ils saisissent leurs épées, et frappent à coups redoublés, se serrant et tournant autour l'un de l'autre; l'airain résonne d'un bruit affreux. Étéocle emploie alors un stratagême thessalien [1] : suspendant tout à coup ces efforts infructueux, il ramène le pied gauche en arrière,

[1] *Par sa relation avec ce pays*. Les Thessaliens étaient fameux par leurs artifices. Celui-ci consiste à changer brusquement de mouvement pour frapper une partie découverte. Les deux combattans tournaient ayant le pied gauche en dehors et les pieds droits rapprochés. Étéocle, en portant brusquement le pied gauche en arrière, surprit son adversaire, et lui perça le sein, tandis qu'il tenait le bouclier élevé pour garantir sa tête.

couvre et défend son propre corps, et avançant la jambe droite, il plonge son glaive dans le ventre de son adversaire, et le fait pénétrer jusqu'aux vertèbres de l'épine. Le malheureux Polynice succombe : son corps ploie sous son propre poids, et tombe noyé dans son sang. Fier de la victoire dont il se croit assuré, son rival jette son épée, et s'avance pour le dépouiller, sans songer à lui-même. Fatale sécurité! Polynice profitant du souffle de vie qui lui échappe, soulève avec peine son épée qu'il avait conservée dans sa chûte déplorable, et l'enfonce dans le cœur [1] d'Étéocle : ils mordent tous deux la poussière, et leurs corps roulés l'un sur l'autre, laissent la victoire indécise.

LE CHŒUR.

OEdipe! je gémis sur tes malheurs. Un dieu accomplit tes funestes imprécations.

LE MESSAGER.

Écoutez jusqu'à la fin cet affreux récit. Les deux combattans tombaient sans vie; leur mère, leur infortunée mère se précipite avec sa fille, elle voit ces corps sanglans : « O mes enfans! s'écrie-t-elle » douloureusement, j'arrive trop tard pour vous » secourir! » Et se jetant sur eux tour à tour, elle pleure ses malheureux fils allaités de son sein;

[1] Littéralement : *Dans le foie.*

elle pousse des cris lamentables. Leur sœur mêlait ses larmes à celles de sa mère. « O soutiens de » la vieillesse de ma mère ! frères chéris qui me » laissez dans l'abandon, sans époux, sans appui! » Étéocle entend la voix de sa mère; poussant avec peine un dernier soupir du fond de sa poitrine, il lui tend une main mourante; il ne peut articuler une parole; ses yeux mouillés de larmes, expriment ses tendres regrets. Polynice respirait encore; il a regardé sa sœur et sa malheureuse mère : « Ma mère, lui a-t-il dit, je me meurs; mon » cœur est pénétré de compassion pour votre sort, » pour celui de ma sœur, et pour mon malheu» reux frère. Il fut mon ennemi, mais il m'est » encore cher. O ma mère! ô ma sœur, ayez soin » de ma sépulture; que ma patrie reçoive ma cen» dre; apaisez son courroux : que j'obtienne d'elle » du moins quelques grains de poussière, au lieu » du trône que j'ai perdu. O ma mère! fermez mes » yeux. » En disant ces mots, il prend sa main, et la porte sur ses paupières : « Adieu : déjà les froii » des ténèbres m'environnent. » Au même instant, tous deux exhalent leur vie infortunée. A ce spectacle d'horreur, leur mère désespérée arrache l'épée du sein de son fils, et la plongeant dans son propre sein, tombe entre ces corps chéris, et meurt en les serrant dans ses bras. Aussitôt une contestation s'élève entre les deux armées;

nous nous écrions que la victoire est à notre roi; les ennemis la réclament pour Polynice; la discorde règne parmi les chefs. Polynice, disent les uns, a frappé le premier coup; cette double mort, disent les autres, rend le triomphe douteux. Antigone se retire au milieu de ces débats, et l'on en vient aux mains. Les Thébains, par prudence, étaient demeurés sous les armes, nous tombons subitement sur l'armée d'Argos qui était sans défense. Rien ne résiste : ses soldats se débandent, et gagnent la campagne : leur sang coule à grands flots et des milliers de morts tombent sous les efforts de nos lances. Après cette victoire, les uns élèvent un trophée à Jupiter[1]; les autres dépouillent les corps des Argiens, et font entrer les dépouilles dans l'enceinte des murs; d'autres avec Antigone apportent en ces lieux les corps des jeunes princes[2], afin que leurs amis les arrosent de leurs larmes. Telle est l'issue de ces combats qui remplissent à la fois la ville de triomphe et de deuil.

[1] Littéralement : *Une statue trophée.* On faisait avec les dépouilles une espèce de statue de Jupiter.

[2] *Des jeunes princes.* J'ai ajouté cette détermination que le sens me paraît indiquer.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, CRÉON, ANTIGONE,

accompagnant les corps d'Étéocle, de Polynice et de Jocaste.

LE CHOEUR.

De tragiques récits ne frappent plus nos oreilles; nous voyons tout de nos propres yeux : voilà devant le palais les corps de ces trois infortunés, précipités à la fois dans la sombre demeure.

ANTIGONE.

J'abandonne le soin d'une décente et modeste parure; je ne crains plus d'offrir aux yeux mon visage découvert et mes cheveux épars, ce front que la jeunesse et la pudeur colorent d'une rougeur virginale; je me livre à tous les transports d'une bacchante dévouée au service des morts. Ces vains ornemens ne doivent plus charger ma tête; il est temps de quitter cette robe couleur d'or qui fut témoin de mes innocens plaisirs [1], pour conduire la pompe funèbre avec de longs gémissemens. Hélas ! ô Polynice ! ô nom de mauvais augure!... O Thèbes!... Querelle fatale!... Mais que dis-je? O meurtre produit par le meurtre! ô ruine de la maison d'OEdipe! sang funeste! sang déplorable! qui fera retentir ces lieux de chants lugubres! Palais de mes aïeux! quel homme inspiré par les

[1] *De quitter cette robe;* ou peut-être de défaire cette robe, de la déchirer, comme faisaient les femmes dans le deuil, afin de se frapper la poitrine.

muses, joindra ses plaintes touchantes à mes larmes? Je porte au tombeau trois corps sanglans et chers, une mère et ses fils, triomphe d'Érinnys; elle renversa la maison d'OEdipe, dès le jour où ce roi, par une pénétration funeste, expliqua l'énigme obscure du sphinx, chantre sauvage, qu'il précipita dans le Tartare.

O mon père! quel Grec, quel barbare, quel homme illustre par sa naissance, et toutefois sorti d'un sang mortel, fut comme vous en proie à l'infortune et aux cruelles douleurs? O mère infortunée! recevez l'hommage de mes pleurs. Que l'oiseau gémissant, retiré dans le feuillage touffu des forêts, mêle ses chants plaintifs à mes cris lamentables, et aux accens douloureux que soupire mon triste cœur. Seule et délaisée, je passerai ma vie dans la tristesse et dans les larmes. Auquel de ces corps chéris dois-je offrir les prémices de ma chevelure arrachée? Sera-ce sur ce sein qui m'a nourri, sera-ce sur ces funestes et honteuses blessures?.. O douleurs! — O vieillard aveugle et infortuné! mon père! sortez du palais; OEdipe! exposez à tous les yeux votre vieillesse défaillante: vous qui, après vous être condamné à d'éternelles ténèbres, traînez ici depuis long-temps une vie languissante! entendez ma voix, ô infortuné! soit que vous erriez dans le palais, ou que vos membres affaissés goûtent quelque repos.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, CRÉON, OEDIPE, LE CHOEUR.

ŒDIPE.

Ma fille, pourquoi ces larmes attendrissantes? Pourquoi me fais-tu quitter cette retraite ténébreuse où repose ma caducité, pour exposer à la lumière ce corps infirme et chancelant, cette tête aveugle et chenue, un vain fantôme de l'air, une ombre, habitante des enfers, un songe qui disparaît et se dissipe dans les ténèbres?

ANTIGONE.

Dois-je vous annoncer cette sinistre catastrophe? Vos deux fils ne sont plus, votre épouse n'est plus; cette épouse qui soutenait votre démarche mal assurée, et dont les tendres soins soulàgeaient les infirmités de votre âge. O mon père!...... Ah! dieux!

ŒDIPE.

O douleur! ô désespoir! il ne me reste que des cris et des gémissemens. O ma fille! comment, et par quel destin ces trois personnes chéries ontelles perdu la lumière?

ANTIGONE.

Je le dis avec douleur, et non comme un reproche ou comme un outrage... O mon père! votre mauvais Génie a fondu sur vos fils, armé de

glaives et de feux, chargé de la désolation des combats.

ŒDIPE.

O dieux!... hélas!...

ANTIGONE.

Vous gémissez?...

ŒDIPE.

O mes enfans!

ANTIGONE.

Que serait-ce, si jouissant des rayons que lance le char brillant du soleil, vos yeux pouvaient contempler ces corps privés de vie?

ŒDIPE.

Le triste sort de mes fils ne peut être douteux: mais quel coup a frappé mon épouse infortunée?

ANTIGONE.

Exposant à tous les regards ses larmes et sa douleur, elle allait vers ses fils, comme suppliante, espérant que l'aspect de ce sein maternel pourrait les attendrir. Arrivée à la porte Électre, sur le pré couvert de lotos, elle trouve ses enfans, qui tels que deux lions nourris dans le même antre, viennent de livrer le sanglant combat, et meurent à ses yeux de leurs blessures: froides et sanglantes victimes que Mars immole à Pluton! Alors, arrachant le glaive du sein de son fils expirant, elle

le plonge dans le sien, et tombe mourante auprès de ces corps chéris. O mon père! le dieu qui nous poursuit, a, dans cette cruelle journée, accumulé tous les maux à la fois sur notre maison désolée.

LE CHOEUR.

Ce jour a été fatal à la maison d'OEdipe : puisse le reste de sa vie être moins malheureux!

CRÉON.

Cessez ces lamentations; il est temps de penser aux funérailles; OEdipe, entends ma voix. Ton fils Étéocle m'a établi pour succéder au trône; c'est la dot qu'il a donnée à Hémon, en lui accordant la main d'Antigone. Je ne puis te permettre d'habiter plus long-temps ces lieux : Tirésias a déclaré que tant que tu y demeurerais, Thèbes ne saurait prospérer. Sors de ces murs : ce n'est ni la haine ni le désir de t'outrager qui me fait parler ainsi, mais la crainte que ton mauvais Génie n'attire sur cette terre quelque calamité nouvelle.

OEDIPE.

O destinée, qui m'as fait naître pour l'infortune et pour la douleur! à quel autre mortel t'es-tu montrée plus rigoureuse? Avant même que je fusse sorti du sein de ma mère, Apollon annonce à Laïus que je serai le meurtrier de mon père. Malheureux! à peine ai-je vu le jour, que celui qui me l'a donné, me dévoue à la mort comme un

ennemi qui doit lui arracher la vie; et tandis que mes lèvres cherchent la mamelle de ma mère, il me livre aux bêtes sauvages pour être leur triste pâture. On me dérobe à leur fureur. O Cithéron! qui n'as pu me détruire, plût au ciel que dès lors le noir Tartare t'eût englouti dans ses profonds abymes!

La fortune me soumet à Polybe: mon malheureux sort me fait tuer mon père, et entrer dans le lit d'une mère infortunée. Père et frère de mes enfans, c'est moi qui les fais mourir, en transportant sur leur tête les malédictions dont Laïus avait chargé la mienne. Ah! si quelqu'un des dieux ne m'eût inspiré sa fureur, aurais-je poussé la démence jusqu'à m'arracher les yeux de mes propres mains, jusqu'à plonger le poignard dans le sein de mes propres fils? Que vais-je devenir? Sort cruel! Qui conduira mes pas dans les ténèbres? Sera-ce celle qui n'est plus? Hélas! vivante, elle ne m'eût pas abandonné.... ou bien ces deux fils, le ferme appui de ma vieillesse? Je ne les ai plus. Mais mon âge peut-être me permettra de suffire à mes besoins? Eh! comment y suffirais-je? — O Créon! pourquoi me frapper du coup de la mort? Oui, c'est vouloir ma mort que de me chasser de cette contrée. Ne crois pas cependant que, tombant à tes pieds comme un lâche, j'embrasse tes genoux de mes mains suppliantes: dans l'excès de mon in-

fortuné, je ne démentirai point la dignité de mon caractère [1].

CRÉON.

Tu prends un sage parti; et c'est en vain que tu te jetterais à mes pieds [2]; car je ne révoquerai point mon arrêt. Qu'on porte ce corps dans le palais, mais que celui de Polynice qui est mort en combattant contre sa patrie, soit exposé sans sépulture, hors des confins de cet État. Apprenez à tous les Thébains que quiconque osera l'inhumer ou lui rendre quelque honneur funèbre, aura la mort pour récompense; privé de larmes et de tombeau, qu'il soit la proie des vautours [3]. Antigone, cessez de pleurer les morts; respectant votre sexe et votre âge, retirez-vous dans le palais, en attendant le jour où l'hymen doit vous unir avec mon fils.

ANTIGONE.

O mon père! dans quel abyme de maux sommes-nous plongés! Hélas! je pleure sur vous bien plus que sur les morts. Ah! si du moins dans vos malheurs il vous restait quelque juste espérance!

[1] Ou bien : *Mon infortune ne me fera point déshonorer ma naissance.*

[2] Le grec semble dire : *C'est en vain que tu souillerais mes genoux de tes embrassemens.*

[3] M. Brunck supprime ce vers, comme étant tiré de l'*Antigone* de Sophocle.

mais toutes les circonstances en sont également cruelles et accablantes. Et toi, nouveau tyran, ose ici me répondre : de quel droit chasses-tu ignominieusement mon père de sa patrie? Qui t'autorise à faire des lois contre un mort, objet de ma juste douleur?

CRÉON.

Ce sont les volontés d'Étéocle, et non pas les miennes.

ANTIGONE.

Volontés insensées! plus insensé qui peut s'y soumettre!.....

CRÉON.

Quoi! n'est-il pas juste d'exécuter les ordres suprêmes?

ANTIGONE.

Non, quand ils sont tyranniques et leur intention odieuse.

CRÉON.

Osez-vous appeler injuste la sentence qui prive ce guerrier de la sépulture?

ANTIGONE.

Vous violez une sainte loi, en infligeant un tel supplice.

CRÉON.

Il fut l'ennemi de la ville dont il devait être le défenseur.

ANTIGONE.

Sa fatale destinée l'a entraîné à sa perte.

CRÉON.

La privation du tombeau doit l'en punir.

ANTIGONE.

Quel est son crime? Il ne voulait que rentrer dans ses droits,

CRÉON.

Il restera sans sépulture.

ANTIGONE.

Je l'ensevelirai : Thèbes voudrait en vain me le défendre.

CRÉON.

Vous vous ensevelirez donc avec lui.

ANTIGONE.

Il me sera glorieux de reposer dans la tombe avec l'objet de ma tendresse.

CRÉON.

Gardes, qu'on la saisisse, et qu'on l'entraîne dans le palais.

ANTIGONE.

Non, l'on ne m'arrachera point de dessus ce corps chéri.

CRÉON.

Jeune Princesse, songez que ce sont les dieux qui l'ordonnent.

ANTIGONE.

Les dieux ont ordonné de ne pas outrager les morts.

CRÉON.

Que personne n'ose répandre autour de ce corps les grains d'une poudre légère.

ANTIGONE.

Créon, au nom de ce corps chéri, au nom de Jocaste, votre sœur et ma mère....

CRÉON.

Tous vos efforts sont superflus : n'espérez pas de me fléchir.

ANTIGONE.

Permettez du moins que je lave d'une eau pure.....

CRÉON.

Ces soins envers Polynice sont au nombre de ceux que j'interdis à tous les citoyens.

ANTIGONE.

Souffrez que j'enveloppe ces cruelles blessures.

CRÉON.

Ce corps ne doit recevoir de vous aucun honneur.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice ! j'appliquerai du moins mes lèvres sur les tiennes.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Il fait un cri pour appeler les serviteurs.

Y a-t-il près de cette porte quelqu'un qui puisse m'entendre? Ouvrez... engagez Jocaste à sortir du palais. *Il fait un nouveau cri pour appeler les serviteurs.* Encore une fois, qu'on se hâte. Après tant de lenteur, sortez enfin, illustre épouse d'OEdipe; suspendez, pour m'écouter, vos gémissemens et vos larmes.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOCASTE.

JOCASTE.

O mon ami, est-ce quelque sinistre catastrophe? est-ce la mort d'Étéocle que tu viens m'apprendre? C'est toi qui te tenais toujours à ses côtés pour repousser les traits des ennemis : quelle nouvelle m'apportes-tu? Est-il mort? vit-il encore [1]?

LE MESSAGER.

Il vit, calmez vos craintes à cet égard, je viens pour les dissiper.

[1] L'ordre de ces questions de Jocaste mérite d'être remarqué.

JOCASTE.

Et comment les murs aux sept tours ont-ils soutenu le choc des assiégeans ?

LE MESSAGER.

Ils demeurent inébranlables. La ville a résisté.

JOCASTE.

Ont-ils éprouvé l'impétuosité de l'armée d'Argos?

LE MESSAGER.

Le combat vient de se livrer, et le grand Arès[1] des Thébains a triomphé des armes de Mycènes.

JOCASTE.

Ah ! dis-moi encore, je t'en conjure, si tu n'as rien appris du sort de Polynice ; car il est aussi l'objet de ma tendre sollicitude ; apprends-moi s'il respire ?

LE MESSAGER.

Vos deux enfans sont encore au nombre des vivans.

JOCASTE.

Que les dieux daignent te rendre la joie que tu me causes ! Mais comment avez-vous pu, du haut des tours, repousser l'assaut des Argiens ? Dis-le moi, pour que je puisse réjouir, par le récit de notre délivrance, l'aveugle vieillard renfermé dans le palais.

[1] Mars, ou les forces militaires, ou la vaillance.

LE MESSAGER.

Aussitôt que le fils de Créon, se dévouant au salut de sa patrie, s'est percé le sein de son épée sur le sommet des remparts, votre fils a choisi sept guerriers, et autant de bataillons, qu'il a placés aux sept portes de la ville, pour repousser les Argiens, opposant la cavalerie à la cavalerie, l'infanterie à l'infanterie, afin que si la muraille venait à être enfoncée en quelque endroit, le secours ne fût pas éloigné. Du haut de la citadelle nous voyons l'armée d'Argos couverte de ses boucliers blancs, qui quitte le Teumesse [1]; arrivée près du fossé, elle franchit d'un pas rapide l'intervalle qui la sépare des murs. Les trompettes sonnent la charge dans leur armée et sur nos tours [2]. D'abord s'avance contre la porte Néitienne, guidant les rangs pressés de sa cohorte frémissante, Parthénopée, dont la mère n'aimait que la chasse et les forêts. Son bouclier en rappelle la mémoire : on y voit Atalante perçant de ses flèches rapides le sanglier d'Étolie. Vers la porte Prétide marchait le devin Am-

[1] Le Teumesse était éloigné de cent stades, ou environ quatre lieues; mais les racines de ce mont s'étendaient plus près de la ville, et aussi près que devait être l'armée d'Argos, pour que de la tour d'observation, Antigone en pût discerner les différens chefs, et pour qu'on vît leurs mouvemens sans peine du haut des remparts.

[2] Sonnent la charge. En grec; *sonnent péan*. Le Péan était une espèce d'hymne ou chant militaire. R.-R.

phiaraüs, des victimes étaient sur son char; il n'avait point de devises insultantes[1], ses armes étaient modestes et sans figures. Le roi Hippomédon marche à la porte Ogygienne; au milieu de son bouclier, trouvé après sa mort sur le champ de bataille, est la figure d'un Argus, dont les yeux innombrables s'ouvrent et se ferment tour-à-tour, en suivant le cours des astres lumineux. Tydée commandait la troupe à qui était confiée l'attaque de la porte Homolée[2]; il avait chargé son bouclier de la dépouille d'un lion aux crins hérissés, et tenait un flambeau dans sa main droite, semblable au Titan Prométhée, prêt à livrer la ville aux flammes.

Votre fils Polynice conduit ses soldats contre la porte Crénée: son bouclier a pour emblême les rapides jumens[3] Potniades, qui se cabrent saisies de frayeur, et qui, tournant autour de l'anneau par de secrets ressorts, semblent respirer la rage. Capanée, semblable à Mars en fureur, mène sa troupe à la porte Électre; son bouclier d'acier représente un géant, fils de la terre, portant sur ses

[1] *Devises* est un terme bien moderne. Mais le mot grec Σημεῖα, exprime la même idée, et prouve l'antiquité de certains usages qu'on croit nouveaux. R.-R.

[2] Le grec dit *Homoloïde*. R.-R.

[3] Glaucus était fils de Sisyphe et de Mérope. Sa patrie était Potnie, ville de la Magnésie. Ses jumens, qu'il nourrissait de chair humaine, le dévorèrent.

épaules la ville entière arrachée avec un énorme levier, emblême de la ruine qu'il nous prépare. Adraste attaque la porte Hebdome [1]. Son bras gauche est armé d'un bouclier que couvrent cent vipères, image de l'hydre, orgueil d'Argos, qui s'élancent au milieu des murs, et enlèvent dans leurs gueules les enfans de Cadmus. Tous ces objets ont frappé mes regards en portant l'ordre aux chefs des cohortes.

D'abord nous combattons avec l'arc et le trait, avec la fronde qui frappe de loin, avec des rochers détachés des murailles. La victoire penchait pour nous; tout à coup Tydée s'écrie, et votre fils avec lui : « Enfans de Danaüs, attendez-vous qu'on vous » taille en pièces? Fondons aux portes tous à la fois, » cavaliers, troupes légères et conducteurs de » chars. » A sa voix, nul n'est oisif. Plusieurs sont renversés la tête ensanglantée : les nôtres tombent en foule précipités du haut des murailles, et rendent l'âme en arrosant la terre altérée des flots de leur sang. Le fils d'Atalante [2] s'élance contre la

[1] Hebdome signifie septième. Au lieu d'Adraste, Eschyle nomme Étéoclus dans sa tragédie des *Sept chefs*, tome I, et Euripide a aussi mis Étéoclus à la place qu'il donne ici à Adraste, dans sa tragédie des *Suppliantes*, acte IV, sc. III.

Le mot ἑϐδόμαις ne doit pas se prendre pour un nom propre, comme le fait le traducteur; il fallait dire : Enfin, à la septième porte, se présente Adraste; etc. R.-R.

[2] Arcade, et non Argien.

porte, tel qu'un ouragan furieux, demandant à grands cris une hache et du feu : on eût cru que sous ses efforts la ville allait être renversée. Le fils du dieu des eaux, Périclymène, contient sa rage, et lançant un rocher détaché des murailles, dont le poids fatiguerait un char, il fracasse sa tête blonde, brise la jointure des os, et fait ruisseler le sang sur ses joues de roses : sa mère, la Nymphe du Ménale, habile à décocher les traits, ne le reverra pas vivant.

Étéocle, voyant que la fortune seconde ici nos vœux, va visiter les autres quartiers; je le suis. Là, j'aperçois Tydée et ses soldats, pressés et couverts de leurs boucliers, qui font pleuvoir sur le faîte ouvert de nos tours une grêle de javelots étoliens : déjà les nôtres s'ébranlent et abandonnent le haut des remparts. Comme un chasseur appelle sa meute égarée, votre fils à l'instant les rallie et les ramène aux murs. Après avoir ainsi rétabli le combat en ce lieu, nous volons aux autres portes. Comment peindrai-je les fureurs de Capanée? Il s'avançait chargé d'une longue échelle qu'il soutenait de ses deux mains, se vantant orgueilleusement que le feu sacré de Jupiter ne l'arrêterait pas, et qu'il prendrait la ville en s'emparant de la citadelle. En proférant ces paroles superbes, il grimpe accablé de pierres, repliant son corps sous son bouclier, portant ses pieds tour-à-tour sur les marches glis-

santes. Déjà il franchissait les crénaux des murailles ; Jupiter le frappe de sa foudre, la terre retentit au loin, et nous restons saisis de frayeur. Ses membres volent çà et là, comme la pierre échappée à la fronde ; sa chevelure est emportée vers le ciel, et son sang arrose la plaine : ses pieds et ses mains tournent en tourbillons comme la roue d'Ixion, et le tronc consumé retombe sur la terre.

Adraste sent que Jupiter se déclare contre lui ; il fait retirer son armée hors du fossé ; et les nôtres voyant ce prodige qui leur annonce la faveur du dieu, font sortir les chevaux, les chars, les fantassins, et vont mêler leurs armes à celles des Argiens. Là règnent à la fois toutes les horreurs de la guerre ; ils tombent mourans de leurs chars ; les roues fracassées volent en éclats ; les essieux brisés sont confusément entassés avec les monceaux de cadavres. En ce jour nous avons prévenu la chute de nos tours : leur prospérité future est au pouvoir des dieux.

LE CHŒUR.

Il est beau de vaincre ; mais si les dieux avaient permis ce qui valait mieux que la victoire, je m'estimerais heureuse.

JOCASTE.

La fortune et les dieux sont pour nous. Mes fils sont vivans, mon pays est libre. Mais il semble

que Créon partage la malédiction de mon mariage et les infortunes d'OEdipe : en rendant le bonheur à sa patrie, son fils le plonge dans le désespoir. Continue, je te prie, et m'apprends ce que mes fils ont résolu.

LE MESSAGER.

Ne m'en demandez pas davantage. Jusqu'ici tout est heureux pour vous.

JOCASTE.

Ce que tu dis m'inquiète : je veux l'éclaircir.

LE MESSAGER.

Que voulez-vous de plus? vos fils sont vivans.

JOCASTE.

Je veux savoir si je dois long-temps être heureuse.

LE MESSAGER.

Laissez-moi, vous dis-je, pendant que vous me retenez, votre fils n'a personne qui l'accompagne.

JOCASTE.

Il est un malheur que tu caches, et que tu veux ensevelir dans le silence.

LE MESSAGER.

Non, je ne troublerai pas votre joie par un récit funeste.

JOCASTE.

Si tu ne fuis dans les airs, ne pense pas m'échapper.

LE MESSAGER.

Hélas! que ne permettez-vous que je me retire après cette heureuse nouvelle! Pourquoi faut-il que je vous annonce des malheurs! Vos fils, il est vrai, méditent les plus coupables attentats; ils vont combattre seuls, séparés de l'armée. Ils ont déclaré publiquement leur dessein par un discours qui n'eût jamais dû sortir de leur bouche. Étéocle le premier, du haut de la tour, a fait faire silence et a dit : « Illustres chefs de la Grèce, vaillans Argiens que la guerre attire en ces lieux, et vous, peuples de Cadmus, ne prodiguez plus vos vies pour Polynice et pour moi. Je combattrai mon frère seul à seul, et vous ne braverez plus les dangers. Si je le frappe du coup mortel, je régnerai seul dans mon palais; vaincu, je lui céderai l'empire. Et vous, abandonnant un inutile combat, vous retournerez aux champs d'Argos, et ne laisserez point vos vies en ces lieux : de notre côté, assez de citoyens sont étendus sans vie. » Il dit : Polynice, s'élançant au milieu des rangs, applaudit à ce discours. Les deux armées en reconnaissent la justice, et l'on n'entend qu'un murmure d'approbation. On conclut un traité, et les chefs sur le champ de bataille font serment de s'y soumettre. Les fils d'OEdipe [1] revêtent leurs armes

[1] Littéralement : *Les deux jeunes fils du vieil OEdipe.*

d'airain. Les plus affectionnés des principaux Thébains [1] arment le roi; les chefs argiens arment Polynice. Tous deux paraissent resplendissans; leur visage n'est point altéré; ils brûlent de plonger leur fer dans le sein l'un de l'autre. Leurs amis les entourent, enflamment leur audace par ces discours : « Polynice, c'est à toi d'ériger un trophée » à Jupiter, et de couvrir Argos de gloire. » — Et à Etéocle : « Tu combats pour ta ville et pour ta » patrie : une glorieuse victoire va t'assurer la cou- » ronne. » C'est ainsi que des deux côtés on les excite au combat. Cependant les devins immolent des brebis, consultent les présages du feu, et observent des ruptures, une ondulation contraire et un point brillant au sommet de la flamme, double augure qui annonce tout à la fois la défaite et la victoire. — S'il est quelque moyen d'arrêter ce combat affreux, ou dans votre prudence, ou dans les philtres et les enchantemens, hâtez-vous de le prévenir : le danger est menaçant, et le prix funeste du combat sera pour vous une source de pleurs; vous serez dans un même jour privée des deux objets de votre tendresse [2].

JOCASTE.

O ma fille! ô Antigone! accours hors du palais;

[1] Littéralement : *Ornent.*

[2] Il n'est pas naturel que le messager prévoie l'événement du combat. Aussi M. Walkenaër ne croit-il pas ce vers authentique.

ce n'est plus au milieu des danses et des plaisirs des jeunes filles que les dieux te permettent de couler tes jours. Deux vaillans guerriers, deux frères cherchent la mort; c'est à toi de les arrêter, et de te joindre à ta mère pour prévenir un fratricide.

SCÈNE III.

ANTIGONE, JOCASTE, LE CHOEUR.

ANTIGONE.

O ma mère! quel nouveau malheur vous fait pousser ces cris devant le palais?

JOCASTE.

O ma fille! bientôt tes frères ne seront plus au nombre des vivans.

ANTIGONE.

Quc dites-vous!

JOCASTE.

Ils vont combattre seuls; les coups vont se porter.

ANTIGONE.

Grands dieux!... se peut-il?... ma mère!

JOCASTE.

Il n'est que trop vrai. — Suis-moi.

ANTIGONE.

En quels lieux dois-je vous suivre loin de ma couche virginale?

JOCASTE.

Vers l'armée.

ANTIGONE.

La pudeur me permet-elle de m'exposer à ses regards?

JOCASTE.

Tes malheurs en veulent le sacrifice.

ANTIGONE.

Que puis-je donc faire en ce lieu?

JOCASTE.

Réconcilier tes deux frères.

ANTIGONE.

Et par quel moyen, ma mère?

JOCASTE.

En tombant à leurs pieds avec moi.

ANTIGONE.

Conduisez-moi sur le champ de bataille : hâtons-nous.

JOCASTE.

Viens, cours, ma fille; car si nous prévenons les coups que mes fils brûlent de se porter, je respire, et la clarté du jour a encore pour moi quelques charmes; mais s'ils sont la proie de la mort, je reposerai avec eux dans la nuit du tombeau.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas! hélas! mon cœur frémit, il frissonne d'horreur. Hélas! hélas! la pitié déchire mon sein, je pleure une mère désespérée.... Deux fils!... lequel donc versera le sang.... O douleurs! ô Jupiter! ô Terre!... le sang d'un frère, l'âme d'un frère, au bruit des armes et du carnage! Malheureuse! ah! malheureuse! lequel dois-je pleurer dans mes lugubres chants?

O terre! ô terre! bêtes féroces!... âmes sanguinaires!... Ils agitent leurs lances! bientôt leurs cadavres ennemis vont nager dans le sang. Malheureux, que n'a point révoltés l'idée d'un pareil combat! Ma voix étrangère fera retentir des gémissemens agréables aux morts; je pousserai des cris mêlés de larmes. Le destin s'accomplit, la mort s'avance. Ce jour jugera l'avenir. O meurtre déplorable inspiré par les furies!

Mais j'aperçois Créon qui s'avance vers le palais; ses yeux sont couverts d'un nuage. Cessons nos gémissemens pour l'entendre.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, CRÉON.

CRÉON.

Hélas ! comment donner l'essor à ma douleur ? Est-ce sur mes propres malheurs que doivent couler mes larmes, ou sur cette ville que couvre un sombre nuage, et que le noir Achéron semble près d'engloutir ? Mon fils est mort pour son pays ; il acquiert un nom immortel, mais il me plonge dans le désespoir. J'ai été chercher son corps dans les abîmes de l'antre du dragon, où il s'est donné lui-même la mort, et je viens de l'en rapporter entre mes bras. Toute ma maison retentit de cris douloureux ; et moi, malheureux vieillard, je cherche Jocaste, ma sœur, comme moi affaiblie par l'âge, pour qu'elle lave le corps de mon fils qui n'est plus, et prenne soin de sa sépulture ; car les vivans doivent honorer les morts, et rendre hommage au dieu des enfers.

LE CHOEUR.

Créon, votre sœur est sortie du palais, et sa fille Antigone l'accompagne.

CRÉON.

En quels lieux, et quel malheur nouveau a causé son départ? Répondez-moi, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Elle a su que ses deux fils allaient se disputer le sceptre dans un combat singulier.

CRÉON.

Que dites-vous ?.... Hélas! le soin que j'ai pris des restes chéris d'un fils, m'a empêché d'apprendre ces tristes nouvelles.

LE CHŒUR.

Seigneur, il y a déjà long-temps que la reine est absente, et je pense que le combat qui doit décider de la vie des enfans d'OEdipe, doit être à présent terminé.

CRÉON.

O dieux! j'en vois la preuve dans l'air sombre de ce messager, qui ne tardera pas sans doute à nous instruire de leur sort.

SCÈNE II.

UN MESSAGER, LE CHOEUR, CRÉON.

LE MESSAGER.

Malheureux! quelle nouvelle viens-je apporter, et que vais-je dire?

CRÉON.

Tout est perdu. Tes premières paroles nous montrent assez que tu n'as rien d'heureux à nous apprendre.

LE MESSAGER.

Malheureux, je ne puis trop le répéter, malheureux que je suis, d'annoncer de telles catastrophes!

CRÉON.

Quelle nouvelle infortune est donc ajoutée à toutes les autres?

LE MESSAGER.

Créon, les fils de votre sœur ne jouissent plus de la clarté du jour.

CRÉON.

Hélas! quelle douleur pour la ville et pour moi!

LE MESSAGER.

O palais d'OEdipe! la mort d'un même coup a frappé ses deux fils.

LE CHŒUR.

Murs insensibles, versez des pleurs.

CRÉON.

O douleurs! ô calamité! que de maux rassemblés sur ma tête! Ah! malheureux!

LE MESSAGER.

Ah! si vous les connaissiez tous!

CRÉON.

Cessez de corrompre par vos larmes le bonheur de votre prochain hyménée.

ANTIGONE.

Barbare ! penses-tu que je puisse vivante épouser ton fils ?

CRÉON.

Vous-même, pensez-vous l'éviter ?

ANTIGONE.

Ah ! dans cette nuit funeste, j'augmenterai le nombre des Danaïdes.

CRÉON.

Ciel ! quelle audace ! quelles menaces orgueilleuses !

ANTIGONE.

Oui, j'en jure par le fer, par le glaive vengeur, que je n'atteste pas en vain.

CRÉON.

Et pourquoi mettre tant d'ardeur à vous soustraire à cette alliance?

ANTIGONE.

Pour suivre dans son exil un père infortuné...

CRÉON.

Ton cœur est généreux, mais non pas exempt d'imprudence.

ANTIGONE.

Et pour mourir avec lui.... Tu sais tous mes projets.

CRÉON.

Va, je ne livrerai pas mon fils à tes fureurs. Abandonne ces lieux qui t'ont vu naître [1].

ŒDIPE.

Ma chère fille, j'admire ta tendresse et ton zèle, mais....

ANTIGONE.

Et si j'acceptais sa main, si vous éprouviez seul les rigueurs de l'exil, ô mon père!...

ŒDIPE.

Laisse-moi, vis heureuse; je saurai supporter mes maux avec patience.

ANTIGONE.

Qui donc prendrait soin de votre aveugle caducité?

ŒDIPE.

Ma cendre reposera aux lieux fixés par la destinée.

[1] Il n'est pas facile de dire si ces mots sont un ordre ou une permission. Ce sont les derniers que Créon prononce : on pourrait en conclure qu'il se retire, et qu'OEdipe et sa fille restent seuls sur la scène avec le chœur. Cependant je n'ai pas indiqué ce changement, parce qu'il n'est pas certain qu'il ait lieu.

ANTIGONE.

OEdipe, vainqueur du sphinx ! qu'êtes-vous devenu ?

ŒDIPE.

Hélas ! il n'est plus : le jour qui fit mon bonheur a causé ma ruine.

ANTIGONE.

Ah ! c'est à moi de partager vos malheurs.

ŒDIPE.

Accompagner un père aveugle dans son exil, c'est pour une jeune fille une charge trop humiliante.

ANTIGONE.

Non, mon père, elle est honorable pour une fille vertueuse.

ŒDIPE.

Conduis-moi donc vers ces corps privés de vie ; que je touche celui de ta mère.

ANTIGONE.

La voilà ; portez votre main sur ces restes chéris.

ŒDIPE.

O mère ! ô épouse infortunée !

ANTIGONE.

Objet de douleur et de compassion, elle est étendue sans vie après avoir vu tous les maux s'accumuler sur sa tête !

ŒDIPE.

Où est le corps d'Étéocle ? où est celui de Polynice ?

ANTIGONE.

Les voici étendus tout auprès l'un de l'autre.

ŒDIPE.

Pose ma main tremblante sur leurs visages glacés.

ANTIGONE.

Vous touchez de vos mains les corps de vos enfans.

ŒDIPE.

Chers et malheureux fils d'un trop malheureux père !

ANTIGONE.

O nom cher à mon cœur ! ô doux nom de Polynice !

ŒDIPE.

C'est maintenant, ma fille, que s'accomplit l'oracle de Loxias.

ANTIGONE.

Quel est cet oracle ? Dois-je me préparer à de nouvelles infortunes ?

ŒDIPE.

Le dieu a déclaré que je mourrais exilé dans Athènes.

ANTIGONE.

Où dites-vous ? quelle forteresse dans l'Attique osera vous recevoir et vous protéger ?

ŒDIPE.

Colone, la demeure sainte du dieu dont le trident a produit le coursier fougueux. Viens, ma fille, sers de guide à ton père aveugle, puisque tu veux être la compagne de son exil.

ANTIGONE.

Partons pour ce triste exil, ô mon père! donnez-moi votre main chérie, afin que, semblable au vent qui fait mouvoir le vaisseau, je soutienne vos forces défaillantes.

ŒDIPE.

Je te suis, ma chère fille; pauvre infortunée! sois mon guide.

ANTIGONE.

Parmi toutes les jeunes Thébaines, en est-il quelqu'une dont le sort soit plus déplorable ?

ŒDIPE.

Où poserai-je mon pied chancelant?.. Donne-moi mon bâton, ma fille.

ANTIGONE.

Ici, ici .... portez ici votre pied, ô vous dont la force est comme un songe !

ŒDIPE.

O cruel exil ! chasser de sa patrie un malheureux vieillard ! ah ! quelle injuste rigueur !

ANTIGONE.

Cessez, cessez de vous plaindre. La justice ne voit pas les méchans, et laisse impunis les forfaits.

ŒDIPE.

Voilà celui qu'inspirait une muse céleste et victorieuse, et qui seul sut expliquer l'énigme obscure du sphinx !

ANTIGONE.

Quel souvenir osez-vous rappeler ? Bannissez de vos discours ainsi que de vos pensées l'image de vos prospérités. Hélas, voilà le triste sort où elles devaient vous conduire ! Proscrit de votre patrie, votre dernier désir devait donc être de trouver un lieu qui reçût vos cendres !... Et moi, suivie des tendres regrets de mes jeunes et chères compagnes, je fuis loin de ma terre natale, pour mener une vie errante, étrangère à mon sexe.

ŒDIPE.

O chère et généreuse fille !

ANTIGONE.

Le soin d'un père affligé doit faire toute ma gloire. Malheureuse que je suis ! je vois mon frère outragé, son corps rejeté de la maison paternelle,

privé de la sépulture. Ah ! mon père, dussé-je expier cette action par ma mort, je veux l'ensevelir dans la terre ténébreuse.

ŒDIPE.

Va, salue tes jeunes compagnes.

ANTIGONE.

Ah ! n'ai-je pas assez de mes gémissemens ?

ŒDIPE.

Invoque les dieux aux pieds des autels.

ANTIGONE.

Les dieux sont fatigués du bruit de mes malheurs.

ŒDIPE.

Va dans le temple écarté, consacré à Bromius, sur la montagne des Ménades [1].

ANTIGONE.

Dois-je invoquer le dieu que j'ai si souvent célébré par mes danses religieuses sur les montagnes de Sémelé [2], revêtue de la peau du cerf des Bacchantes ? culte inutile, et trop mal récompensé !

ŒDIPE.

Illustres citoyens de ma patrie ! voyez, je suis

[1] La montagne des Ménades ou des Bacchantes, c'est le Cithéron.

[2] C'est encore le Cithéron. En grec, le nom de Sémélé peut également se rapporter aux danses religieuses : *les danses de Sémélé*.

cet OEdipe qui expliqua jadis l'énigme fameuse, qui mérita le nom de grand [1], et seul sut réprimer le tyrannique empire du sphinx homicide; maintenant, couvert d'opprobre et digne de compassion, je suis chassé de ma terre natale.... Mais pourquoi ces gémissemens, pourquoi ces larmes inutiles ? L'homme mortel doit se soumettre à la nécessité qui vient des dieux.

LE CHŒUR.

Victoire à jamais glorieuse! sois la compagne de ma vie, et ne cesse point de me distribuer tes couronnes [2].

[1] M. Brunck, d'après M. Walcknaër, supprime les deux premiers vers de ce discours, comme dérobés à l'*OEdipe* de Sophocle avec de légers changemens. En suivant ces habiles critiques, il faudrait traduire : « Moi qui jadis contins seul la tyrannie du » sphinx meurtrier, maintenant, etc. »

[2] Voyez la note [1], tome V, p. 364.

FIN DES PHÉNICIENNES.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES PHÉNICIENNES.

Il est facile d'indiquer et difficile de définir le sujet de cette tragédie. La *Thébaïde* n'est pas une action, c'est une histoire. Stace, qui en a fait le sujet de son poème, eût peut-être choisi le siége de Troie, si l'*Iliade* n'eût point existé. Mais ni le siége de Troie, ni le siége de Thèbes, ne peuvent être le sujet d'un poème épique ou dramatique. Que serait l'œuvre immortelle d'Homère, sans l'action simple, unique, importante qui est l'âme de ce grand corps? Présente à toutes ses parties, elle y répand à chaque instant la chaleur et la vie, et développe, comme le principe du mouvement, tous les admirables ressorts que le poëte met en jeu. Voilà sans doute ce qui manque à tous ces poèmes historiques, qui, comme la *Pharsale*, n'offrent que des beautés qui fatiguent la vue, parce qu'elles ne forment point un tout, et ne montrent pas un objet fixe et déterminé, où l'esprit tende sans cesse aux travers des inquiétudes et de l'espérance. Je ne

compare pas la *Thébaïde* de Stace à la *Pharsale* de Lucain. On ne cessera jamais d'admirer dans celle-ci la poésie du langage, l'élévation des sentimens, et la grandeur des caractères : tandis que la *Thébaïde* n'offre que peu de ces beautés qui dédommagent du principal défaut qui lui est commun avec le poème de Lucain. Je veux seulement fixer l'attention sur les écueils qu'offre le sujet de la *Thébaïde*, et voir jusqu'à quel point Euripide a su les éviter.

Il semblerait, au premier coup-d'œil, que c'est le siége de Thèbes qu'Euripide a envisagé comme son sujet. Tous les chœurs se rapportent à cet objet. Tantôt ils élèvent la grandeur de cette ville et son illustre origine, tantôt ils gémissent sur sa prochaine destruction, tantôt ils montrent Mars plein de fureur, qui cherche à exercer sur elle de cruelles vengeances. Stace n'a pas oublié cette dernière circonstance, et Mars joue aussi un grand rôle dans son poème. Indépendamment des chants du chœur, l'examen le plus léger de chaque partie de cette pièce fait voir qu'il y est continuellement question du siége de Thèbes, à l'exception du dernier acte, qui, sous ce point de vue, est tout-à-fait épisodique. Et c'est en vain qu'on alléguerait pour le justifier, les opinions anciennes sur la sépulture. Quelles qu'aient été ces opinions, si Euripide a traité le siége de Thèbes, il n'était point

question dans ce sujet du corps de Polynice ni de la vieillesse d'OEdipe.

Le poème d'Euripide offrirait cependant, dans cette supposition, un champ plus restreint que celui de Stace, et par là même il serait moins vicieux. Ce n'est pas tout un siége, c'est un assaut dont il est question dans la tragédie. Cependant, comme un assaut ne peut point fournir le plan d'un poème, le sujet, sous ce point de vue, paraîtra chargé d'accessoires.

Mais ce n'est pas ainsi qu'Euripide l'a envisagé; l'entreprise dont il a fait choix est plus touchante et plus dramatique ; c'est un sujet moins vague et plus heureux, qu'il n'a point assez défini peut-être, qu'il n'a pas traité, je crois, avec assez de rigueur et de sévérité, que son génie a plutôt senti que développé, mais qui domine néanmoins toutes les actions subordonnées, qui en fait le nœud, et répand un intérêt sur cet ouvrage dont il n'est pas aisé de se rendre compte : intérêt que n'ont point les imitations où cet objet est perdu de vue.

Polynice entreprend de rentrer dans ses états ; y réussira-t-il ? Telle est la question dont la solution fait le dénoûment de cette tragédie. Il entreprend d'abord d'exécuter son projet par les voies de douceur, ensuite par la force. Enfin, obligé de renoncer au trône, il se réduit à demander la sé-

pulture, « quelques grains de poussière, au lieu » du trône qu'il a perdu. » Bien loin donc que le dernier acte soit superflu, en partant des opinions anciennes, il n'a d'autre défaut que de n'être pas achevé. Car, entre la rigueur de Créon et le courage d'Antigone, le spectateur demeure incertain sur le sort de Polynice, et c'est en partie ce qui me fait dire que l'auteur a plutôt senti que développé son sujet.

Malgré ce moyen de défense, la tragédie des *Phéniciennes* reste encore exposée au reproche d'être chargée d'épisodes. Celui de Ménécée est bien propre au sujet du siége de Thèbes; mais au sujet des *Phéniciennes*, tel que je le conçois, il l'est moins, et c'est sans contredit pour cela qu'il frappe davantage, et que le P. Brumoy l'a relevé, quoiqu'il n'eût point fait observer ceux dont est chargée la tragédie d'*Oreste*, parce que ceux-ci sont véritablement tirés du fond du sujet; j'en dis autant de l'épisode de Tirésias. Il faut encore regarder comme un épisode l'entretien d'Étéocle et de Créon; mais il est plus propre au sujet que le premier, non parce qu'il prépare la défense de Thèbes, car c'est plutôt par là qu'il s'en écarte, mais parce qu'il amène la déclaration des dernières volontés d'Étéocle, et par là même l'obstacle à la sépulture de Polynice dans sa patrie.

Il résulte de cette manière d'envisager le sujet,

qu'il était indispensable que les caractères fussent tels qu'Euripide les a tracés. Car, ou les deux caractères seraient doux, et alors il n'y aurait plus de discorde, ou tous deux seraient hautains, et en ce cas, nulle voie de conciliation à tenter, ou Étéocle serait doux et Polynice hautain; mais alors il n'y avait plus de possibilité de tenter la conciliation au sein des murs : car Polynice n'y fût point entré; et Euripide était bien loin de transporter, comme Stace, la scène au milieu de deux armées prêtes à en venir aux mains, et d'imaginer que Jocaste prétendît les arrêter sur-le-champ de bataille par ses discours. Enfin, toutes les bienséances poétiques et théâtrales, la nécessité même et les vraisemblances, exigeaient que la scène eût lieu dans Thèbes, et près du palais. Il est bien vrai que dans la *Thébaïde* de Racine, où les caractères sont tels que je les suppose ici, Polynice entre deux fois dans la ville; mais c'est une des raisons sans doute qui engageaient ce grand poëte à juger sévèrement ce premier essai de son talent. Il restait donc l'unique parti qu'a suivi Euripide, et dont se sont écartés si mal à propos ceux qu'a critiqués le P. Brumoy, et sur-tout le déclamateur Sénèque, dont les tragédies, pauvres d'action et riches de paroles, ne peuvent soutenir un examen sévère.

Lors même qu'il ne serait pas nécessaire, le caractère de Polynice serait donné par les conve-

nances. Il fallait exciter l'intérêt en faveur de l'ennemi de sa patrie, et sans cela ce n'eût été qu'un caractère odieux, que la tragédie aurait rejeté. Le poëte ne pouvait accumuler trop de circonstances adoucissantes pour rendre excusable *le parricide de sa patrie*, comme dit Cicéron. C'est le caractère le plus doux et le plus affectueux; son frère a violé ses promesses; Étéocle d'ailleurs est peu religieux, ambitieux sans dissimulation, d'un caractère grand, à la vérité, noble et fier, mais hautain, emporté, dédaignant les lois de la justice vulgaire lorsqu'il s'agit d'aspirer à la puissance. Une circonstance l'excusait; Étéocle était l'aîné de son frère; sans doute Euripide a bien pensé à ce moyen de justification lorsqu'il a fait parler Étéocle : et le reproche d'un scholiaste à cet égard, n'est qu'une preuve de la légèreté de sa critique; c'est avec raison, et de propos délibéré, qu'Euripide a dissimulé cela. Il veut que ses spectateurs n'y songent pas, qu'ils supposent tous les droits du côté de Polynice, et la possession seule en faveur d'Étéocle. Car, je le répète, quelle adresse n'était pas nécessaire pour intéresser en faveur du personnage qui est chargé du plus odieux des attentats?

Maintenant, je me crois dispensé, par le travail du P. Brumoy sur cette pièce, qui est plus étendu que celui qu'il a fait sur les précédentes; je me crois dispensé, dis-je, d'entrer dans le détail des

beautés et des défauts particuliers de la pièce, et de la suivre dans toutes ses parties : je me contenterai de quelques rapprochemens relatifs à l'exposition. Le P. Brumoy a déjà indiqué la source où Euripide l'a puisée. Je vais citer ce morceau d'Homère par extrait, afin que le lecteur ait sous les yeux les principaux traits d'imitation, et en particulier la manière dont chaque chef est annoncé.

« Hélène arrive près des portes Scées. Au-dessus de ces portes étaient assis des vieillards vénérables. Priam, haussant la voix : Venez ici, dit-il, ma chère fille, et asseyez-vous à mes côtés, pour considérer vos parens et vos amis... Nommez-moi cet homme étonnant, dites quel est ce chef remarquable par son port et par sa stature : d'autres l'emportent sur lui par la hauteur de la taille ; mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme si beau ni si majestueux : il ressemble à un roi.... Ce guerrier est le fils d'Atrée, Agamemnon, dont l'empire est si étendu, et qui possède à la fois l'art de régner et de combattre.... Apprends-moi aussi, ma chère fille, poursuivit le vieillard, quel est ce guerrier-ci ; moins grand de toute la tête qu'Agamemnon, il l'efface par sa carrure. Ses armes sont couchées sur la terre féconde : lui cependant, tel qu'un bélier, parcourt les rangs..... C'est, répondit Hélène, le fils de Laërte, le prudent Ulysse.......

Quel est cet autre chef si grand et si terrible; et qui, par sa taille et par sa carrure, l'emporte sur tous les Grecs?— C'est le redoutable Ajax, le rempart de la Grèce. Là, parmi les Crétois, se tient Idoménée, semblable à l'un des immortels....... Mais je ne puis découvrir deux chefs : Castor, qui dompte les coursiers; Pollux, invincible à la lutte, mes propres frères, et sortis du même sein que moi. »

M. Bitaubé, de qui j'emprunte la traduction, indique dans une note fort intéressante, les imitations auxquelles cette fiction a servi de modèle. Il rappelle celle d'Euripide. Le Tasse, ajoute-t-il, l'a de même imitée avec succès. Herminie fait connaître à Aladin les principaux chefs de l'armée ennemie. Elle n'est pas, comme Hélène, la cause et l'objet de la guerre; cependant elle intéresse comme amante.

Entrons dans plus de détails, et rapprochons, par un extrait, l'imitation de son modèle.

Le vieil Aladin est enfermé dans Jérusalem, comme Priam dans Troie :

Gli ordini diede e poscia ei si ritrasse
Ove sorge una torre infra due porte.
Volle che quivi seco Erminia andasse :
Erminia bella, etc.
Allor siccome turbine si scioglie
E cade dalle nubi aereo foco,

Il buon Tancredi, a cui Goffredo accenna,
Sua squadra mosse ed arresto l'antenna.
Onde dice (il Re) a colei ch' è seco assisa,
E che già sente palpitarsi il petto :

. . . .

Chi è dunque costui che così bene
S'adatta in giostra, e fero in vista è tanto?
A quella, in vece di risposta, viene
Su le labbra un sospir, su gli occhi il pianto.

. . . .

Goffredo è quel che nel purpureo manto
Ha di regio e d'augusto in se cotanto.

. . . .

Dimmi chi sia colui ch' ha pur vermiglia
La soppravveste, e seco a par si vede.

. . . .

È Baldovin, risponde, e ben si scopre
Nel volto a lui fratel, ma più nell' opre.
Or rimira colui, che quasi in modo
D'uom che consigli, sta dall' altro fianco :
Quegli è Raimondo,..... uom già canuto e bianco.
..... Quell' altro più in là,......
Del re Britanno è il buon figliuol Guglielmo ;
V'è Guelfo seco......
Ma'l gran nemico mio tra queste squadre
Già riveder non posso, e pur vi guato.
Io dico Boemondo il micidiale,
Distruggitor del mio sangue reale.
Così parlavan questi.

» Il donne ses ordres ; ensuite il va se placer

sur une tour, bâtie entre deux portes.... Il veut qu'Herminie reste auprès de lui, la belle Herminie, etc.... alors, semblable à un tourbillon qui s'entr'ouvre et à l'éclair qui perce la nue, le brave Tancrède, à qui Godefroi a fait signe, avance son escadron, et met sa lance en arrêt... Le roi s'adressant à Herminie, qui était assise à ses côtés, et qui déjà sentait son cœur palpiter... Quel est donc ce guerrier qui tient si noblement sa lance en arrêt, et dont la mine est si fière? A ces mots, au lieu d'une réponse, un soupir vient sur les lèvres d'Herminie, et des pleurs dans ses beaux yeux.... Ce héros qui, sous ce manteau de pourpre, a l'air si auguste et si majestueux, c'est Godefroi.... Quel est ce guerrier dont la cotte d'arme est de couleur de feu, et qui semble marcher l'égal de Godefroi?... C'est Baudoin, répondit Herminie; sa figure annonce qu'il est son frère, et ses exploits encore mieux. Et cet autre guerrier, de l'autre côté de Godefroi, qui semble lui donner des conseils? c'est Raimond... sa tête chauve a blanchi dans les travaux... Un peu plus loin, celui dont le casque brille de l'or qui le couvre, c'est Guillaume, fils du roi d'Angleterre. Guelfe est auprès de lui.... Mais je ne retrouve point parmi tous ces guerriers, le plus cruel de mes ennemis, en vain je le cherche. Je veux par-

ler de l'homicide Boémond, de ce destructeur de mon trône et de ma famille entière. Ainsi s'entretiennent Aladin et Herminie[1]. »

Maintenant voici les imitations de Stace :

Turre procul sola nondum concessa videri
Antigone populis, teneras defenditur atra
Veste genas, juxtaque comes, quo Laïus ibat
Armigero, tunc virgo senem regina veretur.
Quæ sic orsa prior : spesne obstatura Pelasgis
Hæc vexilla, pater ?.... dic, ô precor....
..... quæ noster signa Menœceus,
Quæ noster gerat arma Creon ; ....
Sic rudis Antigone. Senior cui talia Phorbas :
Mille sagittiferos gelidæ de colle Tanagræ
Promovet ecce Dryas. Hic cui nivea arma tridentem
Atque auro rude fulmen habent, Orionis alti
Non falsus virtute nepos......
Quis tibi Phœbeas acies, veteremque revolvat
Phocida ? quis Panopem ? quis Aulida ?.....
. . . .
Omnibus immixtas cono super aspice lauros. . . .
Iphitus acer agit, genitor cui nuper ademptus
Naubolus Hippasides, tuus, ô mitissime Laï !
Hospes ; adhuc currus securaque lora tenebat,
Cum tua subter equos jacuit convulsa cruentis
Ictibus, ô utinam nostro cum sanguine ! cervix.
Dicentis maduere genæ, vultumque per omnem
Pallor iit, vocisque repens singultus apertum
Intercepit iter......

[1] *Jérusalem délivrée*, III, 12 et suiv.

Et jam acies obtusa negat, cunctique resistunt,
Et tuus armatis jubet ecce silentia frater.

« Antigone, qui n'osait point s'exposer aux regards du peuple, couvrant ses tendres joues d'un voile noir, était dans une tour écartée, seule, avec un serviteur fidèle. Jadis il accompagna Laïus, et lui servit d'écuyer; maintenant la jeune princesse respecte ses cheveux blancs. Elle lui adresse la parole la première : O mon père! pouvons-nous espérer que ces drapeaux résistent aux Pélasges?... Dites-moi, je vous en conjure,..... quelles enseignes portent Ménécée et Créon, nos chers défenseurs.... C'est ainsi que la jeune Antigone interrogeait son guide. Le vieux Phorbas lui répond : Voyez ici Dryas; il conduit mille archers de la froide colline de Tanagre. Celui-ci, dont les armes plus blanches que la neige, sont chargées d'un trident et d'une foudre d'or grossièrement imitée, est le petit-fils d'Orion; il ne dément point la vertu de son aïeul.... Qui pourrait compter ici les troupes de Phébus? Et l'antique Phocide, et Panope, et l'Aulide?.... Voyez les lauriers mêlés aux casques de tous ces guerriers.... L'ardent Iphitus est à leur tête, Iphitus à qui son père vient d'être enlevé, Naubolus, ton hôte, ô bon Laïus! ô le plus doux des rois! il retenait encore ton char et les rênes d'une main assurée, lorsque ta tête, frappée de sanglantes blessures, fut foulée aux

pieds des chevaux. Ah ! plût à dieu que mon sang eût été répandu avec le tien ! A ces mots, les joues du vieillard se mouillent de larmes, la pâleur de la mort s'empare de son visage, les sanglots se succèdent et interceptent le passage de la voix.... Mais déjà ma vue affaiblie ne discerne plus les traits des guerriers, tous s'arrêtent à la fois, et voilà votre frère qui leur impose silence. »

Ce dernier vers sert de transition au discours du jeune roi, et il faut convenir qu'elle est aussi noble que naturelle. Le discours de Phorbas, que je n'ai point rapporté, dans lequel il fait le dénombrement des troupes, est long et froid; j'ai mieux aimé citer le mouvement de ce vieillard à l'aspect du fils d'un ancien ami de son maître, quoiqu'il n'ait qu'un rapport indirect avec *les Phéniciennes* d'Euripide.

Le ton des *Phéniciennes* est élevé et héroïque, plus, à ce qu'il me semble, que celui d'aucune autre pièce d'Euripide. La nature du sujet l'exigeait : il est peut-être traité d'une manière trop épique : on y trouve deux récits partagés chacun en deux parties, qui en font quatre récits distincts et assez longs, sans parler du prologue qui est aussi fort long, mais qui ne peut, je crois, être critiqué, étant tout-à-fait hors de la tragédie : et cela est si vrai, qu'en l'en détachant, cette pièce n'en serait pas moins une des plus longues du

théâtre grec. Elle a environ dix-huit cents vers, et en aurait plus de dix-sept cents, sans le prologue. Je remarque cela pour confirmer l'observation que j'ai faite au sujet du prologue, dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*. Il est d'ailleurs certain que le sujet est fort bien exposé, indépendamment de ce prologue, quoique celui-ci répande sur quelques circonstances de l'avant-scène une clarté qu'il eût été impossible d'obtenir par un autre moyen.

Il me semble enfin que cette pièce, envisagée comme je viens de dire, offre un sujet nouveau et aussi noble qu'intéressant et pathétique, qui produirait un grand effet sur le théâtre français, aussi bien que sur le théâtre grec, sur-tout si on en écartait toute espèce de luxe, et qu'on évitât les défauts dont Euripide n'est pas exempt.

FIN DE L'EXAMEN DES PHÉNICIENNES.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

JASON oubliant qu'il devait tout à Médée, qui l'avait délivré d'un péril certain dans la conquête de la toison d'or, et qui avait tout sacrifié pour le suivre à travers tant de périls et de mers, résolut de l'exiler avec les enfans qu'il avait eus d'elle, après avoir épousé à ses yeux Glauca, fille du roi de Corinthe. La vengeance qu'en tire Médée est le sujet de cette tragédie. L'action est si frappante, qu'elle a fait la matière de plusieurs tragédies imitées de celles d'Euripide. Ovide en a composé une qui n'est pas venue jusqu'à nous, et dont Quintilien nous a conservé ce vers si connu :

> Servare potui, perdere an possim rogas ?
> Si j'ai pu le sauver, ne puis-je le détruire ?

Ennius avait traduit en vers latins la *Médée* d'Euripide, et l'on en trouve des fragmens dans Cicéron. On dit que Mécène même avait traité ce sujet à sa manière. Mais ce qui nous reste de meilleur en ce genre, se réduit à la *Médée* de Sénèque, à celle de Louis Dolcé, à la traduction de Buchanan, à une tragédie de P. Corneille, sous

le nom de *Médée*, sans compter celle[1] de la *Toison d'or*, et l'opéra de *Thésée*. Nous en parlerons au sujet de la tragédie d'Euripide, qui leur a donné lieu[2].

Il y a neuf personnages, à savoir : Médée, Jason, Créon, roi de Corinthe, Égée, roi d'Athènes, les deux fils de Médée, encore enfans, leur gouverneur, la confidente de Médée, et un officier, outre le chœur, composé de femmes corinthiennes attachées aux intérêts de Médée. La scène est dans le vestibule du palais de Créon. Corneille dit que c'est une place publique[3], et il trouve bien peu de vraisemblance à y faire parler des rois[4]. Il a raison, quant au dernier article. Mais rien n'oblige à croire que ces sortes de vestibules, où Euripide place si souvent ses scènes, fussent toujours publics. Il est croyable que c'étaient des portiques séparés des appartemens intérieurs, mais élevés, et fort différens en toute manière de ce qu'on

[1] Elle n'a point de rapport au sujet présent, quoique Médée y joue le principal rôle.

[2] La *Médée* de Longepierre, celles de MM. Clément et Glover seront rappelées à la suite de cet extrait.

[3] Pierre Corneille, *Examen de Médée*.

[4] Ce défaut, si c'en est un réellement, se retrouve bien souvent dans nos tragédies modernes, et Corneille lui-même n'en est pas plus exempt que d'autres. Mais il est convenu que sur ce point, on doit aider à la vraisemblance, et ne pas se montrer trop sévère.
R.-R.

nomme places publiques. Quelquefois ces portiques étaient en vue des places et des rues, comme la tragédie d'*Oreste* le suppose ; mais on n'a point de preuve que cela fût toujours ainsi.

Il est bon de se rappeler en peu de mots l'histoire de Médée, si élégamment écrite dans le septième livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Elle était fille d'Aétas, roi de Colchos [1], et très-versée dans l'art magique, c'est-à-dire, très-spirituelle. Mais elle usa mal de son art et de ses lumières : car elle se rendit célèbre par ses forfaits. L'amour qu'elle conçut pour Jason fut la source de tous ses crimes. Jason, fils d'Æson, roi d'Iolcos, avait été supplanté par son oncle Pélias, usurpateur des États d'Æson. Le jeune prince, qui avait été dérobé à la fureur du tyran, revint et demanda ses États. Mais Pélias, pour s'en défaire en politique [2], l'engagea à tenter l'expédition de la toison d'or, à la tête des Argonautes. Il s'agissait d'aller à Colchos, et de ravir cette riche toison gardée par des taureaux à gueule enflammée, et par un horrible dragon.

Ce fut là que Médée l'aima, et le rendit maître de ce trésor sans danger, mais aux dépens de sa patrie et de son père Aétas, dont le sort dépendait de la toison. L'amante et l'amant prirent la fuite.

[1] Colchos, capitale de la Colchide, à l'embouchure du Phase.

[2] Ainsi en usa Eurysthée à l'égard d'Hercule.

Aétas les poursuivit en vain. Jason revint à Iolcos avec son épouse. Elle trouva moyen de le délivrer de l'usurpateur Pélias, en feignant d'avoir un secret pour le rajeunir; et, sous ce frivole prétexte, elle engagea ses filles même à l'égorger. Médée et Jason, contraints de fuir après cet attentat, abordèrent à Corinthe, où Jason abandonna Médée pour se livrer à de nouvelles amours. Ce dernier trait est le sujet de la tragédie d'Euripide[1]. Il n'est pas ici question de démêler l'histoire de la fable, puisque c'est la fable qui fait le fond du poème[2]. On peut seulement observer en passant que Médée, quoique coupable d'avoir trahi son père, et tué son frère Absyrte, dont elle jeta, dit-on, les membres en chemin pour arrêter la poursuite d'Aétas, est pourtant justifiée du meurtre de ses fils par quelques auteurs qui veulent rendre au moins la chose douteuse. Ælien dit, par exemple, qu'une autre tradition veut que les fils de Jason aient été tués, non par Médée, mais par les Corinthiens; et il ajoute que ce fut à la prière des Corinthiens qu'Euripide tourna autrement son sujet, et rejeta sur Médée un forfait si odieux. Il y a eu même des critiques qui ont voulu, sur quelque

[1] Le sujet et la vengeance de Médée. Voyez l'examen de cette pièce, t. VI.

[2] J'ai essayé de montrer les résultats historiques de l'expédition des Argonautes, dans mon *Histoire des Colonies grecques*, tome II, p. 193-215. R.-R.

autre autorité incertaine, qu'Euripide ait reçu des Corinthiens cinq talens pour en user ainsi. Que cela soit ou non, Euripide, dans ce sujet comme dans les autres, avait différentes traditions qu'il pouvait suivre, et celle qu'il a suivie était beaucoup plus propre au théâtre qu'aucune autre.

ACTE PREMIER.

La scène s'ouvre par la confidente [1] de Médée. « Plût aux dieux [2], dit-elle, que le vaisseau des » Argonautes n'eût jamais abordé à Colchos! que

[1] Grec : *nourrice*, comme dans la tragédie d'*Hippolyte*.

[2] Phèdre nous apprend, dans une de ses fables, deux choses assez importantes pour les remarquer : 1°. Que cette ouverture de scène était fort estimée de son temps, puisqu'il la cite comme un des plus beaux morceaux, pour tâcher de dérider les censeurs de ses fables; 2°. Que ce même morceau était critiqué par les savans, parce que Minos avait vogué sur la mer Égée long-temps avant qu'Argos eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom. Ce vaisseau n'était donc pas le premier; Euripide a donc eu tort de le supposer tel. Que répond à cela Phèdre? « Que voulez-vous » donc qu'on vous fasse, lecteur plus censeur que Caton, si les » fables, ni petites, ni grandes, ne peuvent vous contenter? » Croyez-moi, n'allez point chicaner avec les lettres, de peur » qu'elles n'aient leur tour à vos dépens. Ceci regarde ceux qui » font profession de tout dédaigner, et qui veulent s'attirer la » réputation d'esprits supérieurs, à force de blâmer les belles » choses, qui sont aussi éloignées d'eux que le ciel l'est de la » terre. »

» les pins du mont Pélion n'eussent point été coupés pour fabriquer ce fatal vaisseau, et que la » toison n'eût pas été enlevée! » Elle en apporte la raison : Médée ne serait pas criminelle et malheureuse; criminelle, pour avoir fait mourir Pélias à Iolcos par les mains de ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir; malheureuse, à cause de la perfidie de son époux, qui l'a traînée à Corinthe pour l'y sacrifier à de nouvelles amours. « Médée » au désespoir, continue-t-elle, atteste la foi violée, et les dieux témoins de son hymen. Elle » sèche de douleur, et s'en laisse consumer. Semblable à un marbre, elle ne paraît avoir de vie » que lorsqu'elle pleure son père, sa patrie et sa » maison, qu'elle a trahis pour suivre un étranger » qui la trahit et la méprise à son tour. Elle apprend trop tard à ses dépens combien il est doux » de vivre dans sa terre natale. Elle hait même ses » enfans, et ne peut plus supporter leur vue. » En un mot, la confidente appréhende quelque funeste effet d'une douleur si profonde. » Elle » m'est connue, dit-elle; un cœur aussi fier que » le sien ne peut essuyer un outrage, sans en venir à de cruelles extrémités. »

Comme elle aperçoit alors les enfans de Médée

La Fontaine a imité cette fable, dans celle qu'il a faite contre ceux qui ont le goût difficile. C'est la vingt-troisième, qui commence par ces vers :

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope, etc.

qui reviennent avec leur gouverneur [1], elle ajoute : « Les voici. Hélas! ils ne songent pas à la douleur » où leur mère est plongée! Heureux âge, qui » ignore les cruels chagrins ! » Le gouverneur lui demande pourquoi elle a laissé Médée seule. Elle répond que la violence de son chagrin l'a contrainte de sortir et de raconter ses plaintes au ciel et à la terre ; coutume grecque, qui montre que ce prologue détaché et les autres semblables, ne laissent pas d'avoir leur fondement dans les manières anciennes [2]. Par-là ils devaient moins choquer les Grecs, qu'ils ne nous choquent. Ils se plaignaient au soleil; on se plaint aux échos en poésie. Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'on veut exhaler sa douleur en liberté. Et voilà l'unique fondement vraisemblable des monologues des Grecs, sur-tout de ceux d'Euripide.

Le gouverneur dit que Médée ignore encore les nouveaux affronts qu'on lui prépare, et qu'en effet on songe à l'exiler de Corinthe avec ses enfans. La confidente [2] fait remarquer à ces jeunes princes que leur père est près de les abandonner. Puis elle dit au gouverneur de les emmener, et sur-tout de ne les pas laisser approcher de leur mère, dont la

[1] Grec : *Pédagogue*, comme dans l'*Électre* de Sophocle et *les Phéniciennes* d'Euripide.

[2] Qui donc a jamais pensé le contraire ?

[3] La nourrice.

fureur lui paraît présager quelqu'attentat funeste. Cette scène, entre deux personnes attachées aux intérêts de Médée, a toute la naïve douceur de celles de Térence [1].

Au moment que les petits princes sont près d'entrer dans le palais, on entend les cris de Médée qui est dans son appartement. Elle se dit la plus malheureuse des femmes; elle fait des imprécations contre ses enfans, son époux, toute sa maison et contre elle-même. Ces plaintes, et autres semblables, sont entrecoupées par les réflexions de la confidente, qui fait promptement retirer les enfans de Médée. Sur quoi elle débite une très-belle morale sur les soucis cuisans qui dévorent les têtes couronnées.

Quelques femmes corinthiennes destinées à composer le chœur, accourent aux cris de Médée pour prendre part à ses chagrins. Médée redouble ses plaintes et toujours sans paraître. Autre sujet de réflexions et de tendre pitié pour des personnes amies, telles qu'on suppose celles du chœur. Elles engagent la confidente à presser Médée de se mon-

[1] Térence copiait Ménandre; et Ménandre, selon Quintilien, imitait Euripide.

Cette imitation ne peut s'entendre que du style et de la diction poétique; c'est ce que nous montrerons dans la *Notice* que nous consacrerons à Ménandre, en tête de la traduction des fragmens de ce poete. R.-R.

trer, afin de la consoler par leurs entretiens. « J'y » vole, répond celle-ci; mais je doute que je puisse » obtenir d'elle de paraître. Je vais l'en presser » en votre faveur, quoique semblable à une lionne » farouche, elle nous effraie de ses regards quand » nous osons lui parler. Que les hommes ont été » peu sages! Ils ont inventé le chant pour animer » les festins. Que ne trouvaient-ils plutôt l'art de » calmer les dépits cruels et les transports affreux » qui produisent si souvent le renversement des » maisons! C'est à guérir ces maux qu'il fallait » employer l'harmonie; car, à quoi bon chercher » dans le chant l'allégresse que les festins réveil- » lent assez d'eux-mêmes! » Cette pensée a paru belle à Euripide. Aristophane en a pourtant jugé autrement [1]. Hugues Grotius s'est donné la peine de la traduire en vers latins fort délicats [2], aussi bien que Buchanan dans sa *Médée*. Mais ces exem-

[1] Je crois que le passage d'Aristophane, que le P. Brumoy a en vue, est le mot de Strepsiade dans les *Nuées* : « Nous étions à ta- » ble; je prends la lyre, et j'invite mon fils à chanter une chan- » son de Simonide. Mais il me répond aussitôt que c'est un usage » qui a vieilli de chanter en buvant. » Phidippide lui répond : « Eh quoi! n'en était-ce pas assez pour mériter d'être battu, de » vouloir qu'on chante en mangeant ainsi que les cigales? » Peut-être y a-t-il quelqu'autre allusion d'Aristophane à ces vers d'Euripide, mais je ne m'en rappelle pas de plus directes ni de plus claires.

[2] Nil me peccet judice, si quis
Proavos multùm sapuisse neget.
Placuit thalamos quibus et festas

ples de finesse anacréontique qui nous paraissent hors de leur place dans le tragique, nous montrent seulement combien il est difficile de représenter entièrement nos poëtes grecs tels qu'ils sont. Plusieurs traits pareils sont des traits perdus pour quiconque ne se transporte pas dans le siècle où ils sont nés.

ACTE II.

Médée, avertie par la confidente, consent à se montrer. Elle tient, pour ainsi dire, sa cour, et commence par s'insinuer adroitement dans le cœur des femmes corinthiennes, pour les faire entrer dans ses intérêts. Elle dit qu'elle veut les voir pour ne pas leur donner sujet de se plaindre d'elle, que les princes pèchent souvent en se montrant trop ou trop peu, et d'autres choses semblables. Sa douleur

Ornare dapes carmine, lætas
Quod mulceret molliter aures :
At multifidis nemo Camænis
Docuit stygios sistere luctus,
Unde et mortes, et funesti
Casus totas vertere domos.
Atqui potius debuit istis
Musa mederi ; numquid cœna
Ridente juvat tendere vocem,
Cum res per se sit grata satis
Dulcis mortalibus esca ?

exigeait pourtant de la solitude. « Car enfin, abandonnée de son époux, triste jouet d'une cour
» étrangère, elle n'a plus de ressource que le tom-
» beau. » Elle détaille le malheur des femmes que leur état contraint de prendre un mari, à peu près comme Hippolyte [1] peint celui d'un homme qui prend le parti du mariage.

A entendre Médée, « il faut d'abord qu'une
» femme achète un époux, c'est-à-dire un maître,
» et peut-être un maître insupportable. Destinée à
» devenir esclave, elle ignore à qui sa liberté sera
» vendue, et elle entre, pour ainsi parler, dans
» une nouvelle région. » C'est à peu près sur ce ton qu'elle continue, en exceptant les personnes à qui elle adresse la parole. Car au moins elles ont une ressource dans leur patrie pour se consoler d'un mauvais choix; mais pour Médée, étrangère, inconnue, sans parens, sans amis, à qui pourra-t-elle confier ses chagrins? Tout cela est jeté avec artifice afin de concilier le chœur. Médée le gagne en effet si bien, que Corneille [2] n'a pas dû, ce semble, être surpris de voir que cette princesse fasse le chœur dépositaire des vengeances qu'elle prépare à un mari perfide et à un tyran odieux. On le verra plus parfaitement dans la suite. Médée, en effet, quoique coupable, est réduite à un

[1] Dans la tragédie de ce nom.

[2] Corneille, *Examen de Médée.*

tel point d'infortune, et si indignement traitée par son époux et par le roi de Corinthe, qu'elle enlève tous les suffrages en sa faveur.

Il est vrai que par-là cette pièce paraît autoriser ou plutôt justifier un peu des crimes, et des crimes exécrables. Mais outre que Médée est punie par ses propres forfaits, on avouera que la conduite de Jason, la force en quelque manière à commettre de pareils attentats, et la rend moins odieuse aux spectateurs. C'est un caractère singulier qu'Euripide a produit sur la scène, et que Quinaut a très-bien exprimé, d'après lui, dans son opéra de *Thésée* :

Le destin de Médée est d'être criminelle[1],
Mais son cœur était fait pour être vertueux.

Et dans la scène neuvième du second acte :

Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Et toi, meurs pour toujours, tendresse trop fatale.
Que le barbare Amour, que j'avais cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale !
Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse et sans égale,
Préparons avec soin nos plus funestes coups :
Ah ! si l'ingrat que j'aime, échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

[1] *Thésée*, opéra, acte II, scène I.

Le chœur se livre donc aux intérêts de Médée. Sur cela Créon, roi de Corinthe, paraît avec cet air qu'inspire la tyrannie. Il vient un peu brutalement annoncer lui-même à Médée qu'il l'exile avec ses enfans. Il ne fait pas même difficulté de lui en dire les raisons. Il redoute sa jalousie contre une rivale, et son art dangereux : car on n'ignorait pas qu'elle était versée dans la magie, science estimée des Grecs, mais suspecte. C'est ainsi qu'il la traite. Aussi Médée se plaint-elle d'un mérite qui lui est si fatal. « Le mérite, dit-elle, est » onéreux ; et la science attire des jaloux qui cher» chent à la rendre odieuse. » Puis, après une mo[ra]le très-fine sur ce point, elle ajoute que l'état de sa fortune ne doit pas la rendre redoutable à un roi ; que c'est son époux et non le roi, qu'elle accuse d'infidélité ; qu'enfin elle ne demande qu'une retraite dans ses états pour y vivre inconnue ; mais Créon la lui refuse. Il craint encore plus sa tranquillité que ses fureurs. Il s'attendait à des éclats de la part d'une princesse outragée, et il ne trouve qu'une femme éplorée qui tombe à ses genoux, et qui emploie tout ce que la pitié a de plus tendre pour le fléchir. Cela même fait un effet contraire, [et] devient pour lui un sujet plus considérable de [c]rainte. Un courroux si modeste lui paraît couvrir [qu]elque chose de fatal. Ainsi tout ce que peut ob[te]nir Médée, après s'être abaissée jusqu'aux sup-

plications, c'est un jour unique pour préparer sa fuite; à peine même lui accorde-t-on ce court intervalle. Il semble que l'on voit Didon demander à son perfide Énée, « quelques jours de délai pour » donner à sa passion et à ses fureurs le temps de » se ralentir. »

Tempus inane peto, requiem spatiumque furori, etc. [1].

Cette scène d'Euripide est pour le moins aussi bien touchée que celle de Virgile. C'est le même génie, avec cette différence dont il faut convenir, à savoir que Créon nous paraîtrait trop dur. Tels étaient, après tout, les Grecs. Médée lui dit donc : « daignez au moins m'accorder un jour pour me » disposer à un départ si précipité. Laissez-moi » pourvoir à la sûreté de mes enfans malheureux, » puisqu'un père aujourd'hui dédaigne ces tendres » soins. Souffrez que la pitié vous touche. Hélas, » vous êtes père; et vous pouvez n'être pas sensi- » ble aux maux d'une mère au désespoir? Ce ne » sont point mes malheurs particuliers, ce n'est » point mon exil qui m'afflige; c'est leur infor- » tune qui me désespère. » Émé d'une prière si touchante, et de tout ce qui a précédé, Créon dit qu'il n'a pas le cœur d'un tyran. Il accorde un jour à Médée, comme on l'a déjà dit; mais à condition qu'elle sera punie de mort, si le lendemain

[1] *Æneid.* lib. IV, v. 433.

la retrouve à Corinthe. Tout cela augmente encore la compassion des personnes du chœur.

Créon retiré, Médée dévoile toute sa rage. » Pensez-vous, dit-elle, que sans l'espoir d'une » vengeance éclatante, Médée eût pu s'abaisser à » flatter un tyran ? J'ai du moins acheté l'avantage » d'avoir vu le traître aveuglé au point de me re- » tenir en ces lieux pour un jour, précieux jour » où je sacrifierai le père, la fille et l'époux ! » Elle délibère sur la manière de les faire périr. Elle craint, non pas de mourir, mais de manquer sa vengeance, et d'être un objet de risée pour ses ennemis. Elle conclut aux philtres magiques, ou, pour parler plus juste, au poison. « Mais, reprend- » elle, eux immolés, quel sera mon asile ? Quelle » main fidèle se prêtera à mes malheurs ? Je ne vois » encore aucune ressource. Hé bien, demeurons, » et dans l'attente d'une retraite assurée, vengeons- » nous en secret et sans éclat. Que si le destin me » trahit, et m'oblige de précipiter ma fuite, je » fondrai sur eux le poignard à la main, et dussé- » je périr moi-même, ils périront. Ma fureur ne » connaît plus de bornes. Non, vénérable Hécate[1], » vous que j'ai choisie pour ma divinité tutélaire, » il ne sera pas dit qu'ils aient eu le plaisir cruel de » jouir impunément de mes larmes. Je saurai à » mon tour changer en un deuil horrible leur hy-

[1] La Lune, déesse des Magiciens.

» men et mon exil. Allons, Médée, mets en usage » tous tes enchantemens. Porte la vengeance jus» qu'à la barbarie. C'est à présent qu'il faut tout » oser. Tu vois l'outrage, venge-toi. Issue du so» leil, savante dans l'art des charmes, femme enfin, » et par cela seul capable des plus hardis projets, » serais-tu la fable et le jouet du perfide Jason, et » des vils descendans de Sisyphe [1] ? »

Elle s'en va; et le chœur, qui lui est dévoué, goûte par avance la vengeance de Médée, et la gloire qu'elle va acquérir à son sexe, en punissant la perfidie d'un époux. Ce même chœur, frappé du crime de Jason, justifie tous ceux des femmes en pareil genre, à l'égard de leurs époux; morale pernicieuse, et qu'on ne peut pardonner ici qu'aux fureurs que Médée a soufflées dans le cœur de ces femmes, et à l'idée qu'elles avaient de la foi conjugale violée par les maris.

ACTE III.

C'est ici, comme dans Virgile [2], une entrevue d'un époux et d'une femme dédaignée, scène assez délicate à toucher, et qui n'a pas même paru sans

[1] Ancien roi de Corinthe.

[2] *Æneid.* lib. IV.

défaut dans ce judicieux poëte, où Énée joue un assez mauvais rôle; aussi bien que Pyrrhus avec Hermione dans l'*Andromaque* de Racine. Je ne pense pas qu'Euripide paraisse plus heureux. Cependant une situation pareille étant une source de grandes beautés, ne devait pas être omise par un poëte qui aimait le pathétique.

Jason commence. Tout son discours est plus artificieux que solide. A l'en croire, Médée doit seule s'imputer son bannissement de Corinthe. Elle aurait pu y vivre heureuse en domptant sa colère. Mais ses emportemens contre un grand roi ont réduit Jason à n'oser la plaindre, et à la trouver même heureuse d'en être quitte pour l'exil. Il proteste qu'il n'a rien omis pour fléchir Créon, et que tous ses efforts ont été vains, parce que Médée a aigri le roi par ses fureurs. Jason veut donc au moins adoucir par ses secours la fuite de son épouse. Médée, outrée d'un pareil discours et des offres qu'on lui fait, interrompt Jason, et ne lui épargne pas les noms les plus odieux. Elle a tout sacrifié pour lui, jusqu'à devenir criminelle pour lui plaire : c'est en faisant mourir le vieux roi Pélias par les mains de ses filles. Elle a dérobé Jason à mille périls. Par elle, il a dompté les taureaux qui vomissaient des flammes. Par elle, il a trompé la vigilance du dragon qui gardait la toison d'or. Quel prix de tant de bienfaits? Jason la répudie,

et va épouser une rivale à ses yeux. Elle atteste la foi violée, et tant de marques trompeuses d'un amour feint. « Hé! dis-moi, continue-t-elle, char-» gée de tes mépris, où puis-je porter mes pas? » Sera-ce dans ma patrie, et dans le palais de mon » père? Je les ai trahis pour toi. Serait-ce chez les » infortunées filles de Pélias? Et de quel œil re-» verraient-elles la main qui a tué leur père? Plus » d'amis, plus de parens pour moi. Je t'ai tout » sacrifié, cruel, etc. » Ces sentimens sont à peu près les mêmes que ceux d'Hermione à l'égard de Pyrrhus :

Je ne t'ai pas aimé, cruel? qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor malgré tes infidélités, etc.

RACINE, *Andromaque*, acte IV, sc. V.

Médée même est plus emportée. Aussi était-elle plus outragée qu'Hermione, qui n'était pas mariée avec Pyrrhus, chez Racine. Les enfans de Médée, réduits à une triste indigence par un père qui consent à leur exil, servent encore à animer ses plaintes trop bien fondées.

Jason réplique en orateur embarrassé, et qui cherche de vains détours pour éluder de bonnes raisons. Il attribue non à Médée, mais à Vénus, son heureuse entreprise de la toison d'or. C'est l'amour aveugle qui engagea Médée malgré elle à la

servir. Mauvaise excuse, aussi glisse-t-il légèrement sur ce point; et il se croit assez justifié sur l'article de la reconnaissance, d'autant plus qu'il a tiré cette princesse d'un climat barbare pour la transporter en Grèce; région polie, sensible au mérite, et qui a su connaître tout l'esprit de Médée. C'est une flatterie pour la Grèce. On ne sait pas comment la nommer, tant elle est hors de place, et peu assortie à une pareille scène. A l'égard de son nouvel hymenée, Jason s'excuse d'une manière qui ne pouvait être tolérable que pour les anciens. C'est une alliance royale et un appui nécessaire qu'il a cherché pour Médée même et pour ses enfans. Il était exilé comme elle et sans ressource : triste héritage pour une illustre postérité! Ce nouvel hymen lui donne de l'éclat, et procure de puissans amis à ses enfans. Jason semble presque vouloir que Médée lui sache gré d'une perfidie qu'il croit, dit-il, avantageuse pour elle. Voilà où mène la nécessité d'entrer dans ces sortes de situations, si intéressantes d'ailleurs sur le théâtre.

Les usages mis à part, comme choses très-différentes dans les divers temps, on conviendra que dans l'*Andromaque*, Pyrrhus apporte de plus méchantes raisons à Hermione, quand il lui dit sans détour :

Je voulus m'obstiner à vous être fidèle :

Je vous reçus en reine, et jusques à ce jour
J'ai cru que mes sermens me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte, et par un coup funeste
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour éternel.

Jason nie du moins que l'amour ait produit son infidélité. Il veut que ce soit l'intérêt de son épouse, de ses enfans, et le sien. Le chœur lui dit nettement que son discours est captieux, mais que sa conduite est inexcusable. Il fallait en effet que les raisons de ce prince parussent au moins spécieuses aux spectateurs, puisque Médée elle-même daigne y répliquer. « Je te confondrai, dit-elle, d'une » seule parole. Puisque cet hymen t'a paru si inno- » cent, fallait-il le faire sans mon aveu ? Non, » non, ajoute-t-elle; ce ne fut pas là ton motif. » Tu dédaignais une femme étrangère, et sur le » retour de l'âge [1]. » Jason persiste à soutenir ses raisons, et pour dernier adieu il offre à Médée de l'argent et des gages d'hospitalité pour fixer le lieu de son exil où elle voudra. Ceci donnera beau jeu aux ennemis outrés de l'antiquité théâtrale. Mais

[1] Médée n'a garde de convenir qu'elle soit vieille ou approchant de la vieillesse; elle n'en convient pas non plus; elle reproche seulement à Jason d'avoir cru indigne de lui de vivre avec une femme barbare, c'est-à-dire étrangère, jusqu'à la vieillesse : πρὸς γῆρας; ce qui signifie : toute la vie. (Note de l'ancien éditeur.)

c'est une affaire de coutume antique qu'il faut passer au siècle d'Euripide. J'en fais mention pour avertir seulement que je ne prétends point déguiser ni embellir ce poëte, quoique l'équité demandât que, dans une traduction suivie, on mît un équivalent moins choquant pour nos mœurs.

Médée, toujours fière et noble dans sa colère, refuse tout d'un parjure. Jason prend les dieux à témoins, qu'il n'omet rien en faveur de Médée et de ses enfans. Elle le renvoie à sa nouvelle épouse, à peu près comme Hermione renvoie Pyrrhus à Andromaque :

Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus ; sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

L'adieu de Médée est pourtant plus court et moins tendre, comme il devait l'être. « Va retrou-
« ver ta nouvelle épouse. Je le vois, tu languis en
» son absence, et je t'arrête trop. Va, cours à

» l'autel, et hâte un hymen qui, graces aux dieux,
» te coûtera plus d'un repentir ».

Les femmes corinthiennes remontent à la source des malheurs de Médée : c'est l'amour. Elles prient Vénus, déesse sage au gré des cœurs grecs, d'écarter de leur union conjugale les dépits, les jalousies, les transports causés par un amour aveugle. Elles font ensuite un autre retour sur elles-mêmes au sujet de l'exil de Médée, et elles relèvent le bonheur qu'on a de vivre dans sa patrie, comparé avec toutes les suites affreuses de l'exil. Médée, cependant livrée à sa rêverie, n'est point sortie du théâtre.

Égée, roi d'Athènes, arrive subitement et sans être annoncé, comme s'il tombait des nues. C'est un personnage amené pour tirer Médée d'intrigue. Après les premières civilités, et un récit mutuel des aventures de cette princesse et d'Égée, on voit aisément où tend cette scène. Égée vient de Delphes, où il était allé demander à Apollon un héritier de son trône. Il revient avec un oracle fort obscur, dont il s'attend de trouver l'interprétation dans les lumières de Pitthée, roi de Trézène. Médée saisit cette occassion d'exposer ses maux à Égée.

Elle implore son secours, et un asile dans ses États, avec toute la vivacité et toute la tendresse possibles, promettant qu'en revanche elle trouvera

dans son art un secret infaillible de le mettre au comble de ses vœux, en lui procurant des successeurs. Égée entre dans ses intérêts ; mais il exige de Médée qu'elle aille à Athènes, sans qu'il paraisse entr'eux aucun concert. Si Créon et Jason découvraient qu'il y eût de l'intelligence, ils auraient droit de la redemander à main armée. Médée promet tout, mais elle veut s'assurer de ce prince, et tirer de lui un serment de ne pas l'abandonner; et cela sous prétexte que ce serment mettra Égée à couvert de tout reproche, si les alliés viennent à lui demander raison de sa conduite. Le serment se fait à la manière des Grecs, ainsi qu'on le pourra voir encore dans l'*Iphigénie en Tauride;* et le chœur, touché de la générosité d'Égée, lui souhaite un heureux retour dans ses États, et toutes les prospérités qu'il mérite.

Par ce secours inopiné, Médée voit un obstacle de moins à sa vengeance. Elle a un asile assuré. « C'est à présent, dit-elle, ô déesse de la vengeance, » que je puis en sûreté triompher de mes ennemis. » Le chemin de la victoire m'est ouvert, et l'espé- » rance renaît dans mon cœur. » Sur cet espoir, elle développe au chœur tout le plan de son intrigue. C'est de rappeler Jason, de recourir à la feinte pour le regagner, et de faire présenter par ses enfans un don funeste à sa rivale. Voilà une partie de sa vengeance. A la seule pensée du reste qu'elle

ne dit pas [1], elle s'effraie elle-même. « Je frémis, » dit-elle, quand je songe à l'attentat horrible qui » me reste à concerter. Car enfin le dessein en est » pris, je massacrerai moi-même mes enfans. » Médée frémit et soupire en disant ceci : ce soupir et ce retour sur elle sont bien exprimés à la française dans l'opéra de *Thésée* :

Ah, faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Que fais-tu, ma fureur ? Où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même.
J'en mourrai de douleur : je tremble d'y songer.
Ah, faut-il me venger
En perdant ce que j'aime ?
Ma rivale triomphe et me voit outrager.
Quoi ! laisser son amour sans peine et sans danger !
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime [2].

Le chœur effrayé a beau vouloir arrêter une mère furieuse, et lui représenter combien elle est dénaturée de s'armer contre ses propres enfans ; Médée réplique qu'il n'est plus temps, qu'elle a pris son parti, et que pourvu que Jason soit puni, il lui importe peu à quel prix.

[1] Ou plus exactement, qu'elle n'a pas encore dit; car, comme le remarque le P. Brumoy, elle s'explique tout de suite fort clairement.

[2] *Thésée*, opéra, acte V, sc. I.

LE CHŒUR.

Quoi, vous oserez tuer vos enfans, et vous êtes mère!

MÉDÉE.

C'est pour frapper Jason par l'endroit sensible.

LE CHŒUR.

Et ce coup ne retombera-t-il pas sur vous?

MÉDÉE.

Il n'importe. Le sort en est jeté; n'en parlons plus.

Ce mouvement de pitié que Médée aperçoit dans les femmes corinthiennes, fait qu'elle leur demande encore une fois le secret pour cet attentat. Aussitôt elle envoie une de ses femmes chercher Jason. « Va, dit-elle, ta foi m'est connue. Amène-moi ma » victime : confidente et femme, tu dois servir » doublement mes fureurs. »

Le chœur persiste à détourner Médée d'un si exécrable dessein. Ceci paraît chanté. Il y a deux strophes employées en l'honneur d'Athènes, dont voici le sens : « O Athènes, région chérie des » dieux, séjour de la sagesse, où l'on dit que les » Muses ont fixé la divine harmonie, où Vénus, » dit-on, sur les bords du Céphise, répandit un » souffle aussi doux que celui des Zéphirs; où en- » fin Cypris, en couronnant de fleurs sa belle che-

» velure, a laissé les tendres Amours et les Génies » qui président aux beaux arts.... » Le chœur s'interrompt tout à coup, et se tournant vers Médée : » De quel œil, dit-il, cette Athènes, cette ville » si polie, verra-t-elle une mère encore teinte du » sang de ses enfans? » Là, il redouble ses prières pour la fléchir; mais en vain.

ACTE IV.

Jason averti vient trouver Médée; elle fait tout ce qu'elle a promis dans la scène précédente, qui, pour le dire en passant, prévient un peu trop celle-ci : c'est-à-dire, que Médée fait excuse à Jason de son emportement. Elle avoue qu'à tort elle a blâmé un hymen politique et avantageux pour ses enfans et pour elle-même. Elle va jusqu'à dire qu'elle aurait dû favoriser cet hymen, et couronner de ses mains la nouvelle épouse. « Paraissez, dit- » elle, chers gages de mon hymen, paraissez sans » crainte; embrassez un père : étouffons nos hai- » nes anciennes. Mon courroux cesse, et je me ré- » concilie. Baisez la main paternelle. Hélas! en- » fans malheureux, le serez-vous long-temps? » Ciel, quel souvenir affreux vais-je me rappeler? » attendrie et saisie de crainte, je ne puis retenir

mes larmes. » Cela est ambigu; et Jason attribue cette tendresse à un retour sincère de la part de Médée, tant elle a su faire servir la nature même à l'artifice. Il la loue d'avoir enfin ouvert les yeux sur ses véritables intérêts. Il assure ses enfans qu'il les chérit toujours d'un amour de père; il les flatte de l'espoir d'être dans la suite rois de Corinthe; et il souhaite enfin de les revoir dignes de lui dans un âge plus avancé. » Mais d'où vient, dit-il à Médée, » détournez-vous vos regards et vous baignez-vous » de pleurs? — Ah! répond-elle, c'est le souvenir » de mes fils qui m'arrache ces larmes. Je suis » mère, et ce souhait paternel qui vient de vous » échapper en leur faveur, a réveillé dans moi » une crainte secrète qu'il ne s'accomplisse pas. »

Médée voile ainsi la véritable cause de sa douleur, et amène peu à peu Jason au point d'écouter la demande qu'elle lui fait d'empêcher l'exil de ses enfans par l'entremise de la fille du roi. Jason promet de le tenter, et se flatte d'y réussir par cette voie. Médée propose enfin, pour gagner tout-à-fait cette princesse, de lui envoyer par ses enfans un présent digne d'elle, une robe très-fine, et une couronne d'or. « Allez, dit-elle à ses femmes, ne » différez pas d'apporter les présens que je lui » destine. Mille fois heureuse cette épouse, d'être » unie à un époux tel que Jason! Elle mérite de » posséder le gage précieux que le Soleil, mon

» aïeul, a laissé à sa postérité. Venez, chers en-
» fans, prenez cette robe et cette couronne, et por-
» tez un trésor si précieux à cette royale épouse. »

Jason veut empêcher Médée de se dépouiller ainsi elle-même pour une reine qui n'a pas besoin de ses présens. Enivré du fol amour qui le possède, il croit, dit-il, que le cœur de Jason lui sera plus précieux que tout l'or du monde. « Ah! repart
» Médée, les présens touchent les dieux mêmes.
» L'or agit plus efficacement sur les cœurs que les
» plus beaux discours. Elle est reine, elle est heu-
» reuse, et je fuis. Je racheterais l'exil de mes fils
» au prix, non-seulement de l'or, mais de ma vie.
» Partez donc, mes enfans, et allez trouver ma
» souveraine, l'épouse de votre père : suppliez,
» pressez, obtenez votre grâce, et faites qu'elle
» reçoive de ses mains les dons que vous lui portez.
» C'est un point nécessaire. Allez, remplissez mon
» attente, et revenez m'annoncer un heureux
» succès. »

J'ai mis ici tout le détail de cette scène si intéressante, pour laisser voir, qu'après tout, Jason paraît un peu trop crédule. Il devait, ce semble, connaître assez Médée pour s'en défier. Mais il est vrai aussi que la passion aveugle les hommes, et c'est sur ce principe qu'on excuse le peu de défiance de Pyrrhus dans l'*Andromaque* de Racine.

Après le départ de Jason, le chœur achève la

scène, et prévoit ce qui va arriver, à savoir que les dons de Médée feront périr la princesse, et la pareront, comme il dit, pour Pluton.

Le gouverneur des fils de Médée revient avec eux. « Vos enfans, dit-il, ne sont plus exilés. La » princesse a reçu favorablement vos dons. » A cette nouvelle, Médée ne répond que par des soupirs et des pleurs, dont le gouverneur, qui en ignore le sujet, s'étonne d'autant plus qu'il attendait d'elle des marques de joie. Pour toute réponse, elle le renvoie. Puis s'adressant à ses deux fils, elle leur dit : » Chers enfans, vous avez donc une retraite assu» rée dans ce palais. Vous y vivrez privés d'une » mère. Car, hélas! il me faut chercher des cli» mats étrangers. Je ne goûterai point le plaisir » flatteur que j'attendais d'un âge plus avancé. On » ne me verra point vous choisir des épouses, ni » allumer pour vous le flambeau nuptial. Triste » effet de mes emportemens contre Créon! C'est » donc en vain que je vous ai portés dans mes » flancs; en vain m'en a-t-il coûté tant de soins pour » élever votre enfance. J'espérais que vous seriez » un jour mon appui, et que des mains si chères » me rendraient les derniers devoirs. Espoir si doux » pour les humains, qu'êtes-vous devenu pour » moi? Séparée de mes fils, je vais traîner une » vie languissante. Contraints à votre tour de pas» ser dans une famille étrangère, vous ne verrez

17..

» plus une mère tendre. Ah! pourquoi tournez-
» vous sur moi vos regards, déplorables enfans?
» que ces dernières caresses, que ce sourire me dé-
» chirent le cœur! Que ferai-je? hélas! chères
» compagnes? Cette vue m'attendrit et me désarme.
» Non, je ne puis souscrire à mon barbare arrêt;
» ils me suivront. Quoi! pour punir un ingrat,
» je me rendrais moi-même malheureuse! Non,
» encore une fois; mais sera-t-il dit que les per-
» fides se moqueront impunément de Médée? Ah!
» je reprends mes fureurs. Osons tout. Lâche ten-
» dresse, as-tu pu m'arracher une indigne pitié?
» Rentrez, mes enfans, je vous suis. S'il est des
» dieux témoins et ennemis d'un pareil sacrifice,
» que m'importe? je n'en croirai pas mes mains
» souillées... Que vais-je oser? Ah! mon cœur, ne
» commettons pas un si horrible attentat. Épar-
» gnons notre sang. Ils vivront du moins, et me
» consoleront dans ma fuite. Non, non, par tous
» les dieux infernaux, je ne souffrirai pas que mes
» plus cruels ennemis puissent outrager leur en-
» fance. Mes fils, au point où nous en sommes,
» ne peuvent éviter le trépas. Hé bien! puisque
» telle est leur destinée, ils recevront la mort de
» celle dont ils reçurent le jour. C'en est fait, leur
» arrêt est prononcé. Aussi bien, je le vois, la cou-
» ronne et la robe fatale auront eu leur effet. La
» princesse expire; fuyons, précipitons ma ven-

» geance, et rappelons mes enfans pour la der-
» nière fois. Venez, mes fils, venez embrasser
» votre mère, etc. »

Ces dernières tendresses et ces embrassemens mutuels devaient faire une grande impression sur la scène, Médée entend encore malgré elle les cris de la nature. Elle les étouffe, et renvoie derechef ses enfans. « Allez, retirez-vous; je ne puis
» plus soutenir leur vue. Je succombe sous le faix
» de mes maux. Je sens toute l'horreur du crime
» que je vais commettre. Mais la rage a banni la
» raison, et jusqu'où le désespoir ne porte-t-il pas
» les humains ! »

Rien ne nous fait ici entrevoir si Médée reste sur le théâtre. Il y a apparence qu'elle n'en sort pas, et que, livrée à sa noire tristesse, elle attend le succès de ses présens. Cela paraît par le commencement de l'acte cinquième, et par la tranquillité du chœur qui, en finissant le quatrième acte, se contente de porter ses réflexions sur les inquiétudes qu'entraîne après soi la tendresse des mères pour leurs enfans, de comparer l'état du mariage avec le célibat, et de préférer la douceur de ce dernier état aux avantages onéreux du premier. Cette morale est fort belle; mais est-elle assez vive après une situation aussi violente que celle de la scène précédente? La vérité est qu'elle paraît ménagée exprès avec le chant, pour adoucir l'impres-

sion faite sur les esprits, et pour les disposer à de plus grands efforts de passion par un passage doux et insensible. C'est ce que Boileau dit en parlant de l'auteur tragique :

Il faut qu'en cent façons pour plaire il se replie;
Que tantôt il s'élève, et tantôt s'humilie :
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond :
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille;
Qu'il courre dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche, et s'explique.

DESPRÉAUX, *Art poét.*, ch. III.

Voilà Euripide, et je ne doute pas que ses plus grands ennemis ne lui donnent une grande partie au moins des talens qu'exige ici Despréaux, et particulièrement celui qu'il souhaite aux poëtes :

Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !

Il faut, en effet, dans la tragédie, ménager les sentimens pour la suspension des esprits, comme dans un tableau, les couleurs pour le repos des yeux.

ACTE V.

Médée, impatiente de connaître l'effet de ses présens, qui tarde trop à son gré, voit tout à coup arriver un officier de Jason, dont les regards effarés montrent assez que tout est en pleurs dans le palais. Cet officier, par un reste de pitié pour son ancienne reine, s'écrie, dès qu'il l'aperçoit : « Fuyez, » malheureuse princesse; fuyez, qu'attendez-vous? » Glauca [1] et Créon expirent victimes de vos dons » cruels. » Médée, pour couronner sa joie, se fait raconter en détail cet horrible dénoûment. « Ce » sera pour moi, dit-elle, un surcroît délicieux de » plaisir, si j'apprends que leur supplice ait été af- » freux. » L'officier fait sa narration en cette manière : « Jason, avec ses enfans, entraient dans » l'appartement nuptial. Nous commencions à » goûter le plaisir d'une heureuse réconciliation ; » car le bruit s'en était répandu à la cour, et les » courtisans s'empressaient autour des jeunes prin- » ces. L'un leur prenait la main; l'autre les em- » brassait ; moi-même, comblé de joie, je les sui- » vais dans l'appartement des femmes. La reine, » d'un œil serein, aborde Jason ; mais à peine a-t-

[1] Elle n'est point nommée dans la tragédie d'Euripide.

» elle aperçu ses fils, qu'elle détourne les yeux,
» comme si elle eût été saisie d'horreur à cet as-
» pect. Jason toutefois a su la gagner par ce peu
» de mots : calmez votre colère, princesse, pour-
» quoi détourner vos regards? Les fils ne sont pas
» moins à vous que le père. Daignez recevoir les dons
» qu'ils vous offrent, et obtenir leur grâce du roi.
» Qu'ils éprouvent vos bontés pour Jason. La vue des
» présens offerts, adoucit le cœur de la princesse.
» Elle promet tout; et, charmée de ces dons, elle
» attend le départ des princes pour se revêtir de la
» robe. Elle se met la couronne sur la tête; et,
» consultant le miroir pour arranger ses cheveux,
» elle goûte une secrète complaisance à l'aspect de
» cette parure. Elle se lève; elle fait plusieurs tours
» avec des regards sur elle-même, et des airs qui
» marquaient assez la vaine joie dont elle se re-
» paissait. Mais bientôt après, quel affreux spec-
» tacle! Nous l'avons vue changer de couleur. Ses
» genoux se dérobent sous elle. A peine peut-elle
» se soutenir un moment. Elle retombe sur son
» trône. Une de ses femmes, la croyant frappée du
» dieu Pan ou de quelqu'autre divinité ennemie,
» s'effraie et appelle du secours. En effet, on voit
» l'écume sur ses lèvres, ses yeux éteints et égarés,
» et tout son corps sans couleur. Elle jette d'hor-
» ribles cris : toute la cour s'émeut, et les femmes
» courent çà et là, les unes vers le roi, les autres

» à Jason. Le mal était au comble. Elle était sans » voix : ses yeux se fermaient à la lumière. Incon» tinent, elle soupire, elle se réveille, mais pour » lutter avec un double mal. Car la couronne qui » environnait sa tête, jetait un tourbillon de flam» mes, et la robe empoisonnée la consumait.

» Toute entourée de feux, elle se fuit elle» même, et secouant sa chevelure, elle tâche d'ar» racher le fatal diadême. Vains efforts, plus elle en » fait, plus la flamme redouble. Enfin, elle tombe » méconnaissable à tout autre œil qu'à celui d'un » père, tant sa beauté était défigurée. L'éclat de ses » yeux et de son teint avait disparu. Le sang mêlé » de feu lui inondait le visage. Les chairs mêmes » tombaient consumées comme les gouttes ardentes » d'un flambeau. Les os étaient découverts : loin » d'oser toucher ce cadavre enflammé, à peine » pouvait-on en soutenir la vue. Son déplorable » père qui ignorait ce qui allait lui en coûter, » entre enfin, et se jetant sur le corps de sa fille » avec de grands cris, il le tient serré dans » ses bras. Fille infortunée, dit-il, qui des dieux » t'a si cruellement frappée pour me précipi» ter au tombeau? Oui, je veux t'accompagner » aux enfers. Après ces premiers transports de » douleur, il veut se relever. Mais, hélas! les fu» nestes ornemens de la fille s'attachent au corps » du père, comme le lierre au laurier. Vainement

» il s'efforce de les détacher; il se sent arrêté. S'il
» redouble ses efforts, la chair est enlevée. Les
» forces l'abandonnent; et, contraint de céder au
» poison, il expire entre les bras de sa fille. Enfin,
» la fille et le père sont étendus par terre, spec-
» tacle capable d'attendrir,... même votre cœur [1].»
L'officier finit en conseillant la fuite à Médée. Il ajoute une sentence ou réflexion sur l'instabilité des choses humaines. Le chœur plaint la fille du roi, d'avoir porté la peine due à l'infidélité de Jason.

C'est ici que Médée, après le départ de l'officier, s'apprête tout de bon à exécuter sa dernière vengeance, dont le projet a tant coûté à son cœur.
« Elle se voit, dit-elle, dans l'impossibilité de dé-
» rober ses enfans à la fureur des vengeurs de
» Créon. Il faut donc qu'ils meurent. C'est à une
» mère à leur percer le sein. Ses coups seront plus
» doux que ceux d'une main ennemie. » C'est la même pensée et les mêmes vers que ci-dessus.
» Hé bien! mon cœur, arme-toi de barbarie. Pour-
» quoi frémir? Ne diffère plus un crime horrible,
» mais nécessaire. Main infortunée, prends le poi-
» gnard; prends, va trancher des jours malheu-
» reux; cesse de trembler, et oublie que tu vas te
» baigner dans mon sang. O mes fils ! souvenir

[1] *Même votre cœur*. Ces mots ne sont pas d'Euripide.

» cher et cruel, faut-il donc que je sois mère! Mais, » non : oublions-le au moins pour ce jour-ci. La » douleur et les larmes auront leur tour. Ils ne m'en » seront pas moins chers : je n'en serai que plus » malheureuse. »

Elle rentre pour accomplir ce projet. Le chœur épouvanté, jette des cris, s'adresse au Soleil, auteur de la naissance de Médée, et le prie d'arrêter cette mère inhumaine, devenue la furie de ses enfans. Il s'adresse ensuite à Médée elle-même, et il emploie les menaces; mais inutilement. On entend les cris de ses fils, comme ceux des victimes frappées, qui tâchent d'éviter de nouveaux coups. Les femmes corinthiennes veulent entrer; mais elles ne peuvent forcer les obstacles. Elles ont recours aux larmes et aux cris pour réveiller la pitié dans le cœur de cette nouvelle Ino. C'est le nom qu'elles lui donnent, parce que Ino [1] se jeta dans la mer avec son fils Méliçerte. Cette historiette, toute courte qu'elle est, paraît languir dans une scène aussi vive que celle qui se passe derrière le théâtre.

Sur ces entrefaites, Jason arrive pour punir la

[1] Ino était fille de Cadmus et d'Harmonie. Le dépit qu'elle conçut contre Athamas, son époux, qui avait tué son fils Léarque, lui inspira, disent les poëtes, une fureur divine, de sorte qu'elle se précipita dans la mer avec son autre fils Mélicerte. Médée ne l'imita qu'en partie.

cruauté de Médée, et plus encore pour soustraire ses fils à la vengeance de la maison royale et des Corinthiens. Il apprend que ses enfans sont massacrés par les mains de leur mère. Furieux, il veut briser les portes. Mais Médée s'élève dans les airs, sur un char que lui avait donné le Soleil, son aïeul. Horace [1] et Sénèque [2] disent que ce char était traîné par des dragons ailés. Euripide ne dit rien de cette circonstance, qui est peu importante.

Quoique ce dénoûment soit magique, aussi bien que la mort de Glauca et de Créon, il produit une situation bien intéressante, je veux dire, les adieux de Jason et de Médée. Elle lui dit d'abord, pour arrêter ses efforts inutiles, le sens à peu près de ces vers de Corneille :

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?
Épargne, cher époux, les efforts que tu perds :
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;
C'est par-là que je fuis, et que je t'abandonne.

P. CORNEILLE, *Médée*, scène dernière.

[1] Hoc delibutis ulta donis pellicem
Serpente fugit alite.

HOR. *Epod.* 3.

[2] Squamosa gemini colla serpentes jugo
Summissa præbent.

SENEC. *Med.* v. 1021.

» Barbare mère [1], s'écrie Jason, monstre exécra-» ble aux dieux et à l'univers, comment as-tu osé « plonger un poignard dans le sein de tes propres » enfans, pour me frapper dans eux et par eux ? » Comment vois-tu encore la lumière après cet at-» tentat ? » Ensuite de ces emportemens, il reproche à Médée tous ses crimes : insensé, dit-il, d'avoir traîné avec lui dans la Grèce une telle furie. Médée répond qu'elle aurait trop de quoi confondre son infidélité, quand même Jupiter ne serait pas témoin de leur conduite réciproque. « Quoi, » dit-elle, j'aurais souffert le triomphe et le bon-» heur d'un ingrat ? Non, appelle-moi barbare ; » charge-moi de noms encore plus détestés. Il me » suffit d'être vengée, et de jouir de ta peine. » Voilà du moins le tour et le sens de sa réponse.

JASON.

Et c'est à vos dépens, cruelle, que vous êtes vengée ?

MÉDÉE.

Que m'importe à quel prix, pourvu qu'un perfide ne se rie pas de Médée.

[1] Un commentateur, Gaspar Stiblin, fait la liste de dix injures qu'il a trouvées dans cette scène. La chose n'était pas assez curieuse pour en tenir registre. Au reste, ces injures répondent à celles que le théâtre souffre encore de nos jours sans se dégrader, et l'on ne saurait sans injustice en faire un crime à Euripide.

JASON.

Chers enfans, quelle mère vous a donné le jour!

Il faut remarquer qu'il voit leurs corps ensanglantés dans le char de leur mère.

MÉDÉE.

Chers enfans, c'est un père infidèle qui vous a perdus.

JASON.

Ma main du moins ne s'est pas trempée dans leur sang.

MÉDÉE.

Elle a fait plus : elle m'a trahie.

JASON.

Ce léger mal devait-il être si cruellement puni?

MÉDÉE.

Perfide, oses-tu nommer léger un pareil outrage? Connais-tu le cœur d'une femme?

Jason demande du moins les corps de ses fils pour les ensevelir. Médée les lui refuse. Elle va, dit-elle, les cacher dans un temple de Junon, pour dérober ces tristes restes à la fureur de ses ennemis. Elle-même établira des fêtes et des expiations solennelles à Corinthe pour apaiser leurs mânes. Ce sont apparemment ces fêtes et ces expiations qui ont pu faire croire que les Corinthiens avaient égorgé ces enfans sur l'autel où Médée les avait laissés en fuyant de Corinthe, suivant une autre

tradition. Pour elle, c'est Athènes qui va la recevoir en qualité d'épouse d'Égée [1]. Enfin, elle prédit à Jason qu'après avoir assez vécu pour sentir tout le poids de son infortune, il périra accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes, ce qui arriva en effet. Un jour qu'il dormait à l'abri de ce vaisseau, une poutre détachée lui fracassa la tête.

JASON.

Puissent les Euménides et la Vengeance te réserver le supplice dû aux parricides!

MÉDÉE.

Hé, quel dieu prêterait l'oreille aux vœux d'un parjure et d'un impie?

Les adieux du côté de Médée, se terminent par cette amère dérision. « Va rendre les derniers de-» voirs à ta nouvelle épouse. Tu ne sens pas encore » tous tes maux. Le temps et la vieillesse me ven-» geront de plus en plus; » et choses semblables. Il y a encore quelques sentimens très-fins, comme ceux-ci:

JASON.

O enfans chéris!

[1] C'est une erreur. Égée a une autre épouse. Médée dit qu'elle habitera avec Égée, qu'elle se retirera chez lui; elle ne parle pas de l'épouser.

MÉDÉE.

Oui, chéris d'une mère, mais non pas de toi.

JASON.

Cruelle! et c'est vous qui les avez égorgés!

MÉDÉE.

C'était pour ton supplice.

JASON.

Hélas! ne pourrai-je au moins les embrasser!

MÉDÉE.

Caresses tardives! hé, ne les as-tu pas bannis?

JASON.

Au nom des dieux, accordez-moi cette triste consolation.

MÉDÉE.

Non: tes efforts sont vains.

Jason, en proie à son désespoir, prend les dieux à témoins d'un refus si barbare. En effet, l'on ne saurait trop remarquer combien un pareil refus devait être douloureux à Jason, dans l'idée des anciens, eu égard à leur manière de penser sur les morts et les funérailles. Nous avons vu l'exemple d'un refus semblable dans *les Phéniciennes*. C'était-là le dernier trait que Médée réservait à Jason, et le plus haut comble de l'action tragique. Médée, après avoir ainsi fait languir son

époux par une lente vengeance, se fait enlever sur son char volant [1].

[1] Telle est la tragédie d'Euripide, fondée sur l'histoire grecque de son temps, ou plutôt sur des traditions mythologiques. Car, au rapport d'Hérodote, les historiens de Perse rapportaient bien différemment des Grecs, l'enlèvement de Médée par Jason, et généralement tous les rapts de femmes qui causèrent une haine irréconciliable entre les Grecs et les Asiatiques. Le premier enlèvement, disent les Perses, fut celui d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, par des marchands phéniciens, qui la conduisirent en Égypte. Le second est celui d'Europe, fille du roi de Tyr, que des Crétois enlevèrent, pour rendre la pareille aux Phéniciens. Médée fut la troisième enlevée à Colchos par Jason, et vainement redemandée par le roi son père, à qui les Grecs alléguèrent le rapt d'Io, dont ils n'avaient point reçu de réparation. Au siècle suivant, Pâris, fils de Priam, s'avisa de son côté d'enlever Hélène aux Grecs, qui, les premiers, crurent devoir s'en venger, ce que ne faisaient pas les Asiatiques. De là les haines mutuelles qui mirent l'Europe et l'Asie en combustion dans la suite des siècles.

La traduction de la *Médée* d'Euripide sera placée à la suite des extraits relatifs à ce même sujet, suivant le plan que nous nous sommes tracé dans cette édition.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE SÉNÈQUE.

ACTE PREMIER.

Le premier acte consiste en deux scènes, à savoir, un monologue de Médée, et un autre du chœur. Médée, explique le sujet en s'adressant aux dieux vengeurs de la foi conjugale, violée par un ingrat époux. P. Corneille a traduit presque mot pour mot cette scène, et toutes celles de Sénèque qui sont un peu intéressantes. Voici la première de Sénèque, travaillée par les mains de ce grand homme :

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur, etc.

P. Corneille, *Médée*, acte I, sc. VI.

Sénèque nomme tous ces dieux; ce que son habile imitateur ne fait pas :

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,

Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les âmes.

Sénèque dit : « Sortez telles que vous parûtes à » mon hymen : » cela est plus fort :

Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale et celle de son père.
Et si vous ne voulez servir mal mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il courre vagabond de province en province ;
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui, etc.

Médée, dans le poëte latin, dit beaucoup plus et en moins de mots sur l'article de Jason. Car, en demandant aux dieux une vengeance plus sensible pour lui, elle l'exprime par ce mot : qu'il vive. Il est vrai qu'elle ajoute dans la suite ce que Corneille lui a fait dire. Il aurait peut-être suffi d'ajouter : qu'il vive malheureux, ou plutôt de ne rien ajouter du tout, pour ne pas affaiblir un trait sublime.

L'on peut juger du reste de la scène par ce commencement. C'est donc proprement là le point où commence l'action tragique. Médée offensée, se détermine à punir sa rivale, que Sénèque appelle Créüse, et à sacrifier aussi Créon, père de

cette princesse, pour punir Jason. Le chœur, sans faire connaître qui il est, (car il faut deviner que ce sont des citoyens de Corinthe) chante une espèce d'hymne nuptial pour les nouveaux époux. Tel est le premier acte; qui est assurément fort au-dessous du premier d'Euripide.

ACTE II.

Médée sent sa fureur se ranimer par les apprêts de l'hymen de Jason. Elle fait ici une déclamation comme dans l'acte précédent. Mais son amour se réveille en même temps que son courroux, et trouve des raisons pour justifier un ingrat aimé. Véritablement ces raisons ont quelque solidité. Car Sénèque suppose ingénieusement que Jason ne peut éviter la mort, s'il refuse la main de Créüse: c'est qu'Acaste, fils de Pélias, menace de ravager Corinthe, si Créon ne lui livre Jason et Médée. Jason a le bonheur de trouver grâce aux yeux de Créon, à condition d'épouser Créüse; de sorte que l'on trouve moyen d'apaiser Acaste, et de ménager la paix en lui livrant seulement Médée. Médée est donc la seule victime d'État qu'on sacrifie dans Sénèque. Cet heureux artifice a été imité par Corneille: et c'est le pivot sur le-

quel roulent l'une et l'autre tragédie, la latine et la française. Ainsi, dans le second acte de Sénèque, Médée pardonne en secret à Jason, et se contente de prendre le parti d'immoler Créüse, parce qu'elle est sa rivale, et Créon parce qu'il manque au devoir de l'hospitalité par politique. La confidente de Médée exhorte sa maîtresse à cacher du moins sa fureur. C'est-là qu'on voit cette belle pensée que Corneille a rendue avec ses défauts :

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi ;
Moi, dis-je, et c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ! vous seule, madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,
Et la terre et la mer, et l'enfer et les cieux,
Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux.

P. Corneille, *Médée*, acte I, sc. I.

Ce moi, qui a paru si sublime à Despréaux, et si mal accompagné du reste, comme d'un allongement languissant, est précisément le même que celui du poëte latin avec tout ce qui l'accompagne.

NUTRIX.

Abiere Colchi, conjugis nulla est fides :
Nihilque superest opibus è tantis tibi.

MEDEA.

Medea superest. Hic mare et terras vides,
Ferrumque et ignes, et deos et fulmina.

Enfin Médée consent à prendre la fuite. Mais elle est résolue d'ensanglanter ses adieux, et de laisser des marques terribles de sa vengeance.

Créon, qui a porté l'arrêt de bannissement contre elle, vient la presser de quitter ses États. Cette scène est imitée d'Euripide. S'il y a moins de simplicité, en récompense elle brille d'esprit. Corneille n'a fait que la traduire, sans omettre aucun des défauts, ni aucune des beautés. En voici quelques traits; premièrement pour les défauts. C'est le commencement :

Quoi ! je te vois encore ! avec quelle imprudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence ?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace !
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi[1].

Ce dernier vers sur-tout est peu digne de la majesté royale.

[1] La même, acte II, scène II.

Arcete, famuli, tactu et accessu procul.

Euripide n'a point donné cette lâche crainte à Créon. En revanche, voici du beau de Sénèque et de Corneille, qui n'est pas dans le poëte grec. Créon reproche à Médée d'avoir trahi sa patrie; elle répond :

Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenaient Jason et tous vos Argonautes ?
Sans moi, ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, et tous l'auraient suivi...
Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets, laissez-moi l'infidèle;
Il est mon crime seul, si je suis criminelle.
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait;
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.

Il est vrai que ces pensées sont plus brillantes que solides; mais, après tout, c'est de l'ingénieux, et cette sorte de broderie ne laisse pas quelquefois de relever une scène tragique, sur-tout quand elle est tissue par une main de maître, telle qu'était celle du grand Corneille. J'oserai toutefois le dire, dussé-je encourir la disgrâce des adorateurs de ce sublime génie, il paraît qu'il court souvent avec trop d'ardeur après ce qui s'appelle *esprit :* ce qui le fait quelquefois donner dans le faux brillant. Combien de scènes de ce goût ! Presque toute la pièce d'*Horace*, où il y a d'ailleurs tant de su-

blime, joue sur les titres de sœur et d'amante, de frère et d'époux, d'Albe et de Rome. L'esprit de Sénèque et de Lucain a formé le tour de celui de P. Corneille : heureux du moins d'avoir trouvé dans ses propres forces assez de ressources pour ne pas se rendre entièrement esclave de ceux qu'il voulait bien regarder comme ses maîtres, et choisir pour ses guides!

Créon accorde enfin à Médée un seul jour, ainsi que chez Euripide. Le chœur bat la campagne à son ordinaire. Au sujet de la navigation des Argonautes, il parodie ces vers d'Horace:

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem trucì
Commisit pelago ratem
Primus.

HORAT., l. I, Ode III.

« Celui-là avait sans doute un cœur de roche » et de bronze, qui risqua le premier d'essuyer sur » un vaisseau fragile, la violence d'une mer cour» roucée. »

ACTE III.

L'acte troisième commence par un entretien de Médée avec sa confidente, comme le précédent, et cette scène ne dit rien de nouveau. C'est Médée furieuse dont une confidente tâche d'arrêter les emportemens. L'arrivée de Jason qui survient, n'y est pas même préparée. Ces délicatesses n'étaient pas du goût de Sénèque. L'entrevue de Jason et de Médée est pleine de beautés. Il y a même une adresse fort judicieuse, et qu'Euripide n'a point employée, ou du moins si bien employée. C'est de rendre Jason excusable, en ne le faisant infidèle que pour sauver ses enfans. En effet, Acaste menaçait leurs jours autant que ceux de Jason. Il fallait leur trouver un appui, et il ne s'en présentait point d'autre que l'hymen de Créüse qu'on lui offrait. Voilà un prétexte plausible pour pallier une infidélité, et pour la faire envisager comme nécessaire. Aussi Corneille a-t-il pris toute cette scène avec le même ressort. Par ce moyen, Jason y soutient assez bien son personnage, et Médée n'y perd rien de sa dignité. Elle dit d'abord, comme dans Euripide :

Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?

Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon père,
Apaiser de mon sang les mânes de mon frère?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi...
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille,
Ces titres odieux plaisaient à mes amours :
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.

P. CORNEILLE, *Médée*, acte III, sc. III.

Ces derniers vers ont encore plus de force dans Sénèque : « Je n'ai rien emporté dans ma fuite, » que les membres dispersés de mon frère Absyrte » égorgé par mes mains. Je les ai même prodigués » pour toi. Je t'ai livré patrie, père, frère, honneur, » tout : voilà ma dot. Rends-moi ce que je t'ai » donné. »

Nil exul tuli,
Nisi fratris artus : hoc quoque impendi tibi.
Tibi patria cessit, tibi pater, frater, pudor.
Hâc dote nupsi. Redde fugienti sua.

Tels sont encore ceux-ci :

JASON.

» Objicere crimen quod potes tandem mihi?

MEDEA.

» Quodcumque feci. »

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, et de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.

Et les suivans :

JASON.

» Hinc res et illinc.

MEDEA.

» Est et his major metus :
» Medea. »

JASON.

Il est aisé de fuir ; mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asile.
Qui leur résistera, s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me résistera si je te veux punir ?

Enfin, il y a un trait de rage qui vaut son prix. Médée, contrainte de subir l'exil, redemande au moins ses enfans. Jason ne peut se résoudre à se priver d'un gage si précieux ; et Médée dit :

« Sic gnatos amat.
» Bene est : tenetur ; vulneri patuit locus. »
Il aime ses enfans, ce courage inflexible ;
Son faible est découvert, par eux il est sensible ;
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

Jason parti, Médée fait le projet d'empoisonner par ses enchantemens la robe et le bandeau qu'elle

destine à sa rivale en présent. Le chœur paraît témoin de tout cela, ou tout au moins d'une partie de la tragédie et du projet de Médée : ce que je remarque exprès, pour faire voir que P. Corneille[1] s'est mépris, quand il a dit que Médée ne prend point, à ce qu'il semble, ces résolutions violentes en présence du chœur. Il est pourtant véritable que l'intermède de cet acte et les suivans, ne roulent que sur la colère et les menaces de cette princesse, et donnent lieu à de grandes moralités, d'ailleurs assez inutiles, pour ne pas dire ennuyeuses, sur la fureur des femmes offensées. La différence est bien sensible entre le chœur de Sénèque et celui d'Euripide. Dans ce dernier, le chœur est composé des amies de Médée; amies que son adresse et ses malheurs lient de plus en plus à ses intérêts. Elle peut donc leur faire part de ses projets. Il n'en est pas ainsi chez Sénèque, où le chœur semble n'avoir nul rapport avec Médée, et n'être qu'un personnage postiche pour remplir les vides des entr'actes. Aussi le chœur, dès le premier acte, loin de plaindre Médée, célèbre par des chants le nouvel hyménée de Jason. Cette différence si marquée résout pleinement les difficultés de Corneille.

[1] P. Corneille, *Examen de Médée*.

ACTE IV.

Le quatrième acte est très-singulier par l'extravagance qui y règne d'un bout à l'autre. Ce sont deux scènes, l'une de la confidente, et l'autre de Médée. Celle-là vient annoncer que sa maîtresse est occupée à des enchantemens magiques; mais comment l'annonce-t-elle? Par la description de quantité de serpens, d'insectes et de monstres que Médée fait venir en un instant des deux bouts du monde. Ensuite elle décrit les herbes venimeuses qu'elle emploie, sans oublier, je pense, un seul de tous les pays où il en croît. Nous avons vu ailleurs ces sortes de descriptions géographiques. C'était le goût du siècle de Sénèque. Il a pris ici cette mauvaise fécondité d'un endroit d'Ovide qui fait précisément la même chose au septième livre des *Métamorphoses*. C'est bien sans contredit de l'érudition perdue.

Postquam evocavit omne serpentum genus,
Congerit in unum frugis infaustæ mala;
Quæcunque generat invius saxis Eryx,
Quæ fert opertis hieme perpetua jugis
Sparsus cruore Caucasus-Prometheï;
Pharetrâque pugnax Medus, aut Parthus levis;
Et queis sagittas divites Arabes linunt:

Aut quos sub axe frigido succos legunt
Lucis Suevi nobiles Hercyniis.
Quodcumque tellus vere nidifico creat;
Aut rigida cum jam bruma discussit decus
Nemorum, et nivali cuncta constringit gelu.
Quodcumque gramen flore mortifero viret,
Dirusve tortis succus in radicibus
Causas nocendi gignit, attrectat manu.
Æmonius illas contulit pestes Athos;
Has Pindus ingens; illa Pangei jugis
Teneram cruenta falce deposuit comam:
Has aluit altum gurgitem Tigris premens;
Danubius illas: has per arentes plagas
Tepidis Hydaspes gemmifer currens aquis,
Nomenque terris qui dedit Bætis suis
Hesperia pulsans maria languenti vado, etc.

L. An. Seneca, *Medea*, act. IV.

Sublimis rapitur, subjectaque Thessala Tempe
Despicit, et Creteis regionibus applicat angues:
Et quas Ossa tulit, quas altus Pelion herbas,
Othrysque, Pindusque et Pindo major Olympus,
Perspicit: et *placita*[1] partim radice revellit,
Partim succidit curvamine falcis aënæ.
Multa quoque Apidani placuerunt gramina ripis,
Multa quoque Amphrysi: nec eras immunis, Enipeu:
Nec non Peneæ, nec non Spercheïdes undæ
Contribuêre aliquid, juncosaque littora Bœbes.
Carpsit et Euboïcâ vivax Anthedone gramen;
Nondùm mutato vulgatum corpore Glauci.

Ovid. *Metam.* lib. VII, v. 222, et sqq. ed. Gierig.

[1] Ne pourrait-on pas lire *Plantas*?

Voilà les herbes cueillies pour rajeunir Æson ; Voici la composition des drogues, et la façon de la magie :

Intereà validum posito medicamen aëno
Fervet et exsultat, spumisque tumentibus albet.
Illic Æmonià radices valle resectas,
Seminaque et flores et succos incoquit acres.
Adjicit extremo lapides Oriente petitos,
Et quas Oceani refluum mare lavit arenas.
Addit et exceptas luna pernocte pruinas,
Et strigis infames, ipsis cum carnibus, alas,
Inque virum soliti vultus mutare ferinos
Ambigui prosecta lupi. Nec defuit illis
Squamea Cinyphii tenuis membrana chelydri,
Vivacisque jecur cervi; quibus insuper addit
Ora [1], caputque novem cornicis sæcula passæ, etc.

OVID. *Ibid.* l. VII, v. 262 et sqq.

On doit toutefois passer plus aisément cette érudition fréquente à Ovide, qui écrivait de dessein formé un ouvrage dont le but était d'instruire et de plaire par des descriptions exactes et détaillées, qu'à Sénèque, qui ne devait travailler que pour l'amusement et le plaisir des spectateurs. Le théâtre n'est point fait pour les détails historiques et géographiques.

Revenons à la confidente. En suivant toujours Ovide pour guide, elle représente Médée qui

[1] Ne lirait-on pas mieux *Ova* ?

exprime le sang et le venin des serpens. Mais cela est peint d'une manière si hideuse, que la peinture fait plus d'horreur que de plaisir. « Je l'en» tends, ajoute-t-elle; ses chants font déjà trembler » tout l'univers. »

En effet, Médée vient achever ses charmes sur le théâtre. C'est moins un enchantement magique qu'un hurlement infernal. J'appelle ainsi cette longue tirade de vers ampoulés que Médée hurle plutôt, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle ne les récite. C'est la sibylle de la Pharsale, et pis encore, s'il est possible. Il est bien étonnant que Corneille ait cru devoir reproduire quelques idées de cette étrange déclamation :

Vois comme ces serpens, à mon commandement,
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune;
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand les cheveux flottans, le bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.

P. CORNEILLE, *Médée*, acte III, sc. III.

Corneille épargne au moins le détail géographique de plusieurs climats :

Vois mille autres venins. Cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse.

Python eut cette langue, et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa cheoir.
Par ce tison Althée assouvit sa colère,
Trop pitoyable sœur, et trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton.
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensouffrées.
Enfin, tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce présent déceptif a bu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.

Cet étalage, ou, s'il est permis d'user de ce terme, cette dispensation de pharmacie doit-elle faire grand plaisir au spectateur? Ce n'est pas qu'il ne faille offrir de grands traits, et des choses même au-dessus de toute croyance; mais il faut un pinceau aussi délicat et aussi sage que celui de Virgile, pour tracer des peintures de choses horribles. En voici un exemple analogue au sujet de Médée; c'est Circé, autre magicienne célèbre[1]:

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare.
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'infâme Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume;
La foudre dévorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;

[1] J.-B. Rousseau, *Cantate de Circé*.

Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers :
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'Univers :
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.
Dans le sein de la mort ces noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens,
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! etc.

Combien plus sagement que Sénèque [1], Virgile lui-même décrit-il les présages funestes de la mort de Didon, présages qui ont l'air lugubre des enchantemens de Médée? Le chœur en est touché, et non pas rebuté. Ces images entretiennent je ne sais quelle horreur majestueuse, et non pas dégoûtante, comme celle qui naît des vers de Sénèque et de Corneille ; mais Corneille a été dupe de l'estime qu'on fait de la *Médée* latine, qui est en

[1] *Æneid.* l. IV, v. 450.

effet la meilleure des tragédies qu'on attribue à L. Sénèque ; ou plutôt Corneille n'était alors qu'à l'aurore de son talent.

Pour revenir à Médée, elle donne la robe et le bandeau à ses fils, avec ordre de les porter à Créüse. Mais tout cela n'est ni lié, ni préparé ; le chœur parle ici beaucoup moins, et plus sensément au sujet de la fureur de Médée.

ACTE V.

Un officier vient dire que les dons enchantés ont consumé le roi et la princesse, le père et la fille, et que, de plus, tout le palais est embrasé, de sorte qu'on craint un incendie universel de la ville. A quoi le chœur répond qu'il faut apporter de l'eau pour l'éteindre : mais l'officier réplique aussitôt, que l'eau sert d'aliment à ce feu extraordinaire :

CHORUS.

Unda flammas opprimit.

NUNTIUS.

Alit unda flammas, etc.

Puérilité que j'observe pour faire voir que ces esprits naturellement guindés, tombent quelquefois par terre d'une manière pitoyable.

Ce qui suit est véritablement beau en plusieurs

endroits. Médée, loin de fuir, dit que, quand même elle serait partie, elle reviendrait pour jouir de sa vengeance. Cette catastrophe lui tient lieu d'hyménée. *Nuptias specto novas*. Elle s'anime à mettre le comble à ces horreurs par le massacre de ses enfans. Ce qu'elle a fait n'est qu'un prélude :

Prolusit dolor
Per ista noster.

Elle n'ose pourtant s'avouer encore à elle-même ce qu'elle veut oser :

Nescio quid ferox
Decrevit animus intùs, et nondùm sibi
Audet fateri.

Elle sent les combats de la nature et de la passion :

Scelus est Jason genitor, et majus scelus
Medea mater. Occidant, non sunt mei.
Pereant, mei sunt.... Crimine et culpâ carent.
Sunt innocentes; fateor, et frater fuit.

Immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créüse me renvoie.
Ils viennent de sa part, ils ne sont plus à moi;
Mais ils sont innocens! aussi l'était mon frère.
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour père.

P. CORNEILLE, *Médée*, acte V, sc. II.

En récompense, il y a bien des sentimens outrés, comme celui-ci : « Que n'ai-je, dit Médée, » autant d'enfans que Niobé! J'en ai trop peu » pour assouvir ma vengeance. *Sterilis in pœnas*

» *fui*. Au moins en ai-je assez pour apaiser les » ombres d'un père et d'un frère. » Elle croit voir des furies et l'ombre d'Absyrte : « Laisse-moi, » s'écrie-t-elle, le soin de te venger. Cette main et » ce poignard le feront assez sans toi. » Elle entend un bruit d'armes, elle monte sur un balcon, et s'exhorte à massacrer ses enfans en public. Ce serait perdre sa vengeance, que de le faire en secret. Il faut montrer à tout le peuple quel est le bras de Médée :

Non in occulto tibi est
Perdenda virtus. Approba populo manum.

C'est pécher directement contre le précepte d'Horace, qui défend de représenter Médée égorgeant ses fils sur la scène :

Nec pueros coram populo Medea trucidet.
HORAT. *Art. Poet.* v. 185.

Jason court à la vengeance; et Médée parle ainsi sans le voir : « J'ai retrouvé mon sceptre, » mon frère, mon père, la toison et mon honneur » trahi. Dieux favorables! heureux jour, triom- » phe précieux! (*Elle tue un de ses fils*). Mon » crime est achevé; mais ma vengeance ne l'est » pas. » Elle ranime sa main; mais elle se repent de son crime; puis elle s'en réjouit, et sa joie s'accroît à la vue de Jason. « Il me manquait, dit-elle, » de l'avoir pour spectateur :

Deerat hoc unum mihi

Spectator ipse. Nil adhuc factum reor :
Quidquid sine ipso fecimus sceleris perit.

» Je n'ai rien fait encore. Le crime que je viens » d'épargner à ses yeux, est perdu pour moi. »

Voilà un raffinement de rage dont on ne sait que dire, tant il est extraordinaire. Corneille n'a osé l'imiter; mais Sénèque le porte encore plus loin. Médée montre d'un côté à son époux un de ses fils déjà égorgé, et de l'autre le second prêt à recevoir le coup dont elle le menace. Le poignard est levé. Jason effrayé demande la mort pour lui, et grâce du moins pour le seul fils qui lui reste. Médée excite de plus en plus cette piété paternelle, pour jouir du plaisir barbare de tourmenter de plus en plus le cœur d'un père. « Je te veux » frapper par l'endroit sensible, dit-elle. — Ne » suis-je pas assez puni par la mort d'un fils, ré- » pond Jason. — Non, répond Médée; si j'avais » pu me contenter d'en sacrifier un, j'aurais épar- » gné l'un et l'autre. Deux fils, c'est trop peu » pour ma fureur. De ce fer je sonderai encore » jusqu'à mes entrailles. »

In matre si quod pignus etiamnum latet,
Scrutabor ense viscera, et ferro extraham.

Quelles idées! quels traits! on les admire en frémissant. Jason demande que tout au moins elle suspende un peu sa barbarie. Elle y consent, mais c'est pour prolonger le supplice d'un père. « Jouis,

» se dit-elle à elle-même, jouis, Médée, d'une » lente vengeance. Ne hâte pas ton forfait : le » jour entier est à toi : j'use du temps qui m'est » donné. »

Perfruere lento scelere ; ne propera, dolor ;
Meus dies est, tempore accepto utimur.

« Barbare, massacrez-moi, s'écrie Jason. — Bon, » dit Médée, tu demandes grâce : la voici. » (*Elle » frappe son autre fils*). O vengeance! voilà tout » ce que j'ai pu t'immoler; lève les yeux, perfide » Jason, reconnais ton épouse à ces traits. » Elle s'enfuit aussitôt sur son char volant : et Jason termine la pièce par un vers des plus impies qui se fassent. « Va, parcours les espaces célestes, et sers » de garant à toute la terre, que là-haut il n'est » point de dieux. »

Testare nullos esse quâ veheris deos.

Pensée divine, dit un critique. Certainement il n'y a rien de moins divin. Telle est une des plus belles tragédies latines parmi le peu qui nous en reste du même siècle. Personne ne fait difficulté de l'attribuer à L. Sénèque, au vrai Sénèque, c'est-à-dire, au philosophe, ou du moins au tragique. Quelques-uns même la préfèrent à celle d'Euripide. C'était beaucoup de les comparer l'une à l'autre. [1]

[1] Ce n'était rien; car rien ne ressemble moins à la *Médée* d'Euripide que la *Médée* de Sénèque. R.-R.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

On en a déjà rendu compte en partie par l'analyse qu'on vient de voir. Il ne reste qu'à tracer le plan de Corneille, pour discerner d'un coup-d'œil ce qu'il y a de conforme à celui d'Euripide ou de Sénèque, et de différent.

ACTE PREMIER.

C'est Pollux qui ouvre la scène. On suppose que cet Argonaute, depuis la conquête de la toison d'or, a été absent de la Grèce, et qu'il ignore ce qui s'est passé. Corneille avoue que c'est un personnage *protatique*, introduit seulement pour écouter la narration du sujet. C'est en effet presque tout son rôle. Il n'agit que très-peu dans la pièce, ou, pour mieux dire, point du tout. Jason lui raconte donc toutes ses aventures, et la nouvelle alliance qu'il va contracter en répudiant Médée. Ce récit n'est autre que celui d'Euripide avec l'heureuse supposition de Sénèque, qui rend Jason plus

excusable, en le mettant dans la nécessité, ou de quitter Médée, ou de voir ses enfans en danger d'être accablés par de puissans États, Iolcos et Colchos qui veulent se venger; l'un de la toison enlevée, l'autre de la mort de Pélias.

Jason, pressé par le désir de revoir Créüse qu'il aime, quitte assez brusquement Pollux, parce qu'en effet ils n'ont plus rien à se dire, ni à apprendre au spectateur; et comme il est bon de prévenir les cœurs en faveur de Créüse, on la montre un moment dans une scène; et elle disparaît à la vue de Médée. C'est là proprement que commence la tragédie. J'ai cité une partie de cette scène, qui est la première de Sénèque. Médée, dans un monologue, et ensuite dans un entretien avec sa confidente Nérine, prend la résolution de perdre Créüse et Créon. Tout cet acte n'est donc que le premier du poëte latin, dont les morceaux sont récités par divers acteurs; au lieu que dans la tragédie latine, c'est un seul monologue de Médée.

ACTE II.

Médée revient déterminée à épargner Jason. Créon la presse de partir, et lui accorde un délai. Tout cela est encore de Sénèque. Mais l'épisode d'Égée qu'on va voir est purement de Corneille.

Il blâme Euripide [1] d'avoir introduit ce personnage comme un passant nécessaire seulement à tirer Médée d'intrigue. Il a raison : aussi la scène d'Égée est-elle assez courte dans Euripide. Mais les deux choses que P. Corneille trouve de plus à redire dans le poëte grec, ne paraissent pas fondées. La première est qu'Égée étant dans la cour de Créon, ne parle point de le voir. Il en parle indirectement, et assez pour laisser penser que ce roi d'Athènes a déjà vu le roi de Corinthe en arrivant; et que, comme étranger, il vient ensuite faire civilité à Médée qu'il sait être à Corinthe, sans savoir encore sa dernière aventure. Ce qui le montre évidemment, c'est un endroit auquel Corneille semble n'avoir pas fait attention. Le voici : Égée proteste à Médée qu'elle sera bien reçue à Athènes; mais il ajoute qu'il ne croit pas devoir l'emmener lui-même, de peur de donner quelque ombrage à ses hôtes. Ce mot *hôtes* indique nettement Créon. Égée l'a donc vu ou le va voir. Il n'en fallait pas davantage pour le laisser deviner.

Quant au second reproche de Corneille, c'est une pure subtilité. « Bien que le roi d'Athènes, » dit-il, promette à Médée de la recevoir et pro- » téger à Athènes, il lui témoigne toutefois qu'au » sortir de Corinthe, il va trouver Pitthœus à Tré-

[1] P. Corneille, *Examen de Médée*.

» zène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes. Ainsi » Médée serait demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda » manifestement quelque temps chez Pitthœus, où » il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse » de Thésée, et n'en partit point que sa grossesse » ne fût constante. »

Je réponds que le dessein d'aller à Trézène chercher le sens de l'oracle, précède la promesse faite à Médée. Cette princesse même approuve ce voyage; elle se contente d'obtenir un asile chez Égée, sans exiger sa présence. Or, une absence qui devait être si courte, à en juger par le seul projet, n'aurait pas laissé Médée en mauvaise posture à Athènes. Il est vrai que, par l'évènement, Égée demeura quelque temps à Trézène, puisqu'il y accomplit, sans y penser, l'oracle de Delphes, qui lui défendait en termes obscurs et fort indécens pour un oracle, le commerce qui donna lieu à la naissance de Thésée. Mais ce défaut ne doit pas être imputé à Euripide. Il prend Égée tel qu'il est dans le moment présent, c'est-à-dire, déterminé à retourner incessamment à Athènes, et flatté de l'espérance que lui donne Médée de faire réussir le désir qui l'avait conduit à Delphes. Cela suffisait à Euripide, sans qu'il dût s'embarrasser beaucoup, si en effet Égée tarderait ou non à ter-

miner son voyage, qui fut, après tout, assez court. Faute ou non, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Corneille ne s'y est arrêté que pour faire valoir son épisode d'Égée, qu'il ne rend pas en effet plus intéressant qu'Euripide. Au contraire, il rend ce vieux roi ridicule, en le faisant rival de Jason et amant de Créüse. Puis il le fait emprisonner, autre chose fort étrange : le tout pour donner occasion à Médée de le tirer des fers, afin que cette obligation engage le roi d'Athènes à donner une retraite à sa bienfaitrice, et même à l'épouser. Parlons plus juste : tout cet épisode n'est amené que pour remplir les actes vides. Aussi n'a-t-il d'autre effet que de faire languir l'action principale, en reculant les scènes véritablement capables d'intéresser le spectateur. Mais la tragédie de Sénèque était trop courte, il fallait l'allonger. Égée est donc ici ce qu'est l'infante dans le *Cid*; un allongement, un personnage plus ennuyeux qu'utile. Il ne m'appartient pas de faire le procès à Corneille. Il faut respecter jusqu'aux défauts des grands hommes [1]. Je ne blâme que la fâ-

[1] Cette maxime exige quelques restrictions. Sans doute on doit respecter les grands hommes, malgré leurs défauts; mais ces défauts mêmes doivent d'autant moins être respectés, qu'ils peuvent égarer l'inexpérience par l'autorité d'un nom illustre. Les défauts de Corneille sont plus dangereux que ceux de Pradon; voilà pourquoi le commentaire de Voltaire, est, quoiqu'on en puisse dire, un véritable service rendu au goût, à la poétique et à la langue. R.-R.

cheuse nécessité qu'on s'est imposée d'épisoder presque toutes les tragédies. On veut faire cinq actes dont la représentation puisse occuper deux ou trois heures. La matière manque, ou paraît manquer : on en cherche une étrangère qu'on lie, comme on peut, au véritable sujet. On convient bien que cet alliage gâte souvent l'or pur; mais c'est, dit-on, un mal nécessaire. Comment donc ont fait les Grecs pour l'éviter [1] ?

Retournons à Égée. On a supposé qu'il aimait Créüse; mais la princesse, d'accord avec son père, se détermine à congédier cet amant suranné. Créüse le fait civilement, dit-elle, mais en effet assez lestement, de façon qu'Egée, qui se voit joué, projette d'enlever Créüse.

ACTE III.

Les deux premières scènes du troisième acte, à savoir, de Nérine seule, et de Jason avec elle, disent peu de chose, et sont faites pour ménager l'entrevue de Jason et de Médée. C'est la scène qu'on a déjà vue dans Sénèque. L'une et l'autre sont belles, mais l'une et l'autre ont un défaut

[1] C'est qu'ils avaient un système dramatique différent du nôtre, et que le chœur occupait chez eux une place que nous aimons mieux voir remplie par le développement d'une intrigue plus fortement nouée. A quoi bon le redire sans cesse ? R.-R.

considérable; c'est que Médée y passe sans intervalle des reproches amers et de la rage la plus violente, à un amour feint dont Jason est la dupe. Si Jason paraît un peu trop crédule chez Euripide, où pourtant la feinte de Médée est si artificieusement préparée par un second tête à tête, combien plus doit-il le paraître ici, puisque le passage de la violence à la douceur y est si subit? Jason, d'ailleurs, ayant perdu son ancienne tendresse pour Médée, on ne peut pas dire pour le justifier :

.... L'on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.

MOLIÈRE. *Tartuffe*, acte IV, sc. III.

La scène suivante qui finit l'acte, est un entretien de Médée avec sa confidente, fondée sur une vraie enfance de Créüse. Corneille n'a pas voulu donner à Médée le dessein d'envoyer elle-même des présens à la nouvelle épouse, en reconnaissance de ce qu'elle a obtenu la grâce des enfans de Jason. Il a feint que Créüse meurt d'envie d'avoir la robe de Médée, envie de jeune femme, et qu'elle prie Jason de la lui procurer à quelque prix que ce puisse être. Ce trait assurément n'est pas digne du grand Corneille. C'est pourtant sur cela que roule une partie du dénoûment. Ainsi Virgile a-t-il manqué le sien par l'équivoque

risible des tables que doivent manger les Troyens, suivant l'oracle d'une Harpie. L'envie puérile de Créüse, et le désir qu'a son amant de la satisfaire, occupent deux ou trois scènes un peu comiques, soit dans cet acte, soit dans les précédens.

ACTE IV.

Médée saisit donc cette occasion pour se venger, et c'est à ce sujet que se fait la scène des enchantemens, dont j'ai parlé ci-dessus. Comme cette scène, qui fait le quatrième acte de la tragédie latine, était trop courte pour remplir le même acte de la tragédie française, l'on y fait éclore l'effet des menaces d'Égée, et l'on vient raconter à Médée comment ce prince a pensé enlever Créüse. Nérine veut achever son récit, et dire comment la princesse a été sauvée; mais Médée l'interrompt par ce vers si bien placé :

Je devine la fin ; mon traître l'a sauvée.

Jason, en effet, a volé au secours de son amante avec Pollux, et l'a tirée des mains d'Égée, qui s'est trouvé lui-même enveloppé. Corneille fait observer cette ingénieuse interruption de Médée. C'est un artifice véritablement délicat et dans les mœurs. Médée avait l'esprit trop agité pour entendre un

détail inutile. Elle ordonne à Nérine de faire porter sur le champ la robe empoisonnée à Créüse, par les jeunes princes, fils de Jason.

La seconde scène est un vain combat de complimens entre Créon et Pollux, pour montrer que ce dernier personnage n'a pas été tout-à-fait oisif, puisqu'il a combattu. Il donne même de justes défiances à Créon dans la scène suivante, au sujet du présent de Médée :

> J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis,

dit-il, d'après Virgile :

> Timeo Danaos et dona ferentes.
>
> *Æneid.* l. II, v. 49.

Créon a de la peine à en prendre ombrage; ce qui est étonnant après les frayeurs qu'il a marquées à la vue de Médée :

> Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Il consent toutefois à faire un essai de la robe sur une femme condamnée à mort : épreuve inutile ; Médée y avait pourvu. Le poison, comme s'il eût eu l'art de discerner, était fait pour nuire à Créon et à Créüse, et pour épargner tout autre qu'eux.

On passe de ces deux scènes à la prison d'Égée, qui débite des stances beaucoup moins intéressantes que celles de Polyeucte, ou de Rodrigue.

Corneille a tâché en vain de justifier ces changemens de lieu qui sont assez fréquens dans sa *Médée*. La prétendue place publique d'Euripide et de Sénèque le blessait trop. Mais ces changemens de place choquent-ils moins? Certainement le spectateur a moins de peine à oublier que le lieu où on le fixe est trop exposé à la vue des passans, qu'à faire tant d'allées et de venues pour suivre les acteurs, sans changer lui-même de lieu.

Médée vient enfin avec sa baguette magique briser la prison ; elle fait tomber les fers d'Égée ; et celui-ci part sans bruit, après avoir offert son trône et sa main à sa libératrice.

ACTE V.

Un officier sort du palais pour avertir promptement Jason du funeste effet de la robe. Médée, d'un coup de baguette, l'arrête tout court. Puis, ayant su la cause de son voyage, elle lui rend par un autre coup la liberté de marcher. Voilà bien de la magie. Euripide n'a-t-il pas mieux fait d'en prodiguer moins?

Médée ensuite se détermine au meurtre de ses deux fils, comme chez Sénèque, et s'en va. Puis le vide de ce dernier acte est rempli par Créon

et Créüse qui paraissent sur la scène, dévorés par un feu, invisible à la vérité, mais insupportable. Leur situation est plus affreuse que touchante. Créon se frappe à la fin d'un poignard pour laisser le champ libre à Jason. C'est une adresse du poëte. Il a senti qu'une situation bien tragique languit d'ordinaire quand il y a plus de deux interlocuteurs. C'est pour cela qu'il se sait gré d'avoir écarté pour quelque temps Jason, qui, par politesse, remenait Pollux hors de Corinthe, parce qu'on n'avait plus affaire de ce dernier acteur.

Jason reparaît enfin, et sa scène est frappante par la situation où il se trouve entre un beau-père mort, et une épouse mourante, sans qu'il puisse la soulager. Les adieux mutuels sont bien touchés. Mais Créüse morte, la fureur qui saisit Jason n'est guères dans la nature. Non content de vouloir livrer Médée aux plus rudes supplices dans une tirade fougueuse, (il était question d'agir, et non pas de déclamer), il va jusqu'à délibérer s'il n'immolera pas ses propres enfans, parce qu'ils ont porté le don fatal, et parce qu'ils sont fils de Médée. C'est à Médée seule qu'il fallait réserver une pareille fureur, comme l'ont fait Euripide et Sénèque. Un père ne s'emporte point jusqu'à tuer ses enfans pour se venger de sa femme. Il est vrai que Jason ne fait que délibérer, et cela dans l'excès de son désespoir Mais cette pensée fait hor-

reur dans un prince qu'on voudrait plaindre. De plus, il arrive au palais : il voit Médée sur le balcon, et de-là sur le char volant; il l'accable d'invectives. Elle a tué ses enfans, et se félicite d'avoir prévenu Jason. A cela Jason ne répond rien. Il semble qu'il ait oublié qu'il est père, pour se souvenir seulement qu'il est amant. Il ne dit pas un mot de ses fils; il ne songe qu'à Créüse; et, dans l'impuissance où il se voit de la venger sur Médée, il la venge sur lui-même et se tue.

Je sais bien que *Médée* n'est pas la meilleure pièce de P. Corneille. Il a bien senti lui-même que le style en était inégal; et même il a remarqué[1] que, depuis cette tragédie, il a acquis assez de force pour ne paraître pas fort au-dessous de l'enthousiasme de ceux qu'il a imités; par exemple, dans Pompée, ce qui est très-vrai, et la postérité lui rendra toujours cette justice. Il serait seulement à souhaiter qu'il n'eût pas quelquefois porté l'imitation de Sénèque et de Lucain, jusqu'à épouser leurs défauts. Après tout, cela ne diminue en rien la gloire d'un si grand génie, qui a toujours enchéri sur ses modèles. Aussi n'ai-je rapproché sa tragédie de celle d'Euripide, que parce que c'est une de celles qu'on peut comparer aux anciennes par rapport au sujet. Si l'on avait égard

[1] P. Corneille, *Examen de Médée.*

à tout, le grand Corneille pourrait soutenir une comparaison plus étendue à l'avantage de notre siècle et au sien.

FIN DE MÉDÉE, TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE LODOVICO DOLCÉ.

J'EN dirai peu de chose, parce qu'elle est presque la même que celle d'Euripide. C'est précisément le même goût de traduction que son *Iphigénie* dont nous parlerons [1]. Dolcé n'a ajouté à son original que des ornemens peu considérables, pour remplir davantage quelques actes ; il a même gâté un morceau, loin de l'embellir. C'est une scène du premier acte, où Médée est supposée derrière le théâtre, dans le poëte grec. L'italien a cru mieux faire en introduisant Médée sur la scène ; et il a perdu une belle suspension qui surprend, pour une déclamation qui languit. Il a encore jugé à propos de faire parler sur le théâtre les petits enfans de Médée, comme il a fait à l'égard du petit Oreste, dans *Iphigénie* : choses inouïes chez les anciens. Les enfans n'étaient introduits que pour augmenter l'impression de la pitié, et leur bégayement ne paraissait pas digne de la majesté du théâtre tragique [2]. Dans Euripide, les enfans ne

[1] Tome VIII.

[2] *Médée*, *Andromaque*, *Alceste*, *Les Suppliantes*, sont les seules

disent que très-peu de vers derrière le théâtre, lorsque Médée les poursuit à coups d'épée.

Toutefois Dolcé, ainsi que les autres poëtes italiens, imitateurs des Grecs, en a bien rendu le pathétique, et même la simplicité sans *concetti*, sans antithèses, sans vaine parure. Heureux si, au lieu de s'en tenir si exactement à l'économie grecque, il eût osé donner à l'Italie l'exemple de hardiesse que nos poëtes ont donné à la France, en s'écartant un peu des mœurs grecques, sans sortir de leur goût:

Vestigia Græca
Ausi deserere [1].

J'ai vu encore de Dolcé deux autres tragédies, l'une intitulée *Progné*, l'autre *Thyeste*. Elles sont de la même manière, c'est-à-dire, modelées sur l'arrangement et le goût des poëtes grecs, sans atteindre à leur souveraine beauté. Le *Thyeste* est une traduction de Sénèque. Dolcé y a manqué ce beau mot qui fait un dénoûment admirable dans le poëte latin. Atrée, après le festin qui fit reculer le soleil, présente à Thyeste une coupe. Thyeste demande à voir ses enfans; et son frère, lui montrant les restes des victimes qu'il lui a servies dans le repas, dit ces horribles paroles:

tragédies d'Euripide et de tout le théâtre grec que nous connaissons, ou des enfans parlent et jouent un rôle.

[1] Horat. *de Art. Poët.*

Gnatos ecquid agnoscis tuos ?

A quoi Thyeste répond :

Agnosco fratrem.

Ce qu'un de nos poëtes a traduit heureusement de cette manière [1] :

ATRÉE.

Reconnais-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère.

Dolcé n'a pas senti la vivacité et le sublime de cette pensée, quand il a cru la traduire en s'exprimant ainsi :

ATREO.

Conosci queste teste e queste mani ?
Questi son tuoi figlinoli : ora gli abbraccia.
Chè questo è Filisten : questi son gli altri.

THYESTE.

Oime, come consenti
Terra crudel, di sostener ancora
Tanta sceleritade, etc.

Lodovico Dolcé a fait quantité d'autres pièces toutes tirées des Grecs ou des Latins, ou plutôt traduites pour la plupart [2] ; c'est un des héros du théâtre Italien.

[1] *Atrée* de M. Crébillon.

[2] En tout, *six* tragédies, traduites ou imitées d'Euripide ou de Sénèque, et *deux* de son invention, *Didon* et *Mariane*. Voyez sur ce poëte fécond et malheureux le jugement de M. Binguéné, *Hist. littér. d'Italie*, tom. V, pag. 78 et suiv.

ANALYSE

DE QUELQUES AUTRES TRAGÉDIES,

PUBLIÉES

SOUS LE TITRE DE MÉDÉE.

Mon dessein est de réunir dans cet article un extrait suivi de trois tragédies, et une notice de quelques autres publiées sous le même titre. Quoique je présente ces extraits sous mon nom, ils sont en partie l'ouvrage d'une jeune personne qui a bien voulu m'en faire part, mais ne m'a point permis de la désigner [1].

Chez les anciens, il paraît qu'avant Euripide, les Grecs n'avaient pas mis ce sujet au théâtre. Après lui, le poëte Néophron le traita de nouveau. Il vivait au temps d'Alexandre le grand, qui le fit périr à cause de son attachement pour Callisthène. Voici la traduction du fragment de sa *Médée*,

[1] Il semble que les femmes soient nées pour ce genre d'écrire, où il faut saisir des nuances, et faire des comparaisons délicates; elles ne peuvent manquer d'y réussir, lorsqu'elles joignent aux dons de la nature, le goût de l'étude et l'habitude de la réflexion.

que Stobée nous a conservé. La situation paraît tout-à-fait semblable à celle de la *Médée* d'Euripide, à la fin de la seconde scène du cinquième acte :

« Barbare! que vas-tu faire? Réfléchis, avant » que ta main s'égare, et que tu changes l'amour » en haine. Malheureuse! où t'entraîne une pas- » sion funeste? Calme cette fureur dont s'irritent » les dieux.... Et pourquoi donc ces larmes dans » cette affreuse solitude, abandonnée de ceux qui » te doivent du secours? Après de tels outrages, » me laisserai-je aller aux mouvemens d'une lâ- » che tendresse? O mon courage! tu ne te trahi- » ras pas toi-même.... C'en est fait, mes enfans, » fuyez loin de mes yeux; mon cœur altier se li- » vre à la rage sanguinaire. O mon bras! pour quel » coup vas-tu t'armer?.... O malheureuse! ô » crime! Ainsi je vais détruire en un instant les » doux fruits de mes soins et de mes longues in- » quiétudes! »

Chez les Latins, Ennius, Ovide et Sénèque, ou du moins l'auteur connu sous ce nom, ont composé des tragédies sur le même sujet.

Quoiqu'il ne reste qu'un vers de celle d'Ovide [1], on peut conjecturer qu'il n'avait pas imité entiè-

[1] Cité par le P. Brumoy.

rement Euripide, car on ne saurait où placer ce vers dans le plan du poëte grec. Il paraît, au contraire, par les fragemens d'Ennius, que sa pièce était presqu'une traduction de celle d'Euripide. L'analyse du P. Brumoy nous dispense de parler de Sénèque.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE LONGEPIERRE.

ACTE PREMIER.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Créon, lieu vague et mal défini, où les acteurs arrivent sans qu'on voie pourquoi ils se trouvent sans cesse réunis dans cet appartement particulier du palais. L'exposition est lente et laborieuse. Jason explique à un confident toutes les raisons qui s'offrent à son esprit pour justifier l'amour qui l'enflamme pour Créüse; il fait connaître dans cet entretien les circonstances de sa retraite à Corinthe, et les poursuites du fils de Pélias. Le confident lui retrace les droits et la puissance de Médée; mais Créüse paraît, et Jason ne songe qu'à son amour. Créon vient interrompre un si doux entretien; il a de justes sujets d'alarmes. Acaste redemande Médée; il exige du moins qu'on la proscrive, ce n'est qu'à cette condition qu'il épargnera Corinthe. En vain Jason intercède pour l'épouse qu'il est prêt à quitter. Le roi lui déclare que l'exil de Médée est nécessaire; qu'il le doit à ses sujets et à

lui-même, et que Jason doit à sa gloire de séparer son sort de celui d'une femme criminelle:

Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.

Jason se rend, et se borne à demander pour Médée des égards et des secours que le roi n'hésite pas de lui promettre.

ACTE II.

La vengeance de Médée est, sans contredit, le sujet que l'auteur s'est proposé de traiter. Mais jusqu'ici il n'en est point question : le caractère de la reine de Colchos n'a point encore été annoncé par ces traits vigoureux et fortement prononcés, qu'on remarque dans la tragédie d'Euripide. Le confident de Jason a exagéré la puissance surnaturelle de Médée. Créon a rappelé ses anciens forfaits. Mais cette Médée altière et implacable, qui doit occuper dès cet instant toute l'attention des spectateurs, leur est encore étrangère. Elle parait, et dès les premiers mots qu'elle prononce, on peut aisément la connaître :

Où suis-je, malheureuse ? où porté-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je ouï ? je ne me connais pas.
Furieuse, je cours, et doute si je veille.

Elle vient d'apprendre qu'elle est trahie :

. . . . Dieux justes, dieux vengeurs !
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses sermens, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, et vengez nos injures.
Toi, sur-tout, ô soleil ! . . . . . .
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers. . . . .
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire ;
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire ;
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant ;
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent.
J'écraserai ses rois ; et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.

Enfin elle se résout à recourir à son art, c'est-à-dire, à la magie et aux poisons. Tandis qu'elle explique ses projets à sa confidente, Créon vient lui prononcer son arrêt : elle l'écoute avec un mépris insultant ; et, pour en montrer l'injustice, elle rappelle les services éclatans qu'elle a rendus à la Grèce : qu'eût été sans elle ce Jason si fameux ? Qu'auraient fait avec lui tous les guerriers qui l'accompagnèrent dans la Colchide ?

J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,
Le plus pur sang des dieux et la fleur de la Grèce.
. . . .
J'empêchai leur trépas, je les couvris de gloire ;
Je leur sacrifiai remords, crainte, pudeur,
Mon père, mon pays, ma gloire, mon bonheur.

Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense.

. . . .

Pour les avoir sauvés je ne demande rien :
Je vous les laisse tous, mais laissez-moi mon bien.

Ces vers, que nous rapprochons, sont coupés par une description brillante, mais un peu déplacée, des monstres qui gardaient la toison d'or.

Créon joue un fort grand rôle dans cette scène, et finit par déclarer à Médée que le soleil qui va suivre, ne doit pas la retrouver à Corinthe. Il lui accorde ainsi, de lui-même et sans songer à quoi il s'expose, cette journée, que dans les autres *Médées*, l'épouse de Jason n'obtient qu'avec peine, et après l'avoir long-temps sollicitée. Médée, restée seule, se résout à quitter Corinthe; mais, dit-elle :

Je lancerai la foudre avant que de partir.

Jason s'avance, et vient, on ne sait pourquoi, s'offrir aux justes reproches de Médée. Elle lui peint avec force ses torts envers une épouse innocente, et l'abandon où il l'a livrée :

Reverrai-je Colchos ? irai-je en Thessalie
Implorer les bontés des filles de Pélie ?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété ?
Hélas ! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelqu'asile en Europe, en Asie ?

Jason, sans s'arrêter à lui donner des raisons de sa perfidie, lui dit, en un mot, que

Les bontés de Créüse et les bienfaits du roi

l'empêchent de se refuser à leur alliance. Médée, bien justement outrée de ce langage, lui demande ce qu'il ont fait pour lui, qui puisse balancer ses droits :

Ta vie est un tissu des bienfaits de Médée.

Elle change cependant de langage, et prend le ton le plus tendre pour engager son époux à lui rester fidèle; elle le conjure, au nom de ses enfans, de ne point trahir leur mère; elle lui peint les maux auxquels son exil va les exposer. Ici Jason l'arrête; il lui déclare qu'il ne veut pas se séparer de ses fils. A ces mots, Médée furieuse s'écrie :

Tu m'ôtes mes enfans ! tu me ravis, barbare,
Le seul bien qui pouvait adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai, j'en jure ma douleur :
Tremble, ingrat, c'en est fait, ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

Mais Jason n'est point intimidé de ses menaces, et se flatte que Médée lui rendra justice, en le connaissant mieux. C'est avoir bien de la confiance. Il savait quel était le pouvoir, l'amour, la fureur de Médée; et il ne pouvait point se dissimuler ses propres torts envers elle. Devait-il espérer le pardon, ou mépriser la vengeance? L'auteur répondrait apparemment que Jason ne pensait qu'à Créüse, et que l'amour est aveugle.

ACTE III.

L'acte s'ouvre par un entretien entre les deux amans. Créüse ne quitte Jason que pour aller implorer Vénus. Le prince, resté seul, témoigne quelques remords : il frémit à l'aspect de Médée, qui arrive en cet instant sur la scène : il veut fuir, elle l'arrête, lui parle avec douceur et tendresse, et le supplie de lui laisser ses fils pour la consoler dans sa misère ; elle essuie un nouveau refus. Qu'eût-elle fait si Jason lui eût accordé sa demande ? Sa vengeance parait déterminée par ce refus. Le regret d'être séparée de ses enfans, peut-il égarer à ce point le cœur d'une mère ? Quoi qu'il en soit, Jason refuse ; Médée dissimule : elle recommande ses enfans à la tendresse de leur père, et fait ses adieux à son époux, du ton le plus doux et le plus affectueux. Jason, qui devrait mieux la connaître, se persuade trop aisément que Médée, qu'il vient de voir violente et furieuse, est devenue tout à coup tendre et soumise : il assure que le temps ne l'effacera jamais de son souvenir.

Il sort.

Médée, plus terrible encore par la contrainte qu'elle s'est faite, se prépare à invoquer les divinités infernales. Elle décrit à sa confidente une

robe que sa mère reçut jadis du Soleil, comme un présent nuptial. Cet astre brillant s'est plû lui-même à l'embellir,

Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.

Elle va empoisonner cette robe, et l'envoyer à Créüse. Elle se sent déjà en proie aux fureurs infernales, et sort en s'écriant :

Terrible dieu du Styx, je marche sur vos pas;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

ACTE IV.

Médée, qui n'est sortie que pour empoisonner la robe, revient achever son charme sur le théâtre.

Cette scène, dont le fond est une imitation de Sénèque, n'est pas chargée, comme celle de l'auteur latin, de détails absurdes ou révoltans : Médée y conserve une dignité dans sa fureur qui l'élève au-dessus du caractère d'une simple magicienne; et semble annoncer une inspiration divine.

Déjà ses vœux sont exaucés; Médée sera vengée. Elle voit Sisyphe : il pleure, s'écrie-t-elle, il pleure sa disgrâce, il gémit des maux que sa postérité va souffrir :

Son désespoir commence à soulager le mien.

Un père, un frère s'offrent tour-à-tour à ses regards ; ils font naître en son cœur mille sentimens douloureux. Bientôt tout disparaît. Le charme a réussi. Médée ordonne à sa confidente d'apporter la robe fatale. Cette robe, annoncée avec tant d'éclat et décrite en vers si riches et si pompeux, ne devait point, à ce qu'il paraît, être mise sous les yeux du spectateur : c'est le forcer d'oublier les traits d'un pinceau brillant, pour ne voir qu'une toile inanimée. L'objet est bien petit, sans doute; mais rien ne doit être négligé, lorsqu'il s'agit de faire illusion. On voit donc apporter cette robe éclatante, et, au même instant la confidente, par l'ordre de Médée, amène auprès d'elle ses deux fils, qui se jettent dans les bras de leur mère. Elle leur adresse de touchans discours. Le poëte emploie ici quelques traits de la *Médée* d'Euripide. Mais quoique la situation soit la même, l'impression est moins forte, parce qu'elle est moins préparée; le spectateur n'a pas prévu de loin les sinistres projets de Médée. Ce n'est qu'à la fin de cette scène qu'elle les laisse entrevoir, ou plutot ce n'est qu'en cet instant qu'elle les forme, et que, sûre d'être vengée de Créon, elle invente un moyen nouveau, digne d'une âme atroce et implacable pour punir un perfide époux.

Les enfans ont offert la robe à Créüse, qui l'a acceptée, et s'en est parée sur le champ. Ils viennent

l'annoncer à leur mère. Médée les revoit avec une profonde tristesse. L'orgueil et l'amour maternel combattent dans son cœur; elle se peint leur abaissement, leur misère, leur esclavage :

Pour les fils du soleil quel indigne partage !
Quel coup ! mon amour meurt et se transforme en rage.

Elle prend un poignard, il lui tombe des mains : elle se reproche sa faiblesse. Tout ce morceau est une imitation d'Euripide :

O ma lente douleur ! ô mon faible courage !
. . . .
Couronnons ma vengeance et bornons leur malheur.
Que dis-tu, misérable ! et que veut ta fureur ?
Non, pour finir leurs maux il n'est plus d'autre voie ;
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons, frappons....
.... Je frémis. Leurs regards et leurs larmes
Me troublent, et des mains me font tomber les armes.
O mon sang ! ô mes fils ! ....
Infortunés auteurs de ma douleur amère,
Approchez, mes enfans, embrassez votre mère.
Empressez-vous encor d'obéir à mes lois ;
Et baisez-moi du moins pour la dernière fois....
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble et redouble ma peine.

C'est alors que, restée seule avec elle-même, elle s'anime par la pensée que Jason immolera ses enfans à une marâtre, si elle ne les prévient... Leur père moins timide,

Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
. . . .

Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes ;
S'attachant à leur mère, et tout baignés de larmes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher ;
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur père ;
Qu'ils meurent. Aussi bien ils sont morts pour leur mère.

ACTE V.

Créon est mort, Créüse est mourante. Ils sont l'un et l'autre victimes de l'artifice de Médée : le peuple irrité veut punir l'auteur d'un tel attentat. Médée refuse de se dérober à sa colère ; elle veut jouir de son triomphe :

...Rentrons, dit-elle, et perdant l'innocence,
Couronnons ce grand jour et comblons ma vengeance.

Créüse arrive sur la scène pour mourir dans les bras de Jason. Médée paraît sur son char ; d'un coup de baguette, elle rend Jason immobile ; elle lui adresse des discours outrageans et pleins d'une sanglante ironie ; lui déclare le parricide qu'elle vient de commettre, et s'élève dans les airs, en s'écriant :

Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

Jason se perce de son épée.

Le tableau qu'offre cette scène, ne fait point un heureux effet. Retenu par une puissance invisible et merveilleuse, que le spectateur ne peut croire réelle, Jason se répand en injures contre Médée, et a l'air de n'oser s'approcher d'elle. Le char et les dragons qui le traînent, offrent l'image d'un jeu puéril qui distrait l'attention d'une manière d'autant plus désagréable, que Médée montre ces fidèles dragons, et leur adresse, pour ainsi dire, la parole, en louant leur zèle et leur reconnaissance. C'est une maladresse difficile à justifier. En général, il y en a beaucoup à prétendre imiter sur de très-petits théâtres, les effets qu'on pouvait produire sur les vastes théâtres des Grecs ou des Romains.

Il est encore plus fâcheux de voir les tragiques français préférer si souvent le clinquant de Sénèque à l'or d'Euripide. La magie, que le poëte grec a eu soin de tenir à l'écart, et de laisser à peine entrevoir dans un sombre lointain, devrait être proscrite sans réserve, et respecter la scène qu'elle déshonore. Quel objet plus puéril que celui d'exciter une vaine frayeur, et quel moyen plus grossier de produire un faible intérêt ? Le ressort des passions humaines est-il donc insuffisant pour remuer des cœurs sensibles ? et au milieu d'une nation polie, faut-il rappeler la barba-

rie des premiers âges [1] ? D'ailleurs ce moyen même est ici superflu ; quoique Médée dise à Hécate que, sans elle, ses poisons manqueraient de vertu, il n'en est pas moins certain qu'il suffisait du poison pour la vraisemblance théâtrale. On trouve même l'invocation peu proportionnée à l'effet qu'elle produit. A la voix de l'enchanteresse, on croirait l'enfer dépeuplé : toutes les divinités infernales, sans même en excepter Cerbère, paraissent soumises à ses lois. Quel service en attend-t-elle ? Va-t-elle faire éclater la foudre, troubler l'univers, confondre les élémens ? Tous ses vœux se réduisent à augmenter l'activité d'un poison déjà imbu de mille sucs empestés. Il est vrai qu'elle veut encore que ce venin, par une bien merveilleuse propriété, n'agisse que sur deux personnes. Mais cette supposition choquante et bizarre n'était pas nécessaire, et Euripide l'a évitée.

Plus on médite les poëtes grecs, plus on demeure frappé de la sagesse et de la grandeur de leurs compositions. C'est sur-tout en les opposant aux poëtes modernes, que ces qualités se font sentir. Il est vrai que Longepierre n'est pas Racine, et ne peut pas, comme lui, être jugé à la

[1] Dans tout ceci je ne parle point de l'opéra, où le merveilleux de tout genre peut être admis pour favoriser les effets de la musique et du spectacle.

rigueur. Abrégeons donc ces réflexions, et contentons-nous d'observer que le défaut et le mérite de sa *Médée*, est que tous les personnages y sont sacrifiés à un seul.

Il semble, en particulier, que l'auteur, frappé des difficultés qu'offrait celui de Jason, n'ait pas même tenté de les vaincre. L'amour, loin d'excuser ce héros, ne sert qu'à le rendre plus méprisable. Chez Euripide, il ne paraît au dénoûment que parce qu'il veut sauver ses fils. Médée a bien su trouver l'endroit sensible de son cœur. Ici, son amante lui fait oublier qu'il est père, jusqu'à l'instant où Médée vient le lui rappeler par un coup bien cruel, mais auquel on ne s'attend pas à le trouver fort sensible.

Créon manque de caractère. Créüse n'a point des charmes capables d'excuser la perfidie de Jason. Ce défaut était peut-être inévitable; en ce cas, il fallait supprimer un personnage qui ne fournissait que quelques scènes languissantes, et qu'on ne pouvait rendre aimable, qu'en laissant à l'imagination du spectateur le soin de l'embellir. Mais le caractère de Médée a de la force et de la vérité; il excite l'attention, il étonne, il est grand et terrible. Aussi toutes les fois qu'une actrice distinguée a rempli ce rôle, la pièce a reçu des applaudissemens.

Elle excite rarement la pitié; elle occupe plus

qu'elle n'émeut ; mais on y trouve de beaux vers, un grand caractère, du mouvement, des situations, des tableaux ; et comme elle a été remise au théâtre avec succès à diverses époques, il est probable qu'elle s'y soutiendra long-temps. On peut regretter que l'auteur, qui avait saisi fortement le caractère de Médée, n'ait pas, à l'exemple du poëte grec, préparé de loin le parricide ; qu'il ait attendu la fin du quatrième acte pour faire naître la crainte et le soupçon même d'un tel crime ; qu'il ait prodigué les premiers actes à de langoureuses confidences, au lieu de les employer à faire pressentir par mille traits déchirans, le coup qu'il se préparait à frapper. Il serait d'ailleurs inutile de dépouiller la fable de ses épisodes : les compositions modernes supportent rarement cette épreuve.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE M. CLÉMENT.

M. Clément a suivi d'assez près le plan d'Euripide. Il a écarté du sujet la magie et le merveilleux, même dans le dénoûment : ainsi, à cet égard, on peut dire qu'il est supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière. Le sujet ainsi limité ne lui a fourni que trois actes.

ACTE PREMIER.

Le premier, et, si je ne me trompe, le plus beau, s'ouvre par une scène entre Médée et sa confidente. Médée y exprime ses regrets, comme la nourrice, dans le prologue d'Euripide :

Plût aux dieux que l'ingrat fatal à mon repos,
N'eût jamais abordé les rives de Colchos !
Je n'aurais point trahi ma patrie et mon père ;
Je n'aurais point rougi mes mains du sang d'un frère,
Et je ne verrais pas l'infidèle aujourd'hui
Oublier que Médée a tout perdu pour lui.

Les scènes de Créon, de Médée et de Jason res-

semblent à celles de l'auteur grec. En s'attachant à ce modèle, l'auteur a évité plusieurs défauts de Corneille et de Longepierre. Jason n'allégue point le sort et l'amour pour justifier son infidélité, il allégue des raisons politiques, tirées de l'intérêt de sa gloire; il offre, comme dans Euripide, des secours à son épouse abandonnée, qui les rejette avec courroux : elle passe de l'emportement aux plaintes; elle peint ses fils suivant leur mère dans son exil. Ici, comme dans la tragédie de Longepierre, Jason la rassure, en insinuant qu'il a dessein de garder ses enfans auprès de lui. Cette idée trouble le cœur de Médée, et lui arrache les plus effrayantes menaces.

Il est impossible que Jason joue un rôle intéressant dans cette situation. Un héros interdit, criminel et humilié, est peu propre à la tragédie. Ce reproche ne s'adresse pas à M. Clément, mais plutôt au sujet, qui offre un obstacle peut-être insurmontable. C'est en vain qu'on a prétendu comparer Jason à Pyrrhus de l'*Andromaque* de Racine. Pyrrhus n'a d'autre tort que l'inconstance. Les charmes et la douceur d'Andromaque, l'aigreur et la violence d'Hermione disposent le spectateur à l'indulgence. Ce qui caractérise la perfidie de Jason, c'est moins son inconstance que son ingratitude. La situation où il se trouve, ressemble à celle d'Énée; et comme tout l'art de

Virgile ne peut excuser son héros, tout le talent des poëtes tragiques n'a pu rendre Jason supportable [1]. Son action, quoiqu'il dise, semble toujours odieuse, et la faiblesse de son caractère contraste d'une manière désagréable avec la force du caractère de Médée. On doit du moins savoir gré à M. Clément de lui avoir sauvé un ridicule, en n'en faisant pas un amant langoureux.

ACTE II.

Jason sent quelques remords : Médée l'apprend, et se livre à l'espérance ; mais elle est bientôt désabusée. Jason est à l'autel. On se demande pourquoi ce mariage est si fort précipité? Pourquoi on n'épargne point à Médée un spectacle cruel, en le différant d'un seul jour? L'auteur a prévenu cette objection. Acaste l'exige. Peut-être cependant eût-il été plus naturel d'imiter en ceci Longepierre ou Euripide. Celui-ci n'indique point l'époque où doit se célébrer l'hy-

[1] Une autre situation semblable, et pareillement dépourvue d'intérêt et de dignité tragique, est celle de Thésée dans l'*Ariane* de Th. Corneille. Là, comme dans *Médée*, tout l'intérêt se porte sur une amante trahie, et Thésée est faible et avili, comme Énée et comme Jason. R.-R.

méné. Longepierre se contente de la faire envisager comme prochaine.

Cela était d'autant plus facile, que Médée n'a point attendu cet instant pour envoyer la robe empoisonnée. Elle n'en charge pas ses fils, mais sa confidente. On ne prépare point le spectateur à cet incident, comme dans les autres *Médées* ; la robe n'est point décrite avec pompe ; Créüse ne l'a point désirée, ce n'est point un présent fait à la suite d'une réconciliation ; et il semble que, sans un excès de défiance, Créüse pourrait bien dire comme Pollux :

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.

Ce défaut de préparation se fait aussi sentir dans la manière dont Médée se détermine au parricide. On est surpris lorsqu'on lui entend dire tout à coup :

C'est au cœur de ses fils que je veux le frapper.

Rien n'avait annoncé une si étrange résolution. Cependant elle est désormais inébranlable ; et dès qu'on vient lui demander ses fils, elle sort pour l'exécuter. Il est vrai qu'elle envisage comme un artifice et comme un outrage tout à la fois, cette demande et le motif qu'on y joint. On veut, lui dit-on, conduire au temple ces jeunes enfans, afin que Créüse :

Par un serment sacré dans ce jour solennel,
Les adopte et leur jure un amour maternel.

Elle se contient, et répond avec fierté :

Allez, dites, Arbas, à ce généreux père,
Qu'il recevra ses fils de la main de leur mère;
Pour les rendre à lui seul j'ai de justes raisons;
Il le veut, il l'ordonne, il les aura.... sortons.

On voit que le poëte avait besoin de la conclusion du mariage, pour amener l'incident qui hâte le crime de Médée; mais on peut douter qu'il fallût sacrifier à ce besoin des convenances d'un autre genre.

ACTE III.

« Qu'ai-je fait! » s'écrie Médée en revenant sur la scène. A ce mot, on devine de quel sang est teint le poignard dont elle est armée. Elle exprime avec force les remords auxquels son cœur est en proie; mais les plus vives couleurs pâlissent dans une situation si violente. Dans les autres tragiques, on la revoit avec plus d'horreur, il est vrai, mais avec moins de mépris, lorsque livrée encore à l'ivresse de la vengeance, elle revient pour en jouir et pour l'aggraver. Jason la trouve en cet état dans l'instant où il vient lui reprocher le

meurtre de Créüse; il apprend de Médée elle-même un crime bien plus affreux : elle lui demande la mort, mais il la lui refuse, et fuit en la chargeant de malédictions. Médée se tue, en disant :

Ce fer m'affranchira de tes vœux exécrables.
C'en est fait; en tranchant mes jours trop misérables,
Je finis des remords que rien n'eût pu calmer,
Et me délivre enfin de l'horreur de t'aimer.

Il paraît que le soin qu'a pris M. Clément d'éviter les écarts et les erreurs de ses devanciers, l'a empêché de se livrer à son sujet avec confiance. Il a tenu en quelque sorte son génie captif, et n'a point osé lui donner l'essor; il a craint la tempête, comme dit un maître de l'art, et a trop pourvu à sa sûreté [1]. Son ouvrage n'en est pas moins estimable à plus d'un égard; et ses rapports avec la *Médée* d'Euripide ne nous permettaient pas de l'omettre dans cette collection.

[1] Tutus nimiùm timidusque procellæ.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE DE GLOVER [1].

Le plan de cette tragédie anglaise ne ressemble à aucun de ceux qu'on vient de voir. L'héroïne n'est point une femme féroce et implacable ; à cet égard, le poëte n'a pas suivi la tradition ; il a enfreint volontairement le précepte donné par Aristote, et si souvent répété, de rendre les caractères semblables à ceux des fables reçues ; il a violé la règle d'Horace, de suivre la renommée dans les sujets connus ; règle confirmée par l'exemple même de Médée :

Sit Medea ferox, invictaque.

Ici, sous le nom de Médée, on voit une femme tendre et sensible, qui n'a d'autre tort que de tout

[1] Cette pièce a été représentée, pour la première fois, en 1761. Son auteur, M. Glover, déjà connu par la tragédie de *Boadicia* et par le poëme de *Léonidas*, avait commencé à se faire un nom dès l'an 1740, en plaidant avec éloquence la cause du commerce de Londres à la barre des Communes, où il a siégé ensuite comme membre. Il est mort le 25 novembre 1785, âgé de 74 ans. On a de lui une autre tragédie, faite pour servir de suite à celle de *Médée*; mais elle n'a point encore été jouée, à cause des grandes dépenses qu'exigerait ce spectacle.

sacrifier à l'amour; elle a commis des crimes, il est vrai, mais on laisse entendre qu'elle pourrait s'en justifier, si sa fierté lui permettait de l'entreprendre; elle devient même parricide sans cesser d'être innocente : c'est une enchanteresse, et on lui voit demander vengeance à Hécate ; mais son cœur paraît si peu fait pour goûter ce plaisir, qu'elle ne sait elle-même qui son bras doit frapper; elle épargne sa rivale; elle respecte Éson ; enfin elle nomme à peine Créon pour sa victime, et frémit de l'idée de punir un époux infidèle.

Le caractère de Créon est précisément l'opposé de celui qu'Euripide donne à ce prince. Chez le poëte grec, c'est un homme faible, qui ne sait point être absolu ni soutenir un ordre rigoureux : dans la pièce anglaise, c'est un tyran impie et despotique ; il méprise les dieux, et veut qu'on respecte en lui leur image. Ce caractère semble avoir été choisi pour faire ressortir celui de Théano, prêtresse de Junon, qui lui résiste avec un courage tranquille, et oppose constamment à l'impiété de son roi la confiance d'un cœur pur et religieux.

Jason est à Corinthe : il est venu solliciter du secours contre le fils de Pélias. Créon, profitant du malheur qui amène un héros à sa cour, et voulant s'en faire un appui, lui offre sa fille en mariage, ou plutôt, il ne lui promet son secours qu'à condi-

tion de s'unir à lui par les nœuds de cette alliance. C'est ici que la pièce commence.

L'unité de temps et de lieu y est respectée. La scène est dans la citadelle de Corinthe, et, à ce qu'il paraît, en plein air, suivant la coutume des anciens. D'un côté est un bosquet consacré à Junon, déesse tutélaire de Corinthe et protectrice de Médée. De l'autre, le palais de Créon. On découvre la mer dans le lointain.

ACTE PREMIER.

Un vaisseau aborde sur le rivage. Des hommes qui paraissent étrangers, en sortent et s'avancent vers la prêtresse. « Que vois-je! s'écrie-t-elle, ma » vision est accomplie. » C'est que Junon l'avait avertie de donner asile à ces étrangers, qui se font connaître pour des citoyens de Colchos, et qui accompagnent Médée.

Ces Colchidiens et une troupe de Phéaciennes, qu'ils appellent les compagnes de leur affliction, et qui sont aussi de la suite de Médée, forment deux chœurs qui parlent, comme les chœurs anciens, par la bouche d'un coryphée, et occupent les entr'actes par des stances lyriques analogues au sujet et à la situation des personnages.

C'est sa tendresse pour son époux qui amène

Médée à Corinthe; inquiète de ne point le voir revenir à Iolcos, elle a pris le parti de le suivre : à peine arrivée, elle apprend que cet époux est infidèle. Théano indique aux citoyens de Colchos le bosquet de Junon comme un asile inviolable où elle peut se retirer. Créon, qui est venu presser Théano de se préparer à bénir l'hymen de Jason, apprend que Médée est dans ses États; il défend à Théano de lui donner asile. Cependant, il ne paraît pas que cette défense lui tienne fort à cœur; car, quelques momens après, Médée traverse le théâtre en sa présence pour se rendre au bois de Junon, sans qu'il s'y oppose : il est vrai qu'en cet instant il est avec le vieil Éson, qui, proscrit de ses propres États, est arrivé sur la scène en longs habits de deuil, dans le costume d'un suppliant et d'un roi détrôné; Éson, qui connaît la fierté et le pouvoir de Médée, retient Créon, et l'engage à éviter cette femme redoutable, « qui » pourrait, dit-il, ne point respecter leur dignité. » Elle dédaigne le rang et la majesté des rois; le » trône même des immortels n'est point au-dessus » de sa fierté. » On voit avec peine ce vieillard timide éviter la rencontre de Médée, à qui cependant il a dû sa couronne, comme si les regards de cette femme infortunée avaient le même pouvoir que ceux de la Gorgone. Créon et lui sont aussi occupés sans cesse à empêcher que Jason et

Médée ne se voient; cette espèce de surveillance, quoiqu'elle soit motivée et peut-être naturelle, semble sortir un peu du caractère de la tragédie.

La fin de l'acte est remplie par les lamentations de Médée, qui rejette toute consolation, en disant à ses fidèles Colchidiens, avec un mouvement semblable à celui de Phèdre ou d'Hermione dans Euripide : « Vos conseils me ren-» dront-ils les parens et la patrie que j'ai perdus, » les amis que j'ai abandonnés? Me rendront-ils » le palais de mes pères?—Hélas! j'ai tout sacri-» fié à un époux infidèle. » On l'invite à se livrer au repos après une navigation pénible; et, pour charmer ses ennuis, les deux chœurs qui forment sa suite, entonnent des chants plaintifs qui séparent les deux actes. Une strophe chantée par les jeunes Phéaciennes, est imitée du prologue d'Euripide. En voici la traduction :

« O bords fameux du Pénée, plût aux dieux » que vous eussiez vu les nymphes du Pélion en » proie à d'éternels regrets, et leurs retraites om-» breuses changées en un monceau de cendres » par le courroux dévorant du ciel! O pins à ja-» mais détestés, dont furent formés tes flancs tra-» vaillés avec art, Argo! vaisseau fatal à notre re-» pos, tu n'aurais point traversé les flots de la mer » Adriatique; tu n'aurais point touché aux rivages » fortunés de la Phéacie; le bon Alcinoüs n'eût

» pas uni la main de Jason à celle de Médée ; il ne
» nous eût pas envoyées loin de nos maisons, fondant en larmes, pour former le triste cortége
» de cette reine désolée, et pour partager sa douleur. »

L'exposition contenue dans ce premier acte est claire et intéressante ; elle se fait d'une manière naturelle, et on ne peut critiquer dans la marche de ces premières scènes que la légère inconséquence de Créon que nous avons fait remarquer. Tout y est d'ailleurs lié, suivi, touchant, noble, antique.

ACTE II.

Dans la première scène, le poëte imite Euripide. Médée, retirée dans le bois sacré, pousse des gémissemens douloureux. Elle ne peut être vue ; mais elle est entendue de Jason, dont la présence, quoiqu'elle ne soit point motivée, produit ici un heureux effet.

MÉDÉE.

Ingrat Jason !

JASON.

D'où sort cette voix ?

MÉDÉE.

Père du jour, tu vois comme on m'outrage.

JASON.

Encore!... Mon cœur, troublé de remords, se livre à de vaines terreurs [1].

MÉDÉE.

O vous, arbitres des sermens et de la foi jurée, Jupiter! Thémis! écoutez-moi.

JASON.

C'est sa voix, etc.

Théano lui explique ce mystère, et fait naître le repentir dans son cœur; elle sort pour se rendre auprès de Créon, qui la fait appeler. Éson la

[1] J'ai entièrement abandonné ici le sens littéral. L'auteur emploie une figure assez familière aux Anglais, comme elle l'était aux Grecs et aux Latins; mais qui, en français, manque de grâce et même de clarté; d'ailleurs ces deux vers de M. Glover semblent s'éloigner un peu de l'expression simple de la nature. Les voici :

Imagination pregnant with remorse
In sounds unreal yields its birth of terror.

» L'imagination grosse de remords. » C'est ainsi qu'Addison représente le dernier jour de Caton *gros dû destin de Rome :*

The great, th'important day, big with the fate
Of Cato and Rome.

C'est une grande image. Mais il ne fallait pas faire accoucher l'imagination; l'esprit se refuse à ces métaphores outrées, comme les yeux démentent les prodiges :

« Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi. »

remplace sur la scène. La présence inattendue de ce vieillard livre Jason à de nouveaux combats; il résiste cependant à son père, qui lui défend de voir Médée. « Je l'attendrai, dit-il; tel qu'un rocher immobile, je ne quitterai point ces lieux, » que je ne l'aie vue. » Elle vient accompagnée des chœurs qui forment sa suite. Éson se retire.

Cet entretien de Jason et de Médée offre quelques traits nouveaux; le caractère de Jason y prend une forme moins odieuse; on ne peut même lui reprocher qu'une teinte de faiblesse, qui est rachetée par beaucoup de noblesse et de franchise. L'éclat d'un empire, des raisons séduisantes de politique, mais avant tout sa piété envers un père, lui ont fait sacrifier un saint devoir; il abjure son erreur, et vient rendre à son épouse un cœur qui n'a jamais cessé d'être à elle, et qu'elle rend enfin à lui-même. « Le repentir, » lui dit-il, amène à tes pieds un suppliant digne » de toi. Le fléau des tyrans, le destructeur des » monstres, l'instrument de ta gloire, plus glo- » rieux en ce jour, où il triomphe de lui-même, » implore de toi son pardon. » Mais Médée ne lui répond que par le plus outrageant dédain; elle veut errer avec ses enfans au milieu des nations barbares, n'avoir d'autres compagnes que la famine et la mendicité, et, dans les déserts d'une terre inhospitalière, chasser de son cœur jusqu'à

la pensée d'un perfide époux. Ces traits sont exagérés, et s'écartent un peu de cette expression simple et pure qui était familière aux Grecs. Médée sort. Éson revient, et profite habilement du dépit de Jason pour l'entraîner vers Créüse.

ACTE III.

Scène touchante entre Médée et ses enfans : ceux-ci demandent leur père. Ils ont quitté Iolcos; ils ont traversé les mers pour le voir. Pourquoi donc ne le trouvent-ils point en ces lieux? Médée, après les avoir mis sous la protection de Théano, demande qu'on écarte d'elle « ces miroirs qui réfléchissent l'image de sa détresse et multiplient » ses peines. » On prendrait une fausse idée du style de l'auteur, si on en jugeait par ce trait. Ce style, il est vrai, n'est pas toujours exempt de recherche; mais, en général, le ton de la pièce est noble et assorti à la majesté du sujet. Nous observerons encore que ce mouvement d'une mère qui éloigne d'elle ses enfans, est moins touchant et moins naturel dans Médée vertueuse, que dans Médée prête à devenir parricide ; mais il fallait éloigner les enfans et laisser Médée sur la scène pour recevoir Créon, qui vient lui por-

ter lui-même l'ordre de sortir de Corinthe. Il avait déjà chargé la prêtresse d'annoncer cet ordre; mais sans doute il se défie de son zèle, et c'est avec raison, puisqu'elle s'est ouvertement déclarée à Médée comme sa protectrice. Médée, à l'approche de Créon, s'arme de fierté; elle lui fait un étalage de sa puissance; mais arrêté tout à coup par un retour sur elle-même.... « O pouvoir inutile! s'é- » crie-t-elle,...... vaines menaces! hélas, n'a-t-il » pas arraché Jason de mes bras? Que me sert la » science qui m'éclaire? Mon cœur est enchaîné » sur la roue[1] de l'angoisse. Quelle étincelle de » sagesse reste-t-il encore dans mon sein? Tout » s'éteint là, tout est mort.... O Jason! Jason! » Enfin, dissimulant et feignant de s'adoucir, elle ne demande que trois heures de délai et les obtient. On voit avec quel soin le poëte a ménagé cette circonstance, afin de ne point violer l'unité de temps; car il convenait au plan de sa tragédie, que le terme accordé par Créon expirât pendant la durée de l'action.

Médée profite de ce court intervalle pour invoquer Hécate, et lui demande de punir Créon. Il n'est point question ici de la robe empoisonnée,

[1] Littéralement : *Etendu sur la torture de l'angoisse :*

Stretched on the rack of anguish is my heart.
What spark of wisdom in my breast remains?
All is extinguish'd there. — Oh! Jason! Jason!

et cet artifice n'aurait pu s'accorder avec le caractère de Médée, puisqu'elle ne veut point perdre sa rivale. « Son altière vengeance méprise une si » faible ennemie. » L'usage du théâtre anglais a permis à l'auteur de faire paraître Hécate sur la scène ; elle annonce à Médée, que « dès ce jour, » ce qu'elle aime périra de ses propres mains. » Médée croit que l'oracle désigne Jason ; elle se désespère à cette pensée, et fait chercher son époux pour se réconcilier avec lui.

ACTE IV.

Jason et les vieillards de Colchos ; Jason et ses enfans occupent la scène quelques instans ; enfin, Médée arrive : elle s'arrête à la vue de Jason.

MÉDÉE.

Voilà donc celui qui connaît mes vertus, et qui les méprise....... Calme-toi, cœur superbe ; cesse d'agiter mon sein : il faut t'humilier.

JASON.

Fille d'Aëtès, vous me voyez prompt à me rendre à vos ordres.

MÉDÉE.

Il fut un temps où Jason venait sans être appelé, sans autre invitation que celle de l'amour...

Mais pourquoi retracer à mon esprit le tableau d'un bonheur qui n'est plus ? O déchirant souvenir ! ô Jason ! Jason !...

JASON.

Achevez.

MÉDÉE.

Je ne puis.

Elle se jette à ses pieds avec ses enfans : « Vois, » dit-elle, vois la fille du Soleil implorer la pitié » de l'homme qui l'a méprisée. » Jason, désespéré, invoque la vengeance de Junon, et pour toute réponse, s'écrie : « Créüse...... est mon » épouse ! » Médée, frappée comme d'un coup de foudre, reste immobile, ne prononce que quelques paroles entrecoupées; sa raison s'égare; elle méconnaît Jason. Dans son délire, elle se croit à Colchos : un vaisseau s'avance sur la plaine liquide; il en sort un guerrier plein de grâce et de majesté. Toute l'histoire de la toison d'or s'offre à ses yeux; elle en fait un très-beau tableau, auquel on ne peut reprocher que d'être trop régulier pour un accès de folie. Le désespoir de Jason rembrunit cette scène d'horreur. Médée sort. C'est dans cet instant que l'officier [1] chargé des ordres de Créon,

[1] Cet officier, qui se nomme Lycandre, est frère de la prêtresse. Il joue un rôle à peu près nul ; nous avons évité de le nommer pour ne point surcharger cet extrait. Les pièces anglaises offrent, comme on sait, beaucoup d'incidens, et nous ne de-

vient pour les faire exécuter, et pour presser le départ de Médée. Le roi paraît bientôt lui-même, inquiet de l'absence de Jason. Celui-ci lui déclare nettement que tous les liens qui l'unissent à sa fille, ne sont plus rien pour lui, qu'il les rompt, et renonce à tous les avantages de son alliance. Le roi, outré de cet affront, menace de venir arracher Médée du temple à main armée. Éson fait de vains efforts pour ramener son fils; il finit même par se rendre à ses raisons.

ACTE V.

La prêtresse ouvre le cinquième acte avec toute les marques de l'horreur et de l'épouvante. Médée s'est échappée des bras de ses femmes, a fui dans le temple; elle y a trouvé ses fils, s'est saisi du couteau sacré, et, dans son délire, elle a immolé ces innocentes victimes. On voit paraître sur la scène cette mère déplorable, les mains teintes de sang; d'abord égarée, ensuite rendue à la raison, et reconnaissant son parricide. Jason la trouve en cet état : au premier instant, il se félicite de voir qu'elle n'est plus dans le délire; mais elle lui montre ses mains homicides.

vions nous attacher qu'au fond de l'intrigue, à ce qui la distingue des autres *Médées*.

JASON.

De quel sang sont-elles souillées ?

MÉDÉE.

Du sang de tes enfans.

JASON.

O barbare Créon !

Médée le détrompe, et lui dévoile ce mystère d'horreur. Ces deux époux infortunés expriment leur douleur de la manière la plus touchante et la plus pathétique. Médée saisit un poignard. Une voix sort du temple, et lui ordonne de vivre et de se retirer à l'autel. Elle cède avec peine. Aussitôt on entend Créon commander l'attaque du temple. L'infortuné Jason, couché sur la terre, écoute sans émotion les cris des guerriers ; il n'attend que d'être instruit du sort de Médée, pour se donner la mort. Les Corinthiens, irrités de l'orgueil et de l'impiété de leur roi, s'arment contre lui et l'immolent. Un char emporte Médée dans les airs, elle adresse à son époux de touchans adieux, et disparaît pour toujours. Jason veut se tuer. Théano l'en empêche, et l'engage à supporter une vie qu'il doit à son père et à ses sujets.

Ce dénoûment, où le merveilleux n'entre que comme un accessoire, est imparfait à un autre égard : c'est qu'il laisse dans l'incertitude sur le

sort de tous les acteurs pour lesquels on s'intéresse. Personne ne peut demander, après avoir lu la *Médée* d'Euripide, que devient Médée ? Car la réponse est manifeste : elle jouit de sa vengeance; mais cette Médée innocente et parricide, cette épouse si tendre qui a perdu l'esprit en perdant Jason, quel sera désormais son sort? Quel sera le sort de Jason lui-même qui, malgré sa faiblesse, nous intéresse vivement, et qui demeure près de son père, près de Créüse, à jamais séparé de Médée? Enfin, quelle action ce dénoûment termine-t-il? Est-ce la vengeance de Médée? Mais Créon, qui en est l'unique objet, victime de sa propre fureur, bien plus que des artifices de Médée, est un personnage odieux, sur qui ne porte point l'intérêt : on ne s'aperçoit de sa mort que parce qu'elle produit une sorte de repos. Le sujet n'est pas ici, comme dans les autres tragiques, la vengeance de Médée; c'est son amour, c'est l'hymen de Créüse, la douleur d'une épouse délaissée. Il est difficile de voir dans ce plan l'unité de dessein qu'on remarque dans la pièce grecque; mais elle offre des beautés de situation, de sentiment et de poésie qui la font justement applaudir. Le défaut du moyen employé pour sauver le parricide, est de produire un effet brusque et violent, plutôt qu'une impression forte et durable : l'émotion qu'il cause n'est pas constante et soutenue; ce n'est pas un

sentiment profond qui se développe et s'accroisse par degrés; et c'est-là néanmoins ce qui est indispensable au théâtre, pour exciter un grand intérêt. Le parricide n'est ici qu'un épisode, et on doit l'imputer aux dieux bien plus qu'à la passion de Médée. La pièce offre d'ailleurs quelques invraisemblances. On a peine à comprendre, par exemple, l'obstination de Créon à forcer Jason d'épouser sa fille, à user d'artifice et de violence même pour l'y résoudre. Mais le rôle de Médée est grand et tragique, rempli de traits hardis et vigoureux, assortis sur-tout au goût des spectateurs à qui la pièce est destinée, dignes d'être admirés de tous, et qu'on transporterait avec succès sur d'autres théâtres[1].

M. de Framery a fait sur un plan à peu près semblable, un opéra qui n'est connu encore que par le suffrage de ses juges[2]. L'avant-scène ne diffère de celle de la pièce anglaise, qu'en ce que Jason ne peut se résoudre à rompre les nœuds qui l'unissent à Médée, et qu'on est convenu de consulter les dieux pour vaincre ses scrupules.

[1] Voyez une *Lettre* de M. Framery sur la *Médée de Glover*, insérée au Moniteur de 1807, n°. 112. R.-R.

[2] Cet ouvrage a été présenté au concours de 1786, et a obtenu une mention favorable. Lacchini devait en faire la musique; mais il n'a point été représenté. R.-R.

La pièce s'ouvre par cette cérémonie religieuse: le sacrifice, offert à Junon, est accompagné d'augures funestes; la flamme s'éteint, la fumée s'abaisse, le tonnerre gronde à droite, etc.; le peuple est dans l'épouvante. Jason persiste plus que jamais dans ses refus : Créon lui rappelle les crimes de Médée. Jason répond :

Elle a trahi son père, et l'a trahi pour moi.

Éson détrôné paraît ici avant Médée, qui est accueillie par la prêtresse. Voici comme elle trace elle-même son caractère :

Mon cœur est faible, ardent, mais il n'est point pervers;
. . . .
Des filles du soleil les âmes trop sensibles
N'ont point de sentimens paisibles;
A Jason, à l'amour j'ai tout sacrifié.

La prêtresse ne lui fait point connaître sur le champ le malheur auquel elle doit s'attendre, ce qui donne lieu à une situation intéressante. Au moment où Médée revoit Jason et vole dans ses bras, on entend des chants d'hymen, elle n'en conçoit aucune inquiétude :

MÉDÉE.

Ces plaisirs que l'on chante, et que mon cœur partage,
De nos jours de bonheur me retracent l'image.

Mais on vient avertir Jason qu'il est attendu à l'au-

tel. Médée, désabusée, se livre aux transports de la fureur la plus violente.

JASON.

Par tout ce que ton cœur eut jamais de sacré....

MÉDÉE.

Je n'ai rien de sacré, du moment qu'on m'outrage.

Cependant Médée apprend que Jason ne consent point encore à l'hymen auquel on veut le résoudre ; elle court se jeter à ses pieds. Créon l'arrête, et lui ordonne de sortir de Corinthe, sans délai. Médée, restée seule, invoque Hécate, et reçoit d'elle cet oracle :

. . . . . . Frémis, ta main s'égare. . . .
Un sang qui t'est bien cher va couler sous tes coups.

Jason demeure fidèle à Médée; mais celle-ci, trompée par les apprêts de l'hyménée, perd la raison, tue ses fils dans son égarement, revient à elle, se livre au désespoir. Junon l'enlève dans un nuage, ordonne à Jason de vivre, mais loin de Médée, et lance les feux du ciel sur le palais de Créon.

C'est ainsi que M. de Framery, corrigeant ce qui restait de défectueux dans le rôle de Jason, a su rendre ce personnage plus intéressant que celui de la pièce anglaise, sans affaiblir le caractère de Médée. Il a d'ailleurs assorti le sujet au théâtre auquel son ouvrage est destiné, en précipitant la

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

Citoyennes de Corinthe, je sors du palais pour prévenir vos reproches. Je n'ignore point qu'entre les mortels plusieurs sont devenus respectables, en se cachant aux regards, d'autres en se montrant au dehors; mais plusieurs aussi, en cherchant à mener une vie tranquille et retirée, n'ont obtenu que le mépris qui suit la lâcheté [1]; car la justice ne s'offre point aux yeux des humains, lorsqu'abandonnant le soin d'étudier le cœur, ils se livrent à la haine au premier aspect et sans avoir reçu d'injure. Il faut aussi sans doute qu'une étrangère ait des égards pour ceux qui l'ont accueillie, et je suis même éloignée d'applaudir au citoyen qui, se montrant toujours inflexible, se rend par sa faute odieux à ses concitoyens. Mais le coup imprévu qui m'accable a brisé mon courage. C'en est fait, j'abandonne le soin de ma vie,

[1] Nam multi suam rem bene gessêre et poplicum patria procul :
Multi qui domi ætatem agerent, propterea sunt improbati.
ENNIUS.

chères amies, je veux mourir. Mon époux, de qui j'avais droit d'attendre tous les biens, est devenu le plus perfide des hommes. Ah! de toutes les créatures qui sentent et qui respirent, les femmes sont les plus malheureuses; elles achètent un époux au prix de leurs richesses [1]; elles payent celui qui les réduit en esclavage, et s'exposent au risque affreux de tomber dans les mains d'un tyran; car l'honneur interdit aux femmes le divorce, et le droit de répudier leur mari leur est ôté. Certes, celle qui s'engage dans cette carrière inconnue et qui subit ces lois nouvelles, doit posséder l'art des devins, pour prévoir son sort dont rien n'a pu l'instruire encore, et pour connaître le cœur de l'homme auquel elle doit unir sa destinée. Si la fortune a secondé nos vœux, et qu'un époux fidèle porte le joug sans impatience, notre bonheur est digne d'envie; sinon, il faut mourir. Un homme qui, dans sa famille, éprouve des sujets d'ennui, du moins peut en sortir; il peut dissiper le chagrin, dont son âme est dévorée, par

[1] Aux temps héroïques, il paraît que les époux faisaient à leurs épouses un don nuptial, et que l'usage de la dot apportée par la femme à son mari est postérieur. Ainsi Euripide fait allusion aux usages de son temps. Il en est de même du divorce qui était à Athènes au nombre de ces choses que les lois permettent, et que les bonnes mœurs interdisent. Les formes établies par le législateur y mettaient des entraves, et le nom même par lequel on le désignait, imprimait une sorte d'ignominie aux femmes qui le sollicitaient.

le commerce de ses amis et des personnes de son âge. Mais nous, nous ne pouvons tourner nos pensées que sur notre propre cœur. Ils disent que, retirées au sein de nos maisons, nous y menons une vie tranquille et exempte de dangers, tandis que, dans les combats, ils affrontent le fer et la mort. Frivole erreur! trois fois serrant mon bouclier, je voudrais braver le trépas, plutôt qu'enfanter une seule. Mais ce qui convient à mon triste sort ne peut convenir au vôtre. Vous avez une patrie, une maison paternelle, une vie assurée, de chères et tendres amies; et moi, abandonnée, proscrite, je suis outragée par l'homme qui m'a arrachée à une terre étrangère, n'ayant ni mère, ni frère, ni parent qui me ramène au port, battue par la tempête de l'adversité. Je n'attends de vous qu'une grâce : s'il s'offre à mon esprit quelque moyen, quelque artifice pour rendre à mon époux tous les maux qu'il m'a faits, et pour punir à la fois celui qui lui livre sa fille et son odieuse amante elle-même, gardez le silence. En toute autre occasion, une femme est faible et sans courage, elle redoute les affreux combats, et ne peut soutenir la vue du fer; mais, lorsqu'un époux lui fait outrage, il n'est point d'âme plus avide de sang.

LE CHŒUR.

Médée, je vous promets un fidèle silence; car,

c'est avec justice que vous tirerez vengeance d'un perfide époux ; et je ne m'étonne point des transports de votre douleur.—Mais je vois Créon, le roi de Corinthe, qui s'avance, et qui nous apporte sans doute quelques ordres nouveaux.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE, LE CHOEUR.

CRÉON.

O toi! dont le farouche regard atteste la fureur, Médée, je te proscris de cette terre, et t'ordonne d'en sortir sans délai avec tes deux fils; c'est moi qui t'en fais la loi, et je ne reporterai point mes pas vers le palais que je ne l'aie fait moi-même exécuter.

MÉDÉE.

Hélas! ma ruine est entière et inévitable : mes ennemis ont déployé toutes les voiles, et il ne me reste aucun asile pour me dérober à leur poursuite. Créon, malgré la dureté avec laquelle tu me traites, j'ose encore t'interroger : pourquoi veux-tu me bannir?

CRÉON.

Je te crains; que servent de vains détours? Je tremble que tu ne portes à ma fille un coup funeste. Plusieurs circonstances concourent à nour-

rir ma frayeur. Tu es[1] artificieuse, tu possèdes de dangereuses connaissances, et tu es irritée par la perte d'un époux. Je sais que dans ta colère tu menaces de punir cet époux, et celle à qui il va s'unir, et celui qui la livre entre ses bras. Je saurai te prévenir : j'aime mieux encourir ta haine, que de périr victime de ma molle douceur.

MÉDÉE.

Hélas! ce n'est pas la première fois que me nuit ma célébrité; trop souvent, Créon, elle fit mon malheur. Que tout homme sensé craigne désormais de donner à ses enfans une instruction propre à les élever au-dessus du vulgaire; ou, bientôt, vivant au sein du repos, ils seront livrés sans défense à l'envie haineuse de leurs concitoyens[2]. Car, offrez aux esprits bornés de nouvelles vérités, ils vous jugeront oisif plutôt que sage, tandis qu'en paraissant vous élever au-dessus de ceux qui jouissent de la réputation du savoir, vous affligerez leur orgueil. Moi-même, j'éprouve un pareil sort. Odieuse aux uns par mes lumières, je suis sombre et fâcheuse aux yeux des autres, sans leur paraître plus éclairée. Tu crains les effets de ma fureur : perds une vaine frayeur, Créon; je ne

[1] Σοφή, sage, savante, rusée.

[2] J'ai suivi les manuscrits cités par M. Brunck.

m'emporte pas à cet excès d'audace de violer la majesté des rois. Eh quelle injure ai-je reçue de toi ? Tu as pu donner ta fille à celui dont ton cœur a fait choix ; c'est mon époux seul que je hais : tout ce que tu as fait est approuvé par la sagesse. Votre bonheur n'enflamme point mon courroux. Accomplissez cet hyménée, soyez heureux, mais souffrez que j'habite ces lieux. Outragée, je saurai me taire, et me soumettre au suprême pouvoir.

CRÉON.

Tes paroles sont douces et insinuantes ; mais je tremble qu'au fond du cœur tu ne médites quelque secret dessein. Je me fie à toi d'autant moins, que tu me parais plus tranquille. Une femme [1] dont la colère éclate est moins dangereuse que celle qui la cache sous un air si modeste. Sors promptement, et cesse de vains discours : c'est une chose résolue ; n'espère rien de tes artifices ; tu es mon ennemie, tu ne vivras point parmi nous.

MÉDÉE.

Au nom de tes genoux que j'embrasse, au nom de l'hymen de ta fille.

CRÉON.

Inutiles efforts ! Ne crois pas me fléchir.

[1] Le grec ajoute : *et il en est de même d'un homme*.

MÉDÉE.

Tu me proscris et n'as point d'égards à ma prière !

CRÉON.

Ma famille m'est chère; n'attends pas que je te la sacrifie.

MÉDÉE.

O ma patrie ! ô comme en cet instant mon cœur est plein de ton souvenir !

CRÉON.

J'aime aussi ma patrie, et de plus je suis père.

MÉDÉE.

Hélas ! que de maux l'amour cause aux mortels!

CRÉON.

Les suites qu'entraîne l'amour, varient au gré de la fortune [1].

MÉDÉE.

O Jupiter ! que l'auteur de mes infortunes ne se dérobe pas à tes regards [2] !

CRÉON.

Porte loin d'ici tes imprécations insensées;

[1] Créon qui a dans l'esprit l'amour de sa fille pour Jason, corrige l'expression de mauvais augure que Médée vient d'employer, et fait voir qu'il est plein d'espérance.

[2] Plutarque rapporte que M. Brutus, voyant les affaires de la république désespérées, prononça ce vers.

délivre-moi de la douleur que me cause ta présence.

MÉDÉE.

C'est moi qui suis dans la douleur. Eh! ne suis-je pas la proie de l'infortune?

CRÉON.

Bientôt la main des gardes qui m'environnent va te contraindre à m'obéir.

MÉDÉE.

Écarte cette pensée, Créon, mais je te conjure encore...

CRÉON.

Médée, je le vois, il faut m'attendre à des violences.

MÉDÉE.

Je fuis : l'objet de ma prière n'est pas d'obtenir l'asile que tu me refuses.

CRÉON.

Pourquoi donc résister à mes ordres et ne pas quitter cette terre ?

MÉDÉE.

Accorde du moins un jour à une infortunée pour choisir le lieu de son exil, et pourvoir au sort de ses enfans abandonnés de leur père. Vois-les d'un œil de pitié; qu'ils émeuvent tes entrailles paternelles; c'est pour eux que je sollicite un

mouvement de ta bienveillance. Ce n'est pas mon exil qui est la cause de mon chagrin; ce sont les maux de mes enfans qui font couler mes larmes.

CRÉON.

Mon cœur, je le sens, n'est pas né pour la tyrannie. Retenu par de vains égards, plus d'une fois je me suis nui à moi-même; et maintenant encore, Médée, je sens que je manque à ce que je me dois; toutefois vous triomphez, je cède à votre prière : mais je vous déclare ici, que si demain l'astre du jour, en éclairant cette terre de ses premiers rayons, vous retrouve vous ou vos fils dans les limites de mes États, votre mort est inévitable. Puisqu'il faut enfin que je me rende à vos désirs, demeurez un seul jour; car vous n'exécuterez point en si peu de temps [1] les funestes projets qui me remplissent d'effroi.

SCÈNE III.

MÉDÉE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

O femme infortunée! hélas! à quelles douleurs votre cœur doit-il être en proie! Où adresserez-vous vos pas? Quelle maison, quel ami, quelle terre hospitalière vous recevra dans votre exil? Malheureuse Médée, abandonnée par les dieux à la fureur des flots au milieu d'un océan sans rivage!

[1] *En si peu de temps*; j'ai ajouté ces mots.

MÉDÉE.

De tous côtés le sort me persécute, il est vrai; mais ne croyez pas que je supporte en lâche ses coups. Il est encore des combats réservés aux nouveaux époux, des travaux à ceux qui les ont unis. Si Médée ne nourrissait en son cœur l'espoir de la vengeance, pensez-vous qu'elle se fût abaissée jusqu'à flatter son ennemi? pensez-vous qu'elle lui eût adressé la parole, qu'elle l'eût touché d'une main suppliante? Monarque insensé! il pouvait prévenir mes desseins par l'exil, et il m'accorde un jour! Dans ce jour j'abattrai mes trois ennemis, le père, la fille, et l'époux. Parmi les différens moyens qui s'offrent à ma vengeance, chères amies, lequel dois-je préférer? embrâserai-je le palais nuptial? me glisserai-je auprès du lit des deux époux? enfoncerai-je dans leur cœur un fer acéré?..... Mais si j'étais surprise avant de les avoir frappés, mes ennemis jouiraient de mon supplice. Le plus sûr est d'avoir recours aux arts dans lesquels je fus nourrie : le poison servira mieux ma fureur. — C'en est fait; ils périssent. Je suis vengée.... Mais quelle ville voudra me recevoir? dans quelle terre, auprès de quel ami, de quel hôte, trouverai-je un asile sûr et inviolable? il n'en est point pour moi. Cherchons encore quelques instans...... s'il s'offre à moi quelque retraite assu-

rée, j'userai d'artifice, et je frapperai le coup mortel en silence. Mais si l'inévitable destinée me poursuit, j'arme ma main du fer, j'arrache la vie à mes ennemis, et je ne consulte plus que mon audace et ma fureur : oui, j'en jure par Hécate, ma souveraine et ma compagne, qui préside à tous mes travaux, que je révère entre les immortelles, et qui habite l'intérieur de mes foyers; aucun de mes ennemis ne pourra se vanter d'avoir impunément déchiré ce triste cœur. J'ensanglanterai la couche nuptiale, et je leur ferai goûter l'amertume de mon exil.—Courage, Médée, rassemble toutes les forces de ton art, invente de nouveaux artifices, fais éclater de nouvelles horreurs; ce jour est l'épreuve de ton courage. Supporterais-tu tant d'outrages? Fille du soleil, serais-tu le jouet de la race [1] de Sisyphe et de l'épouse de Jason? Ta science te trahirait-elle? ton sexe faible et impuissant pour le bien manqua-t-il jamais de pernicieux artifices?

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, seul [2].

Les fleuves remontent vers leur source, la jus-

[1] Créon, roi de Corinthe, était fils du brigand Sisyphe.

[2] Médée reste peut-être sur la scène, mais dans un état de profonde rêverie. Pendant l'intervalle de ce chant et de la scène qui le précède, il paraît que Créon informe Jason de l'entretien qu'il a eu avec Médée.

tice est anéantie, l'ordre établi par les dieux est troublé, la nature est bouleversé ; la perfidie est l'apanage des hommes, la foi des dieux n'est plus respectée, et la renommée s'empresse de rendre hommage à notre sexe : les femmes vont être couvertes de gloire ; leur honneur ne sera plus flétri par des discours injurieux.

Les muses ne chanteront plus nos infidélités. Ah! si Phébus nous eût enseigné les savans accords de la lyre, les hommes n'auraient pas été épargnés dans nos chants ; nous n'eussions pas plus qu'eux manqué de sujets de reproche.

Dans quel transport de délire as-tu quitté la maison paternelle, et franchi les rochers qui ferment l'entrée des mers, pour habiter une terre étrangère, où tu te vois abandonné par un perfide époux, bannie et déshonorée?

La foi sacrée des sermens n'est plus respectée ; la pudeur outragée abandonne à jamais les illustres régions de la Grèce, elle a pris son vol vers les cieux. Et toi, infortunée! tu n'as plus de père pour te tendre les bras, pour t'accueillir dans ta disgrâce, lorsqu'il te faut céder ton lit à une orgueilleuse rivale!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, MÉDÉE, LE CHOEUR.

JASON.

PLUS d'une fois j'ai été témoin des funestes effets de l'aveugle colère. J'en vois en vous un triste et nouvel exemple. Vous pouviez habiter ce palais; il suffisait de supporter avec douleur les ordres de vos maîtres : des propos insensés vous font bannir. Je ne vous fais point un reproche de répéter sans cesse que Jason est un perfide; mais vous avez prononcé contre le trône des paroles téméraires, et vous devez vous estimer heureuse que l'exil en soit la seule punition. J'ai fait mon possible pour le prévenir et pour adoucir l'esprit d'un monarque irrité; mais vous n'avez point cessé vos injures et vos imprudentes menaces; vous en voyez enfin l'effet. Ne croyez pas cependant que je sois las de vous servir : je viens, au contraire, vers vous pour m'occuper de vos intérêts, et pour que vous ne sortiez point, privée, ainsi que nos enfans, des secours que la fortune peut vous offrir : car l'exil entraîne bien des maux à sa suite; et, quoique je

n'ignore pas que vous me haissez, je ne pourrai jamais me réjouir de ce qui vous afflige.

MÉDÉE.

O le plus méchant des hommes! oui, ta lâcheté autorise tous mes outrages. Tu viens encore à moi, toi qui es un objet d'horreur à mes yeux, toi que les dieux et les hommes détestent ainsi que moi. Ce n'est pas audace et courage d'oser envisager en face une épouse qu'on a trahie; c'est le comble de l'impudence et le dernier trait d'un lâche caractère. Mais je rends grâce aux dieux qui t'amènent en ma présence[1] pour soulager mon cœur en t'accablant de reproches. Ingrat que j'ai sauvé de la mort[2], j'en atteste ici tous les Grecs qui montèrent l'Argo avec toi, lorsque tu fus envoyé pour soumettre au joug les taureaux indomptés, soufflant

[1] Atque aliquis dicat; nihil promoveris. Multùm.
Molestus certe ei fuero, atque animo morem
Gessero. TERENT. *Andr.*

[2] Ἔσωσά σ', ὡς ἴσασιν Ἑλλήνων ὅσοι
Ταυτὸν κ. τ. λ.

Ce vers fut tourné en ridicule à cause du grand nombre de *sigma*, ou *s*, qui s'y trouvent. Il paraît que c'est une affectation de mollesse et de douceur analogue au défaut qu'Aristophane relève dans l'harmonie des prologues d'Euripide, et dont j'ai parlé dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*. « Nec illas quidem circa *s* litteram delicias hic magister feret », dit Quintilien, en indiquant les vices de prononciation que le rhéteur ne doit pas souffrir. Le sifflement adouci de cette consonne a en effet de la grâce; mais ne doit pas être prodigué.

la flamme par les narines; et pour semer la fatale moisson, un dragon veillait auprès de la toison d'or, qu'il entourait de mille replis tortueux, et t'en défendait l'approche; je le tuai, et tu dus à ma tendresse la lumière dont tu jouis. Ensuite, j'abandonnai mon père et la maison qui m'a vu naître; trop imprudente et trop crédule, je te suivis dans Iolcos; je fis périr Pélias de la mort la plus cruelle, par la main de ses propres filles, pour te délivrer de tes craintes. Voilà, perfide, voilà tout ce que j'ai fait pour toi, pour toi qui me trahis, qui préfères une indigne rivale à la mère de tes enfans! Ah! si notre hymen eût été stérile, j'aurais pu pardonner de nouvelles amours.... Quand tu foules aux pieds les sermens, parjure, penses-tu que les dieux n'ont plus l'empire de l'univers, ou que les antiques lois émanées de leur sagesse, ne subsistent plus parmi les mortels? J'atteste ici ces dieux que tu prenais à témoin en embrassant mes genoux, en serrant ma main dans la tienne; ils voient le traitement que j'éprouve de ta perfidie, ils savent si j'ai dû m'y attendre.

Mais je veux pour un moment suspendre un juste courroux, et te parler comme si je t'étais encore chère. Je veux, pour te confondre, interroger ici ta conscience, et dévoiler toute la bassesse de tes pensées; de quel côté faut-il tourner mes pas? Irai-je dans ma patrie auprès d'un père que j'ai

trahi pour toi? demanderai-je un asile aux filles de Pélias? Sans doute elles s'empresseront d'accueillir celle qui fit mourir leur père..... Affreuse situation! je me vois accablée de la haine de mes proches; j'ai changé, pour te plaire, en implacables ennemis ceux à qui je n'aurais jamais dû nuire. Quelle est donc ma récompense? sans doute, dans la Grèce, il n'est point d'épouse plus fortunée, il n'est point d'époux plus tendre et plus fidèle. Ah! malheureuse!

Eh quoi! lorsque, proscrite et abandonnée, je fuirai loin de cette terre, sans amis, seule avec mes enfans, dans l'opprobre et dans l'indigence, offrirai-je un spectacle honorable à leur père, qu'on verra dans les bras d'une autre, passer, au sein des fêtes et des plaisirs, une vie qu'il doit à ma tendresse? O dieux! pourquoi n'avez-vous pas permis que la sincérité du cœur se reconnût à des signes certains et visibles, comme on distingue l'or pur du faux métal qui lui ressemble[1]?

La colère n'est jamais plus violente ni plus difficile à apaiser que dans les querelles qui s'élèvent entre ceux qui devraient s'aimer tendrement.

JASON.

Certes, j'ai besoin de recueillir toutes mes forces: comme un pilote prudent qui serre ses voiles à l'ap-

[1] Ce mouvement a du rapport avec celui de Thésée dans l'*Hippolyte*, acte IV, sc. V, que Racine a imité.

marche de l'action, et en augmentant la pompe du spectacle.

Terminons cet extrait par une courte notice des pièces publiées sous le titre de *Médée*.

Chez les Grecs, Euripide et Néophron ; chez les Romains, Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide et Sénèque ; chez les Italiens, Dolcé ; chez les Anglais, Glover.

La plus ancienne tragédie qui ait paru en français, sous le titre de *Médée*, est celle de Jean de la Péruse, représentée en 1553. Elle est en cinq actes, en vers, avec des chœurs à la manière des anciens. C'est une traduction de Sénèque.

La *Médée* de Pierre Corneille fut représentée en 1639.

Médée, tragéd.-opéra de Th. Corneille, en 1693.

Médée de Longepierre, en 1694.

Médée et Jason, tragédie-opéra de l'abbé Pellegrin, en 1773.

Médée de M. Clément, en 1779.

On a diverses traductions de la *Médée* de Sénèque ; voy. la *petite Bibliothèque des Théâtres*, Paris, 1784.

Enfin, l'opéra de M. de Framery, dont nous venons de rendre compte, et qui n'a pas été représenté.

M. Gotter a composé en allemand, un mélo-

drame en prose, sous le titre de *Médée*, connu en France par la traduction qu'en a faite M. Berquin. Médée ouvre la scène par un monologue passionné, que des chants d'hymen interrompent. Elle voit passer les époux suivis d'un brillant cortége, et s'écrie, irritée d'un tel spectacle :

Iraï-je d'un bras homicide,
Dans leurs parvis sacrés bravant les immortels,
Frapper le couple impie aux pieds de leurs autels?

Elle balance entre plusieurs moyens de vengeance qui s'offrent tour à tour-à-sa pensée, et se résout enfin à immoler ses fils, pour déchirer le cœur d'un perfide époux. Elle entre dans le palais, et exécute, après de longs combats, sa funeste résolution. Jason arrive, le palais s'ouvre :

MÉDÉE.

Reconnais-tu ces gages de ta foi,
Ces tendres fruits que notre hymen fit naître?

JASON.

Je reconnais Médée.

MÉDÉE.

Il fallait la connaître.

Ce drame, qui n'a que huit scènes, offre peu de développemens, et doit beaucoup au traducteur. L'objet auquel il est destiné ne permet point d'en faire une comparaison suivie avec des tragédies régulières.

FIN DE LA NOTICE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

23..

PERSONNAGES.

LA NOURRICE de Médée.
LE GOUVERNEUR des enfans de Médée.
MÉDÉE.
LE CHOEUR, composé de Corinthiennes.
CRÉON, roi de Corinthe.
JASON.
ÉGÉE, roi d'Athènes.
UN MESSAGER.
LES DEUX FILS de Médée[1].

La scène est à Corinthe devant le palais de Créon.

[1] Leur nombre et leur sexe sont déterminés par le nombre duel que Médée emploie au vers 1074, et ailleurs; et par le genre masculin qui est employé pour les désigner. La scène I de l'acte III confirme cette remarque, ainsi que la tradition et les monumens, entr'autres celui dont est tirée la figure qui est jointe à cette tragédie.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA NOURRICE DE MÉDÉE, seule.

PLUT au ciel que jamais l'Argo [1] n'eût volé vers les rivages de la Colchide, au travers des Symplégades inhabitées; que la hache n'eût point fait tomber les pins des forêts du Pélion; que la main des héros qui ravirent la toison d'or [2] n'eût jamais fait mouvoir les rames! Médée n'eût point traversé les mers pour visiter les tours d'Iolcos, le cœur percé des traits d'un fol amour [3]; les filles

[1] Vaisseau des Argonautes.

[2] Par l'ordre de Pélias.

[3] Ennius, qui avait traité ce sujet, avait imité ce magnifique début d'Euripide. Cicéron nous en a conservé quelques vers que le lecteur verra sans doute avec plaisir rapprochés de cette traduction :

Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes;
Neve inde navis inchoandæ exordium

de Pélias n'auraient point égorgé leur père; Corinthe ne l'eût pas vue elle-même, avec ses fils et son époux, chercher un asile en son sein.

Elle s'attira d'abord la bienveillance de ses citoyens. On voyait entr'elle et Jason régner ce parfait accord, cette douce union qui fait le bonheur de deux tendres époux. L'amour a fait place à la haine : les nœuds les plus chers sont rompus. Trahissant ses enfans et ma maîtresse, Jason se livre à de nouvelles amours. Il épouse la fille [1] de Créon qui règne sur cette contrée. Malheureuse et outragée, Médée pousse des cris perçans, et lui reproche son parjure : elle atteste sa main [2], gage sacré de sa fidélité, et prend les dieux à témoin de quel retour on paie sa tendresse. Elle se refuse la nourriture, accablée par la douleur et consumée par les larmes, depuis qu'elle sait la perfidie de son époux; ses regards immobiles ne quittent point la terre. Semblable à un rocher, à la vague insensible de l'océan, elle écoute les consolations de ses amis. Quelquefois, détournant sa tête lan-

Cepisset, quæ nunc nominatur nomine
Argo, quâ vecti Argivi delecti viri
Petebant illam pellem inauratam arietis,
Colchis, imperio regis Peliæ per dolum.
Nam numquam hera errans mea domo efferret pedem,
Medea, animo ægra, amore sævo saucia.

[1] Elle s'appelait Glaucé ou Créüse.

[2] Sa main droite.

guissante, elle pleure seule avec elle-même son père, son tendre père, sa patrie et sa maison qu'elle a trahie pour l'homme qui la déshonore, apprenant, par une cruelle expérience, ce que c'est que d'abandonner les lieux qui nous ont donné la naissance. Elle hait ses enfans; leur vue ne réjouit point son cœur: je tremble qu'elle ne forme quelque sinistre projet; c'est une âme impétueuse et qui ne peut souffrir l'outrage. Je la connais, et je la crains: je crains que, marchant en silence au fond du palais, elle ne se précipite sur la couche nuptiale, et n'enfonce un fer acéré dans son propre sein [1], ou que, frappant le tyran et le nouvel époux, elle n'attire sur sa tête de plus terribles calamités. Elle est altière et violente, on ne triomphe pas aisément de sa haine. — Mais voilà ses jeunes fils qui ont cessé leurs jeux et qui s'avancent vers le palais, sans songer aux chagrins qui dévorent leur mère; car les cruels soucis n'affligent pas cet âge tendre.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR DES ENFANS DE MÉDÉE, LES DEUX ENFANS, LA NOURRICE.

LE GOUVERNEUR.

Ancienne et fidèle esclave de ma maîtresse,

[1] M. Brunck efface ce vers, lequel n'est, selon lui, qu'une répétition inutile du vers 382.

pourquoi viens-tu dans ces lieux solitaires t'entretenir de sombres pensées? Comment Médée a-t-elle consenti d'être privée de ta présence?

LA NOURRICE.

O vieillard! gardien des enfans de Jason, les funestes catastrophes qui font tomber les maîtres, déchirent le cœur des serviteurs fidèles. Dans l'excès de la douleur qui m'oppresse, j'ai cédé au désir de venir ici raconter [1] au ciel et à la terre les infortunes de Médée.

LE GOUVERNEUR.

Hélas! elle n'a point encore séché ses larmes.

LA NOURRICE.

O vieillard! j'envie ta sécurité: la douleur à peine a commencé sa course funeste; non, crois-moi, elle n'est pas encore au milieu de cette carrière de larmes et de gémissemens.

LE GOUVERNEUR.

Pauvre insensée! s'il est permis de parler ainsi de ses maîtres; hélas! elle ne voit pas les nouveaux malheurs qu'on lui prépare.

LA NOURRICE.

Quels sont-ils? ô vieillard! ne refuse pas de me les faire connaître.

[1] Coutume antique.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis : j'ai regret aux paroles qui sont sorties de ma bouche.

LA NOURRICE.

Au nom de tes cheveux blancs [1], ne ferme point ton cœur à ta compagne d'esclavage. J'observerai, s'il le faut, un profond silence sur ce mystère.

LE GOUVERNEUR.

Je m'étais approché du lieu où l'on joue aux dés [2] et où les vieillards se rassemblent près de la fontaine sacrée de Pirène. Là, j'ai entendu quelqu'un qui disait, sans savoir que je pouvais l'ouïr, que Créon, le roi de cette contrée, allait chasser de ses États ces deux enfans avec leur mère. J'ignore si ce discours est véritable, et plût à dieu qu'on m'en fît voir la fausseté!

LA NOURRICE.

Eh quoi! Jason souffrira-t-il que l'on traite ses fils de la sorte, quels que soient aujourd'hui ses sentimens pour leur mère?

[1] Littéralement : *par ton menton*, c'est-à-dire, *par ta barbe*, formule encore usitée dans l'orient.

[2] Les Corinthiens passaient pour aimer le jeu. Chilon le Lacédémonien, ayant été envoyé pour former avec eux une alliance, trouva les principaux de la ville, les sénateurs et les vieillards, qui jouaient à des jeux de hasard. Il s'en alla sans rien conclure, disant qu'il ne voulait pas que Sparte souillât sa gloire en s'unissant à des joueurs.

LE GOUVERNEUR.

Une ancienne union cède à de nouvelles amours. Il ne faut plus que cette maison compte sur l'affection d'un père.

LA NOURRICE.

Hélas! nous sommes perdus si ce nouveau malheur est ajouté à ceux qui nous accablent, avant même que nous en ayons épuisé les rigueurs.

LE GOUVERNEUR.

Il n'est pas temps d'en instruire notre maîtresse; garde le silence et reste tranquille.

LA NOURRICE.

O mes enfans! vous voyez quelle est à votre égard la conduite de votre père : il est mon maître, je ne dirai pas qu'il périsse; mais il trahit ceux qu'il devrait aimer.

LE GOUVERNEUR.

Eh! quel est le mortel qui ne porte point un cœur infidèle? Ignorais-tu jusqu'à ce jour que tous s'aiment eux-mêmes, avant ceux qui leur sont le plus étroitement unis?....... Quelquefois, il est vrai, ce sentiment n'a rien d'injuste; mais trop souvent il est dicté par un vil intérêt...... Et fallait-il pour t'en convaincre voir un père cesser de chérir

ses enfans et passer dans les bras d'une nouvelle épouse[1]?

LA NOURRICE.

Rentrez, jeunes enfans, soyez tranquilles. (*Au Gouverneur.*) Toi, aie soin qu'ils restent seuls et qu'ils évitent de s'offrir aux regards d'une mère irritée. J'ai vu son œil, tel que celui d'un taureau furieux, se fixer sur eux, comme si elle nourrissait quelque secret dessein ;..... son courroux, je le sais, ne s'apaisera qu'en frappant de la foudre quelque mortel infortuné [2]. Puissent ses seuls ennemis en être les victimes!

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR ET LES DEUX ENFANS, LA NOURRICE, MÉDÉE dans l'intérieur du palais.

MÉDÉE, dans le palais.

Malheureuse que je suis! ô douleurs! ô tourmens!.... où pourrai-je trouver la mort?

[1] Il est probable que ce passage est altéré dans l'original : il n'offre point un sens clair, et les commentateurs varient. M. Brunck cite ici deux vers de l'*Andrienne* de Térence, qui expriment une pensée analogue à celle du vieillard d'Euripide :

Verum illud verbum est vulgo quod dici solet,
Omnes sibi malle melius esse quam alteri.

[2] Je lancerai la foudre avant que de partir.

LONGEPIERRE, *Médée*, acte II.

LA NOURRICE.

C'est elle-même, ô chers enfans ! c'est votre mère : son cœur s'émeut ; j'entends bouillonner sa colère. Rentrez, fuyez ses regards ; redoutez ses sauvages transports et les affreux accès d'un indomptable caractère. Entrez, hâtez-vous ; ce nuage de pleurs et de gémissemens précède les éclats de sa fureur. A quels excès va se porter cette âme passionnée et implacable, dévorée par les noirs chagrins !

Les enfans entrent dans le palais avec leur gouverneur.

SCÈNE IV.

LA NOURRICE, MÉDÉE dans l'intérieur du palais.

MÉDÉE, dans le palais.

Ah ! je souffre des maux auxquels mes larmes ne peuvent suffire. Mourez, enfans maudits d'une mère désespérée ! mourez avec votre père ; que la maison entière soit anéantie !

LA NOURRICE.

Hélas ! ah ! malheureuse ! Eh quoi ! vos fils partagent-ils le crime de leur père ? Ah ! pourquoi les haïr ? O mes enfans ! je tremble pour vous. Les passions des rois sont fougueuses ; rarement commandés et toujours obéis, ils apaisent difficilement les transports de leur colère. Il vaut mieux être accoutumé à vivre au sein de l'égalité. Puissé-je,

loin des grandeurs, passer ma vieillesse dans une douce sécurité! O médiocrité! ton nom seul a des charmes; tu fais le bonheur des mortels! L'excès de la prospérité, loin de leur être utile, ne sert qu'à signaler, par de plus grands revers, les coups de la fortune irritée.

SCÈNE V.

LA NOURRICE, MEDÉE dans l'intérieur du palais. LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

J'entends la voix, j'entends les cris de l'infortunée reine de Colchos. Elle n'est point encore apaisée. Nourrice, apprenez-moi ce qui se passe; j'ai entendu des cris sortir du fond du palais [1]. Mon cœur partage les maux qui affligent cette maison; et tout ce que je vois et tout ce que j'entends me pénètre de douleur.

LA NOURRICE.

Cette maison n'est plus, elle est anéantie. L'hymen unit Jason au sang de ses tyrans; et mon infortunée souveraine, retirée dans la chambre nuptiale, est consumée par la douleur, sans que les tendres consolations de l'amitié puissent adoucir ses souffrances.

[1] De la porte qui sépare les deux ailes, de la porte du milieu, du palais.

repas, pourquoi ces vaines clameurs? Le plaisir de la table n'a pas besoin de ce nouvel attrait[1].

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, seul.

J'ai entendu ses cris et ses gémissemens. Ses cris perçans et douloureux maudissent un perfide époux. Elle invoque les dieux, Thémis, fille de Jupiter, gardienne des sermens, qui l'entraîna jadis dans la Grèce, qui lui fit traverser la mer ténébreuse[2], et franchir le détroit dangereux qui est la clef de l'Océan, pour venir sur ces bords opposés à ceux qui l'ont vu naître.

[1] Elle entre dans le palais pour engager Médée à en sortir. C'est ce qui caractérise la fin de l'acte.

[2] Cette épithète, suivant M. Brunck, signifie la mer d'occident. Le détroit dont il est ici question, est le Bosphore de Thrace.

Toute cette exposition est très-belle; le dialogue en est plein de naturel, de vérité et d'intérêt: le caractère de Médée est annoncé avec beaucoup d'art, et par des traits qui font pressentir la catastrophe. C'est, sous tous les rapports, un des meilleurs morceaux du théâtre grec; et M. Hardion, qui a fait une dissertation judicieuse *sur la Médée d'Euripide* (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, tom. VIII, p. 243-263), n'a pas assez fait ressortir, dans son analyse, le mérite de cette exposition. R.-R.

FIN DU PREMIER ACTE.

proche de l'orage, c'est par ma sagesse que je dois résister à cet impétueux débordement d'éloquence. Ces bienfaits, dont vous êtes si vaine, c'est à Vénus que j'en fais hommage ; c'est elle qui présida à ma navigation, c'est elle qui fait le bonheur des hommes et des dieux. Vous savez sans doute démêler vos propres sentimens, mais il est pénible de convenir que c'est l'amour dont les traits irrésistibles vous forcèrent de sauver mes jours : moi-même je ne veux pas jeter sur ce mystère plus de clarté que vous. Mais, pour les services que vous m'avez rendus, vous n'êtes pas sans récompense ; en me sauvant, vous avez obtenu des avantages qui surpassent tous vos bienfaits : née dans une terre barbare, vous habitez les régions fortunées de la Grèce ; vous avez appris à substituer l'empire des lois et de la justice à celui de la force. Tous les Grecs connaissent votre sagesse. Vous avez acquis de la gloire : reléguée aux extrémités de la terre, eût-on jamais parlé de vous ? Tous les trésors de la fortune, tous les dons de la lyre d'Orphée me touchent peu si je n'en jouis avec éclat. Voilà, puisqu'enfin vous me forcez à vous le rappeler, voilà ce que j'ai fait pour vous. Et, quant à l'alliance royale qui fait l'objet de vos reproches, je m'engage à vous faire voir qu'en la contractant, j'ai agi en homme sage, honnête, enfin, comme votre ami et celui de vos enfans. — Calmez vos

transports. — Après avoir quitté Iolcos, après tant d'aventures malheureuses, errant et fugitif en ces lieux, quel moyen plus heureux pouvais-je imaginer pour réparer nos communs malheurs que d'épouser la fille d'un roi ? non, comme vous me le reprochez, par un sentiment de haine contre vous, ou pressé du désir de posséder une nouvelle épouse, ou de l'ambition d'accroître ma prospérité; non, les fils que j'ai de vous suffisent à ma tendresse, et je n'accuse point l'hymen d'avoir trahi mes espérances. J'ai en vue un objet plus important sans doute: j'ai voulu fonder pour nous une maison opulente où nous fussions pour jamais à l'abri de la triste nécessité; car je sais assez que les amis fuient loin du pauvre. J'ai voulu enfin que nos enfans fussent élevés d'une manière conforme à leur naissance; je veux, si je leur donne des frères, les confondre avec eux, et mettre tout mon bonheur dans cette douce union [1]. Pourquoi désireriez-vous de nouveaux fruits de notre hymen ? C'est pour soutenir les enfans que j'ai, que je souhaite d'en avoir d'autres. Est-ce donc là vous trahir? vous-même n'ose-

[1] Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire et réponde à leur sang.
Près du trône élevés, à l'ombre de leur père,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

Médée de LONGEPIERRE, acte II, sc. V.

riez le dire, si la privation d'un époux n'avait ulcéré votre cœur. Tel est le caractère des femmes : tant qu'un époux est fidèle, il a toutes les vertus; mais abandonne-t-il la couche nuptiale, ses actions les plus vertueuses leur semblent des crimes odieux. Pourquoi faut-il que les hommes ne puissent se passer d'elles pour jouir des douceurs de la paternité! combien de maux le ciel eût épargnés à notre espèce!

LE CHŒUR.

O Jason! tes paroles sont douces et séduisantes; mais je te dirai librement, dussé-je passer pour imprudente, que rien ne peut excuser l'injustice de ta conduite envers une chaste épouse.

MÉDÉE.

Je suis, je l'avoue, différente à bien des égards du reste des mortels; car l'homme injuste qui possède l'art de colorer son crime, mérite à mes yeux un double châtiment. Glorieux d'embellir l'injustice, il est méchant avec audace; la sagesse n'avoue point un tel art. Cesse donc de te justifier par d'éloquens discours; un mot suffit pour te confondre. Si tu n'étais pas un perfide, m'aurais-tu fait un secret de cette alliance? n'aurais-tu pas employé la voie de la persuasion pour m'y résoudre?

JASON.

N'est-il pas vraisemblable que vous auriez servi

mes desseins, vous qui dans cet instant ne pouvez commander à vos transports[1]?

MÉDÉE.

Dis plutôt que tu as dédaigné l'alliance d'une femme étrangère; dis que tu as craint qu'elle ne déshonorât ta vieillesse.

JASON.

Sachez, je vous le répète, qu'une nouvelle épouse n'était point l'objet de mes vœux, et qu'en formant ces liens je ne cherche qu'à faire votre bonheur et celui de vos enfans, à qui je veux donner des rois pour frères et pour protecteurs.

MÉDÉE.

Ah! que jamais les dieux ne m'accordent une vie malheureuse au sein des prospérités, ni des richesses qui soient le tourment de mon cœur!

JASON.

Voulez-vous savoir quels vœux vous devriez faire afin de paraître plus sage? Souhaitez plutôt que les biens ne vous paraissent point des maux, qu'au sein du bonheur vous ne vous estimiez pas malheureuse.

MÉDÉE.

Insulte-moi: car tu as un asile et je ne suis qu'une infortunée fugitive.

[1] Cette ironie est l'arme la plus sûre que pût employer Jason pour repousser la vive attaque qu'on vient de lui faire. J'ai donc cru devoir la conserver, quoiqu'elle perde sa grâce dans la traduction.

JASON.

C'est vous-même qui êtes l'auteur des maux dont vous vous plaignez.

MÉDÉE.

Qu'ai-je fait? me suis-je livrée à un autre? ai-je trahi la foi que je t'ai jurée?

JASON.

Vous avez prononcé des imprécations contre le Roi.

MÉDÉE.

Hélas! je suis moi-même dans ce palais l'objet de votre exécration.

JASON.

Cessons ces débats inutiles. Si mes richesses peuvent dans votre exil être de quelque secours à nos enfans ou à vous-même, parlez, je suis prêt à les répandre; j'enverrai des symboles [1] aux hôtes de ma famille, afin que chacun d'eux s'empresse de vous accueillir: si vous écoutez la raison, vous ne refuserez pas mes offres, et vous éprouverez, en domptant votre colère, que c'est elle qui vous rend malheureuse.

[1] On appelait *symboles*, en grec, des tablettes de bois ou d'ivoire, que les villes accordaient aux citoyens qu'elles voulaient honorer et récompenser; et au moyen desquelles ces citoyens jouissaient du droit d'hospitalité, par-tout où ces villes l'avaient elles-mêmes obtenu. B.-R.

MÉDÉE.

Je n'userai point de l'hospitalité de tes amis, et je ne recevrai rien de toi. Les dons d'un homme perfide peuvent-ils avoir quelque prix ?

JASON.

Que les dieux me soient témoins que je veux être utile à vous et à vos enfans ; mais que c'est vous qui rejette zmes offres, et qui, par votre obstination, écartez vos amis et vous attirez de nouveaux chagrins !

MÉDÉE.

Vole où tes desirs t'appellent ; déjà tu te reproches une si longue absence. Va, deviens l'époux de ton odieuse amante..... Peut-être, s'il plaît aux justes dieux, tu voudras ne l'avoir pas épousée.

SCÈNE II.

MÉDÉE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Lorsque l'amour ne connaît point de frein, l'honneur et la vertu disparaissent en sa présence; mais, quand Cypris exerce avec douceur son empire, c'est la plus belle, la plus aimable des immortelles. O ma puissante maîtresse ! que jamais ton arc doré ne lance contre moi ces traits inévitables, trempés dans le poison du desir !

Puissé-je chérir toujours la sagesse et la modes-

Racine a imité ce mouvement dans son *Andromaque*. R.-R.

tie, les plus beaux dons de la divinité! Que jamais mon cœur ne se livre aux querelles envenimées, et à l'implacable colère qu'excite la douceur de voir un époux chéri passer dans les bras d'une rivale! O Vénus! qui honores la couche des époux unis et paisibles, abaisse tes regards propices sur les tendres épouses!

O ma patrie! ô ma maison! que jamais je ne sois forcée de vous quitter pour mener une vie difficile dans les liens de la pauvreté, le plus redoutable des fléaux! Que la vie me soit plutôt arrachée en ce jour! Non, il n'est point de malheur pareil à celui de se voir proscrite du lieu de sa naissance.

Nous l'avons vu; ce ne sont point les récits d'autrui qui nous l'ont appris. Aucun des citoyens, aucun de vos amis n'a pris pitié de vous, en vous voyant en proie aux plus cruelles souffrances. Périsse l'ingrat qui n'honore pas un ami malheureux, et qui ne lui ouvre pas l'asyle sacré d'un cœur pur et fidèle! que jamais l'amitié ne m'unisse à sa destinée!

SCÈNE III.

ÉGÉE, MÉDÉE, LE CHOEUR.

ÉGÉE.

Médée, soyez heureuse, c'est le vœu le plus doux que nous puissions former pour ceux qui nous sont chers.

MÉDÉE.

Égée, fils du sage Pandion, recevez à votre tour mes tendres salutations. Quel heureux événement vous amène en ces lieux ?

ÉGÉE.

Je viens de consulter l'oracle sacré d'Apollon.

MÉDÉE.

Dans quel dessein avez-vous visité ce temple fameux, placé au centre de la terre ?

ÉGÉE.

J'allais demander aux dieux de permettre que je devinsse père.

MÉDÉE.

Se peut-il que dans un âge si avancé vous soyez sans postérité ?

ÉGÉE.

Ainsi le veut ma destinée.

MÉDÉE.

Avez-vous passé vos jours dans le célibat ou dans un mariage stérile ?

ÉGÉE.

L'hymen m'a soumis à ses lois.

MÉDÉE.

Quelle réponse Phébus vous a-t-il accordée ?

ÉGÉE.

Sa réponse obscure est difficile à pénétrer.

MÉDÉE.

M'est-il permis de l'entendre ?

ÉGÉE.

Peut-être pourrez-vous l'éclaircir.

MÉDÉE.

Quelle est-elle ?

ÉGÉE.

Crains de devenir père avant de revoir tes foyers [1].

MÉDÉE.

Et dans quel but avez-vous dirigé votre navigation vers cette contrée ?

ÉGÉE.

Je vais vers Pitthée, roi de Trézène.

MÉDÉE.

Ce fils de Pélops, illustre par sa piété ?

ÉGÉE.

Je veux lui faire part de cet oracle.

MÉDÉE.

Il est expert dans l'art d'en développer le sens.

[1] ÆG. Ne ego promimentem utris solverem pedem...
MED. Priusquam quid facias, aut ad quam terram venias?
ÆG. Priusquam patrios rursus ad lares venero.

ÉGÉE.

C'est le plus cher de mes amis et de mes hôtes.

MÉDÉE.

Puissent vos vœux être enfin couronnés !

ÉGÉE.

Mais pourquoi vos yeux sont-ils abattus ? pourquoi la pâleur et la tristesse règnent-elles sur votre visage ?

MÉDÉE.

Égée, mon époux est le plus perfide des hommes.

ÉGÉE.

Que dites-vous ? ouvrez-moi votre cœur sans réserve.

MÉDÉE.

Jason m'outrage, sans que je lui aie donné aucun sujet de plainte.

ÉGÉE.

Qu'a-t-il fait ? achevez de vous expliquer.

MÉDÉE.

Une autre que moi possède son cœur et sa main.

ÉGÉE.

A-t-il pu jusque-là pousser la perfidie ?

MÉDÉE.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Il foule aux pieds les nœuds les plus chers.

ÉGÉE.

Est-ce l'amour? est-ce le dégoût ou la haine qui ont pu l'y déterminer?

MÉDÉE.

Il aime; son cœur est infidèle.

ÉGÉE.

Périsse un époux parjure!

MÉDÉE.

Il a recherché l'alliance des rois.

ÉGÉE.

Quel père lui a donc accordé sa fille?

MÉDÉE.

Créon, le roi de Corinthe.

ÉGÉE.

Votre douleur est trop légitime.

MÉDÉE.

Hélas! et pour surcroît, on me chasse, on me proscrit.

ÉGÉE.

Quel est celui dont l'injuste rigueur met ainsi le comble à vos peines?

MÉDÉE.

C'est Créon lui-même qui me bannit de ses états.

ÉGÉE.

Et Jason peut y consentir? A cet égard encore je ne puis le justifier.

MÉDÉE.

Il le désapprouve en paroles, il n'y consent que trop en effet. Mais vous, je vous en conjure par votre visage que je touche, par vos genoux que j'embrasse, recevez mes supplications, prenez pitié d'une infortunée; ne permettez pas que je reste seule et abandonnée; accordez-moi dans votre maison les droits sacrés de l'hospitalité. Puissiez-vous voir en récompense vos vœux couronnés par l'amour, et mourir l'heureux père d'une postérité florissante! Vous ignorez jusqu'où va ma puissance; je connais des secrets qui pourront vous être utiles, et rendre à votre mariage la fécondité qui est l'objet de vos désirs.

ÉGÉE.

Madame, je désirerais ardemment de céder à votre prière, d'abord pour venger les dieux outragés, ensuite par l'espérance de voir l'effet de vos promesses, et d'obtenir des enfans que me refuse la nature; mais voici tout ce que je puis faire : si vous vous réfugiez dans mes États, je vous y recevrai comme l'honneur et l'honnêteté l'exigent : vous déclarant en même temps que je ne vous emménerai point hors de cet État. Si vous pouvez

vous-même vous rendre dans mon palais, comptez que vous y trouverez un asile inviolable, et que je ne vous livrerai point à vos ennemis. C'est à vous de sortir seule de cette terre; je ne veux point me rendre coupable envers ses citoyens, et violer à leur égard les lois de l'hospitalité.

MÉDÉE.

C'en est assez pour moi, si vous m'engagez votre foi aux termes que vous venez de dire. C'est tout ce que je désire d'obtenir de vous.

ÉGÉE.

Ne vous fiez-vous point à moi? d'où peut venir votre inquiétude?

MÉDÉE.

Je me fie à vous, il est vrai; mais j'ai pour ennemis la maison de Pélias et Créon. Lié par le nœud du serment, vous ne m'abandonnerez point à ceux qui voudront m'enlever de vos États; mais si vous ne m'accordez que de simples paroles, sans attester la majesté des dieux, serez-vous toujours animé du même zèle, et ne céderez-vous point aux instances qu'on ne manquera point de vous faire? Je suis faible; mes ennemis sont puissans, ils sont assis sur le trône.

ÉGÉE.

Votre prévoyance est extrême; mais, si mes

sermens peuvent vous rassurer, je n'hésite point à les faire; ils me fourniront à moi-même une raison plus forte à offrir à vos ennemis pour ne pas me rendre à leurs réclamations, et vos inquiétudes seront dissipées. Nommez donc avant moi les dieux que vous voulez que j'atteste.

MÉDÉE.

Jurez par cette terre, par le soleil mon aïeul, par tous les dieux.

ÉGÉE.

A quoi faut-il que je m'engage par ce redoutable serment!

MÉDÉE.

Jurez de ne point me chasser de vos États; jurez que, tant que vous aurez un souffle de vie, vous ne souffrirez point que mes ennemis viennent m'en arracher.

ÉGÉE.

Je jure par la terre, par le disque brillant du soleil, par tous les dieux, d'observer religieusement ce que vous venez de me prescrire.

MÉDÉE.

Il suffit. Si vous violez ce serment, quelle peine consentez-vous à souffrir?

ÉGÉE.

Celle que les dieux réservent aux impies.

MÉDÉE.

Adieu : poursuivez heureusement le voyage que vous avez entrepris : de mon côté, je suis satisfaite. Je ne tarderai pas à vous demander un asile, dès que j'aurai terminé ce qui me reste encore à faire, et que mes vœux seront accomplis.

LE CHŒUR.

O roi ! que le fils de Maïa, que le conducteur céleste vous ramène dans votre palais ! Puissent tous vos projets réussir au gré de vos désirs ! car je vois en vous, illustre Égée, un mortel vraiment généreux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, LE CHOEUR.

MÉDÉE.

O Jupiter ! ô Justice ! ô clarté du soleil ! voici le moment du triomphe. O mes amies ! c'est à présent que je vais goûter la vengeance. Égée m'offre dans la tempête un port, où je dirigerai mes pensées ; c'est dans la citadelle de Pallas que je jetterai l'ancre de ma poupe victorieuse. Il faut enfin vous expliquer tous mes projets. Écoutez mes affreux secrets. J'enverrai une de mes femmes à Jason pour le prier de se rendre auprès de moi : je l'accueillerai avec de douces paroles; je lui dirai que sa conduite n'a plus rien que je blâme, que j'approuve son mariage avec la jeune princesse

pour qui le traître m'abandonne, que cette alliance est convenable, que ses projets sont sages et judicieux ; je lui demanderai de permettre que mes fils demeurent auprès de lui; non que je veuille laisser mes enfans en butte aux outrages d'une rivale, mais afin d'attirer cette princesse dans un piège où elle doit périr; car je les enverrai chargés de présens pour la nouvelle épouse, sous prétexte d'obtenir sa bienveillance, afin de n'être pas compris dans ma proscription. Ils lui porteront une robe fine et légère et une couronne enrichie d'or ; mais telle est la vertu des poisons dont ces présens seront imbus, que si elle en veut parer sa personne, elle expirera dans les tourmens, et tout ce qui la touchera éprouvera le même sort.

C'en est fait, je ne m'occupe plus de ma rivale. Mais je frémis des attentats qui vont terminer mes vengeances. J'immolerai mes enfans : nul mortel ne peut les dérober à ma fureur. Après avoir rempli Jason d'horreur et d'effroi, après avoir détruit sa famille, je m'enfuis de cette terre souillée du sang de mes enfans, étonnée moi-même de mes forfaits. Non, je ne serai pas la risée de mes ennemis. Hélas! que me sert une triste existence? sans patrie, sans famille, sans espérance! O quelle fut mon erreur de quitter la maison de mes pères, d'écouter les paroles séduisantes d'un Grec plein d'artifice! si la fortune me seconde, il expiera sa

perfidie, il ne reverra point vivans les fils qu'il eut de moi, jamais sa jeune épouse ne le rendra père; car elle ne peut éviter la mort cruelle que mes poisons lui préparent. Loin de moi tout sentiment de faiblesse ou de lâcheté; qu'on sache que ce cœur n'est pas insensible à l'outrage; qu'autant pour ses amis il est ardent et fidèle, autant il est terrible et implacable dans sa haine. Telles sont les vertus où je place ma gloire.

LE CHŒUR.

Puisque vous avez daigné nous faire part de vos desseins, souffrez que, par amour pour vous, autant que par respect pour les lois sacrées des mortels, nous fassions nos efforts pour vous en détourner.

MÉDÉE.

En vain vous le tenteriez. Hélas! je vous pardonne de penser autrement que moi : vous ne sentez pas mes douleurs.

LE CHŒUR.

Quoi ! vous feriez périr ceux que vous avez portés dans vos flancs?

MÉDÉE.

Oui, je déchirerai le cœur d'un perfide époux.

LE CHŒUR.

Hélas! c'est sur vous-même que vous exercerez votre vengeance.

MÉDÉE.

C'est assez; réprimez des discours superflus. Et toi, fidèle esclave, va prier Jason de ce rendre auprès de moi. Je connais dès long-temps ton zèle pour ta maîtresse, garde-toi de révéler ce que tu viens d'entendre. Si tu m'aimes, si tu es digne de ton sexe, observe un religieux silence[1].

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul[2].

Illustres Érechthéides[3], élevés dès long-temps au faîte des prospérités, fils des dieux fortunés, premiers habitans d'une terre sacrée et invincible, qui vous nourrissez des fruits glorieux de la sagesse, qui marchez triomphans au sein d'un air brillant et pur! c'est dans vos rians vallons que jadis la blonde Harmonie apprit à répéter les chants que lui dictaient les chastes Piérides.

Là, sur les rives du beau Céphise, on dit que

[1] On ne peut supposer que Médée adresse ces mots au chœur qui reste ensuite sur la scène. Ainsi j'ai suppléé dans la traduction la désignation de *fidèle esclave* qui m'a paru indiquée par le sens. M. Hardion croit au contraire que Médée s'adresse ici aux femmes du chœur, et en conclut qu'elle est leur reine.

[2] L'esclave de Médée emploie l'intervalle de cet entr'acte à exécuter l'ordre dont elle est chargée. Les mots que le chœur adresse à Médée ne supposent pas nécessairement sa présence.

[3] C'est les Athéniens qui sont appelés ainsi, du nom de leur roi Érechthée.

Cypris, puisant une onde pure, répand sur les lieux d'alentour la douce haleine des vents tempérés; elle mêle sans cesse aux cheveux qu'elle embellit, des guirlandes de roses qui répandent un doux parfum, et envoie les amours en tous lieux pour servir de ministres à la sagesse, et pour partager tous les travaux de la vertu [1].

Ces fleuves sacrés, cette ville religieuse recevront-ils une mère impie et parricide? — Vois le flanc déchiré de tes propres enfans! Ah! contemple ce meurtre abominable! nous t'en conjurons, nous tombons à tes pieds toutes à la fois; épargne ton propre sang.

Ton cœur aurait-il ce féroce courage? ta main le servirait-elle? En se fixant sur ces victimes infortunées, tes yeux ne fondraient-ils pas en larmes? Non; quand tes fils de leurs foibles bras embrasseront tes genoux, en invoquant ta clémence, tu ne tremperas point dans leur sang une main barbare et parricide.

[1] Les meilleurs artistes de l'antiquité ont peint l'amour comme l'ami et le compagnon de la sagesse; leurs plus sublimes ouvrages lui attribuent ce caractère. Winckelmann, *Hist. de l'Art*, tom. I, p. 244.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

JASON.

Je cède à vos désirs, madame, et votre injuste haine n'a point diminué mon zèle; me voici prêt à vous entendre.

MÉDÉE.

Jason, je t'en conjure, excuse mes fureurs; oublie des paroles trop imprudentes. Deux personnes unies comme nous par des services mutuels, doivent supporter leurs faiblesses. J'ai enfin reconnu ma faute, et je me la suis vivement reprochée. Malheureuse! me suis-je dit à moi-même, pourquoi ces transports de colère et de haine contre un homme qui veut mon bonheur? Pourquoi me rendre odieuse au prince et à mon époux, qui, dans une seconde alliance, n'a en vue que le bien de mes enfans et le mien propre? Sacrifions un injuste courroux. Dois-je me plaindre lorsque les dieux répandent sur moi leurs faveurs? n'ai-je pas des enfans qui font encore mon bonheur? N'étais-je pas bannie et fugitive, lorsque Corinthe m'of-

frit un asile? Ces réflexions m'ont fait sentir mon injustice et ma folie. A présent j'approuve ta conduite, elle me paraît sage et prudente, et l'alliance que tu contractes nous est nécessaire. Insensée que j'étais! je devais m'en réjouir, coucourir à la former, m'unir à ta nouvelle épouse, et la combler de mes soins et de mes caresses; mais une femme n'a pas sur elle tant d'empire. Montre la générosité de ton sexe, et n'imite pas ma faiblesse. Je la confesse et je l'abjure en ta présence. — O mes enfans! accourez, sortez du palais, venez embrasser votre père; détestez avec votre mère l'injuste haine qu'elle a fait naître; vos parens sont d'accord, et leur colère est apaisée. Que vos mains s'unissent dans la mienne....... O cruelle pensée! je frémis en portant les yeux sur ce qui est caché dans les ténèbres de l'avenir. O mes enfans! pourrai-je encore long-temps jouir de votre vue? vous verrai-je tendre vers moi vos bras innocens? Ah! malheureuse!...... je sens couler mes pleurs..... je frissonne. — En me réconciliant avec votre père après de si longs débats, le cœur si tendrement ému, comment retiendrais-je mes larmes!

DEMI-CHŒUR.

Des larmes nouvelles roulent aussi dans mes yeux. Ah! puissent ces malheurs n'en pas préparer de plus grands!

JASON.

J'approuve vos sentimens, madame, et je ne puis m'en plaindre. Il est naturel qu'une femme cède au premier mouvement de colère que lui cause le changement d'un époux ; mais votre cœur a su y faire succéder des mouvemens plus doux, et l'aveugle passion enfin a fait place à la prudence. Je reconnais à ce trait une femme sage et vertueuse. Mes fils, s'il plaît aux dieux, vous éprouverez l'effet de mes soins et de ma prévoyance. J'ose espérer qu'un jour vous serez dans Corinthe assis au premier rang, à côté de vos jeunes frères. Croissez et prospérez ; votre père prendra soin de tout ce qui vous regarde, et sans doute un dieu propice daignera seconder sa tendresse. Puissé-je vous voir élevés dans l'honneur et dans la vertu, devenir à la fleur de l'âge la terreur de mes ennemis ! Mais, madame, pourquoi ces larmes qui inondent votre visage ? Pourquoi détournez-vous les yeux ? il semble que ce que je dis vous afflige.

MÉDÉE.

Rien ne devrait sans doute exciter mes alarmes. Mais, hélas ! je songe à ces pauvres infortunés.

JASON.

Calmez vos inquiétudes, et reposez-vous sur mes soins.

MÉDÉE.

Oui, j'y suis résolue. Je ne me défie point de la sincérité de tes promesses; mais une femme peut-elle être exempte de faiblesse, et ne point donner cours à ses larmes?

JASON.

Mais enfin, pourquoi ces enfans vous arrachent-ils des gémissemens si douloureux?

MÉDÉE.

Hélas! je suis leur mère: quand tu formais des vœux pour leur vie, j'ai frémi à la pensée que peut-être ils seraient vains. Mais je ne t'ai fait part qu'en partie de ce que j'avais à te dire; il est temps que j'achève de t'ouvrir mon cœur. Puisque le roi ordonne que je sois bannie, et que telle est sa volonté suprême, je m'y soumets; je fais plus, j'en reconnais la sagesse, et je ne voudrais pas moi-même demeurer plus long-temps en ces lieux, où ma présence vous est à tous importune, et où l'on m'envisage comme une ennemie. Je souscris volontiers à la sentence de mon exil; mais que du moins tes fils puissent être élevés sous tes yeux; obtiens de Créon cette grâce; qu'ils ne participent pas à ma peine.

JASON.

J'ignore si je pourrai le fléchir; mais je le tenterai.

MÉDÉE.

Engage ton épouse à le demander à son père.

JASON.

Je le ferai ; et j'espère l'y déterminer, si son cœur n'a point renoncé aux sentimens naturels à son sexe.

MÉDÉE.

Je veux t'aider dans cette généreuse entreprise. J'enverrai à ton épouse mes fils chargés de présens magnifiques et propres à lui plaire, une robe fine et légère, une couronne enrichie d'or. Qu'on m'apporte à l'instant ces ornemens précieux : je veux que rien ne manque à son bonheur, et que dans le même jour elle possède un illustre époux et la superbe parure dont le Soleil, mon aïeul, voulut décorer mes ancêtres. Mes enfans, prenez dans vos mains ce présent nuptial, et allez l'offrir à la jeune princesse qui va devenir l'heureuse épouse de votre père. Ce ne sont pas des dons qu'elle doive dédaigner.

JASON.

Pourquoi si follement prodiguer vos richesses ? Pensez-vous que la maison des rois manque de robes magnifiques, ou d'ornemens enrichis d'or ? Gardez de vous en dépouiller : un seul mot, si elle a pour moi quelque estime, la touchera, n'en doutez pas, plus que tout l'or du monde.

MÉDÉE.

Je ne puis le croire. Les présens fléchissent les dieux mêmes [1], et l'or a sur les cœurs plus de pouvoir que les plus brillans discours. La fortune sourit à la princesse, les dieux augmentent ses prospérités, c'est une jeune épouse, elle va monter sur le trône. Et moi, je racheterai l'exil de mes enfans, je ne dis pas de tout l'or que je possède, mais de tout le sang qui coule dans mes veines. Allez, mes enfans, entrez dans ce superbe palais, jetez-vous aux pieds de la nouvelle épouse de votre père; devenue aujourd'hui ma souveraine, offrez-lui ces riches parures, et obtenez par vos prières qu'elle ne vous fasse point sortir de ses États. Observez sur toute chose de les remettre entre ses mains, et qu'elle les reçoive elle-même. Partez, et rapportez à votre mère l'heureuse nouvelle qui fait l'objet de tous ses désirs.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul [2].

Funeste résolution qui ne me laisse plus d'espérance! Ils marchent au chemin de la mort. En

[1] Munera, crede mihi, placant hominesque deosque:
Placatur donis Jupiter ipse datis.
OVID. *Art. Amat.* III.

[2] Peut-être Médée reste-t-elle sur le théâtre, mais elle n'agit point; et pendant ce chant du chœur, les fils de Médée vont exécuter son ordre.

acceptant le riche diadême, la jeune épouse va recevoir l'instrument de son supplice; elle en va ceindre sa blonde chevelure, et ses mains placeront sur sa tête l'affreux ornement du Tartare.

La grâce, l'éclat immortel de ce superbe voile ne peut manquer de la séduire; elle ceindra son front de la couronne où brille l'or travaillé avec art, et bientôt elle portera aux enfers cette parure nuptiale. Tel est le piége inévitable où elle doit tomber; telle est la fin cruelle qui lui est réservée : elle ne peut éviter le sort qui la poursuit.

Et toi, lâche et malheureux époux! toi qui recherches l'alliance des rois, tu ne sais pas que tu arraches la vie à tes fils et à ton épouse; hélas! tu ignores l'horreur qui t'environne.

Je gémis sur ton sort, ô malheureuse mère, qui vas plonger le poignard dans le sein de tes propres fils, afin de venger l'honneur du lit nuptial et la foi qu'un perfide époux a violée pour voler dans les bras d'un autre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, LE GOUVERNEUR, LES DEUX FILS DE MÉDÉE, LE CHOEUR.

LE GOUVERNEUR.

O MA maîtresse! vos fils ne seront point bannis; l'auguste épouse de Jason a reçu leurs présens avec empressement, et on va leur accorder un traitement plus doux.

MÉDÉE.

Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi paraissez-vous troublée, quand tout seconde vos vœux? pourquoi détournez-vous le visage? il semble que mon discours vous blesse [1].

MÉDÉE.

Ah dieux!

[1] M. Brunck fait remarquer ici une interpolation. En effet ces mots: « Pourquoi détournez-vous le visage? il semble que mon » discours vous blesse: » ne sont que la répétition de ceux que Jason adresse à Médée, acte IV, scène 1, p. 55, avec très-peu de changement. Il aurait donc fallu peut-être les supprimer ici comme a fait ce savant éditeur.

LE GOUVERNEUR.

Ces tristes accens s'accordent mal avec ce que je vous annonce.

MÉDÉE.

Hélas!... hélas!

LE GOUVERNEUR.

Aurais-je, sans le savoir, annoncé quelques revers funestes? j'espérais vous réjouir par une heureuse nouvelle.

MÉDÉE.

Je ne te fais aucun reproche; tu as dit ce que tu as dû dire.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc cet air sombre et abattu, ces yeux qui se remplissent de larmes?

MÉDÉE.

O vieillard! puis-je m'en défendre? les dieux me persécutent; la résolution que j'ai prise fait le tourment de ma vie.

LE GOUVERNEUR.

Prenez courage; c'est une nouvelle victoire que vous venez de remporter en faveur de vos enfans.

MÉDÉE.

Je dois auparavant les conduire en d'autres lieux..... Ah! malheureuse!

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas la seule mère qui se soit vue séparée de ses enfans chéris. Supportez avec patience des maux inséparables de notre condition.

MÉDÉE.

J'y ferai mes efforts. Mais rentre dans le palais, va préparer à mes enfans ce qui leur est nécessaire, ainsi que tu le fais chaque jour.

SCÈNE II.

MÉDÉE, LES DEUX FILS DE MÉDÉE, LE CHOEUR.

MÉDÉE.

O mes enfans! voilà donc la ville, voilà la maison qui vous servira d'asile, lorsque privés d'une tendre mère, vous l'abandonnerez à son triste sort. Et moi, malheureuse fugitive, je ne jouirai point du bonheur de vous voir, de vous sentir heureux; je ne préparerai point votre couche nuptiale; vous ne recevrez point une épouse de ma main; je n'allumerai point la torche sacrée. Ah! malheureuse! j'expie ma fierté. En vain je vous ai nourris; en vain j'ai supporté pour vous tant de peines et tant de tendres inquiétudes; c'est en vain que mon sein a été déchiré par la douleur. Hélas! c'est sur vous qu'étaient fondées mes plus douces espérances; je vous envisageais comme les soutiens de ma vieillesse, comme ceux qui devaient fermer mes

paupières, être ma couronne et ma gloire. Douces illusions! comme vous vous êtes évanouies! Sans vous, je passerai une vie triste et misérable. Vous ne verrez plus votre mère; bientôt, dans votre cœur, son souvenir fera place à d'autres sentimens. Ah! mes enfans, pourquoi tournez-vous sur votre mère vos doux regards? pourquoi me souriez-vous si tendrement? est-ce votre dernier sourire?... Dieux! que ferai-je?... ô mes amies! je sens mon cœur se dissoudre, en voyant se fixer sur moi ces yeux où brille l'innocence [1]..... Non, je ne puis! loin de moi mes horribles projets;.... j'emmènerai mes fils avec moi; ils me suivront dans mon exil: pourquoi faut-il que, pour punir leur père, je fasse à mon propre cœur une plus sanglante blessure? Non, je renonce à mes projets.

Mais quoi! je souffrirai qu'on m'outrage impunément, et que mes ennemis insultent à ma faiblesse!..... Je signalerai ma vengeance..... je me reproche des sentimens pusillanimes.—Vous, mes enfans, rentrez dans le palais.—Que les divinités qu'offensent mes sanglans sacrifices se retirent. Rien ne peut plus amollir mon courage...... Ar-

[1] C'en est fait... Innocens, vous me tendez les bras,
Ces regards caressans, ce souris plein d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma faiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.

Médée de Longepierre, acte IV, sc. VII.

rête, barbare ! que vas-tu faire ? Oh ! malheureuse ! redeviens mère ; épargne, épargne tes enfans : en vivant avec toi loin de ces lieux, ils soulageront tes ennuis... Non, j'en jure par les furies infernales, je ne livrerai point mes fils à vos ennemis, pour être l'objet de leurs outrages et de leurs mépris. Ils ne peuvent éviter la mort qui les menace de toutes parts : puisqu'il faut qu'ils deviennent sa proie, c'est moi qui les ferai partir, moi qui les ai fait naître [1]. L'arrêt est irrévocable ; je ne puis m'en défendre. La tête ceinte du bandeau fatal, et revêtue de la robe empoisonnée, déjà la princesse expire. Marchons dans le chemin de la mort, précipitons-y ses victimes.—Je veux voir encore mes enfans. Approchez, mes fils, donnez-moi votre main droite ; que votre mère baise ces mains chéries ; que mes lèvres s'appliquent sur vos lèvres ingénues. O traits que je chéris ! ô figure où se peint la candeur et l'innocence ! vous semblez faits pour le bonheur.... hélas ! puissiez-vous en jouir ! non plus comme autrefois, votre père vous l'a ravi. O délicieux embrassemens ! oh ! quel plaisir de sentir palpiter leur tendre cœur, de respirer leur douce haleine !.... Allez.... sortez. Je ne puis plus soutenir votre vue..... Je succombe à tant d'horreurs. Je sais quels sont mes forfaits, j'en connais

[1] Ces mots sont répétés acte VI, sc. II, et sont probablement interpolés à l'un de ces deux endroits.

toute l'atrocité ; mais une aveugle fureur m'entraîne, j'y cède malgré moi-même ; déplorable victime d'une passion funeste, qui désola de tout temps l'univers [1].

SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul[2].

Souvent dans des questions profondes et sublimes j'ai exercé mon intelligence à des objets plus grands que ceux qui doivent occuper mon sexe. Une muse préside à nos chants et nous inspire la sagesse. La science et les dons des muses sont rares parmi les femmes, mais elles ne leur sont point interdites. Heureux le mortel qui ignore les douceurs de l'hymen et de la paternité! il en ignore aussi les peines et les cruelles angoisses. Mais ceux qui ont vu croître dans leurs maisons de tendres rejetons, sont en proie à des tourmens qui renaissent sans cesse; leur inquiétude se tourne d'abord sur les soins qu'exige une bonne éducation ; il faut pourvoir ensuite à la fortune de ses enfans. Un doute cruel se mêle à ce travail, et déchire le cœur

[1] Video meliora proboque,
Deteriora sequor. OVID.

[2] Il semble que l'expression de Médée, au commencement de la scène suivante, indique qu'elle s'écarte pour observer si personne ne vient à elle. — Elle vient de dire que « dejà la princesse expire. » On ne peut donc supposer que le temps de l'entr'acte est employé à venir lui apporter cette nouvelle.

MÉDÉE.

Rentre dans le palais, ensevelis ta jeune épouse.

JASON.

Oui, je vais lui rendre les derniers honneurs, hélas! privé de mes deux enfans.

MÉDÉE.

C'est peu de ces larmes; tu en répandras de plus amères dans ta vieillesse.

JASON.

Mes chers enfans!

MÉDÉE.

Chers à leur mère et non pas à toi.

JASON.

Et tu les as fait mourir?

MÉDÉE.

Pour te percer le cœur.

JASON.

Hélas! j'ai besoin de les voir encore, de les embrasser, d'appliquer encore une fois mes lèvres sur leurs lèvres chéries.

MÉDÉE.

Vaines et tardives caresses! vivans tu les as fait proscrire.

JASON.

Donne, donne-moi ces corps inanimés; au nom des dieux, que je puisse toucher mes enfans.

MÉDÉE.

Cela ne se peut, tes vaines paroles se perdent dans les airs.

JASON.

Entends, ô Jupiter! comme on rejette ma prière! prends pitié des maux que je souffre! venge-moi d'une mère impie et parricide. Ah! chers enfans!... les larmes et les cris sont tout ce qui me reste. Monstre! j'atteste les dieux que tu m'arraches mes enfans; que tu m'empêches de les toucher, de leur rendre les derniers devoirs. Pourquoi les ai-je fait naître? pourquoi ai-je offert des victimes à ta barbarie?

LE CHŒUR.

Jupiter du haut de l'Olympe est le dispensateur des diverses destinées: les dieux accomplissent divers desseins contre l'attente des mortels: ce qu'on espère n'arrive point: un dieu trouve une issue alors qu'on désespère. C'est ainsi que se sont offerts à nos yeux les événemens de ce jour [1].

[1] Cette sentence finale se trouve avec de légers changemens dans *Alceste*, *Andromaque*, *les Bacchantes*, *les Héraclides* et *Hélène*. Elle peut servir à confirmer le système développé dans la première partie du *Discours sur l'objet et l'art de la tragédie grecque*, tom. I.

FIN DE MÉDÉE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

EXAMEN

DE LA

TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

Cette tragédie est remarquable, à plusieurs égards. C'est la plus ancienne des tragédies d'Euripide dont la date nous soit connue avec quelque certitude. Elle fut jouée sous l'Archonte Pythodore, la première année de la guerre du Péloponèse; époque que Winckelmann envisage comme la plus brillante des beaux-arts. Cet ouvrage se trouve ainsi placé à égale distance des dernières tragédies de ce poëte et des derniers ouvrages d'Eschyle [1]. Aussi remarque-t-on que le chœur y remplit une partie plus considérable de l'action tragique qu'il ne le fait dans la plupart des autres pièces d'Euripide.

C'est même le principal reproche que les modernes aient fait à la fable de celle-ci, parce qu'il paraît étrange que des attentats aussi criminels que ceux de Médée soient confiés à une multitude de femmes, liées à la vérité avec elle par les nœuds de la confiance et de l'amitié, mais étrangères

[1] Voyez la note 1, tom. v, p. 136-137.

pour elle, et sujettes de son ennemi. Il ne paraît pas que les anciens aient été choqués de cette invraisemblance; on ne voit pas du moins ce reproche exprimé dans leurs critiques, et nous savons que Médée faisait partie d'une *tétralogie* ou de quatre tragédies réunies pour le concours, et qu'elle fut couronnée aux jeux publics de la Grèce. Euphorion eut le premier prix, Sophocle le second, Euripide le troisième; c'est ce que nous apprend le critique grec Aristophane.

M. Hardion a tâché de justifier le jugement des anciens, et de réfuter les reproches des modernes. Ce savant paraît d'abord admettre la tradition transmise par Parméniscus, au sujet d'un présent fait à Euripide par les Corinthiens; il en conclut que, pour satisfaire à l'engagement qu'il avait pris, le poëte devait écarter toute idée de haine de la part de ce peuple contre Médée; et que c'est ce qu'il a fait en introduisant un chœur de femmes de Corinthe, dévouées à ses intérêts; il faut convenir que, bien loin de justifier Euripide, cette raison-là ne ferait, si elle avait quelque fondement, que joindre un tort du cœur à un tort de l'esprit, et trahir un auteur plus avide d'argent que de gloire. J'ai déjà rejeté ce conte dans sa vie, et je ne crois pas qu'il ait aucune vraisemblance.

Une raison sur laquelle M. Hardion insiste

davantage, c'est que Créon n'avait à Corinthe qu'un pouvoir fort limité, et même qu'il avait cédé une portion de ses États à Jason et à Médée, ensorte que celle-ci était réellement souveraine des femmes qui composent le chœur. Mais le passage de cette tragédie sur lequel cette opinion est fondée me paraît mal interprété; le mot de *souveraine* qu'emploie Médée en parlant d'elle-même n'est point relatif au chœur, mais à une femme de sa suite qu'elle envoie à Jason, et qui avait coutume de la servir dans les occasions importantes où le secret était nécessaire. Il est vrai cependant que, suivant quelques auteurs anciens, Médée avait régné à Corinthe. Un scholiaste cite Eumélens et Simonide comme ayant conservé cette tradition. Il est vraisemblable d'ailleurs que le pouvoir de Créon n'était point absolu, et cela peut jusqu'à un certain point expliquer la violation de fidélité de la part des femmes du chœur.

Cependant, ce n'est point seulement ce manque d'égards pour leur propre roi, qui cause ici quelque surprise et qui donne lieu à la critique. On a peine à donner de justes raisons des confidences de Médée et de l'indulgence de ses amies : c'est là principalement ce qu'il faudrait expliquer, pour répondre non seulement aux critiques de P. Corneille et de Dacier, mais au sentiment involontaire que fait naître cette pièce chez tous les lec-

teurs modernes. Le chœur qui était l'ornement de la tragédie grecque et la source de mille beautés qui lui sont propres, avait aussi ses inconvéniens. Le sujet de Médée étant très-théâtral, il ne fallait point sans doute l'exclure par un respect excessif pour les vraisemblances : il y fallait un chœur, et même au temps où cette pièce fut écrite, les spectateurs étaient encore accoutumés à lui voir souvent remplir le principal personnage : il devait occuper la scène, être intéressé dans l'action, parler, agir avec continuité, sans s'écarter des sentimens de modération et d'honnêteté qui le caractérisent.

Il fallait donc des confidences. Il paraît assez que les confidentes de Médée ne pouvaient être que des femmes. Les anciens Grecs et sur-tout Euripide supposent toujours que les femmes se favorisent mutuellement dans les projets formés par la jalousie ; cette espèce de principe est rappelé par plusieurs insinuations adroites dans le cours de cette tragédie. Soit que les Grecs fussent injustes envers les femmes, ou qu'un peu plus de gêne rendît chez eux les femmes moins estimables, ils semblent avoir eu trop peu de confiance en leur caractère pour être surpris de leurs mutuelles complaisances. Aussi voyons-nous Aristote, lorsqu'il analyse les mœurs tragiques, placer les femmes à côté des esclaves : « La bonté des mœurs » a lieu dans chaque classe d'hommes, dit ce phi-

» losophe ; en effet une femme est bonne, et il en » est de même d'une esclave, quoique peut-être on » puisse dire de ces deux classes que l'une est plus » mauvaise que bonne, et que l'autre est tout-à- » fait mauvaise. » Et ces paroles ne sont que le résultat de l'analyse de tout le théâtre grec, où les femmes ne paraissent en général que pour commettre de grands crimes, et pour exercer des vengeances, excusables dans leur principe, il est vrai, mais si funestes dans leurs ravages qu'on oublie la cause de leurs fureurs pour en détester les effets. Il y a quelques exceptions, ainsi qu'Aristote l'indique ; mais sa remarque est fort juste, et peut servir à expliquer le zèle des confidentes de Médée.

Ces confidentes, en effet, dès qu'on accorde qu'il fallait un chœur et un chœur de femmes, ne pouvaient être que des Corinthiennes. Il n'eut point été naturel d'user d'une supposition analogue à celle d'Euripide dans *Hélène* ou dans *Iphigénie en Tauride*, où ce poëte introduit un chœur de Grecques captives. On ne pouvait point supposer que Médée fuyant avec Jason eût emmené avec elle quinze habitantes de la Colchide, et les usages des Grecs ne permettaient pas de penser qu'on eût rassemblé un si grand nombre de captives barbares d'une contrée avec laquelle les Corinthiens n'étaient point en guerre, et n'avaient point de communication pacifique. Ainsi, forcé de choisir des

Corinthiennes pour en composer le chœur, le poëte a fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver les invraisemblances qu'il n'a pas pu éviter tout-à-fait. Ces femmes sont des amies de Médée: dès l'entrée, la nourrice a soin d'avertir le spectateur que Médée s'attira la bienveillance des citoyens de Corinthe. Ensuite, quoique ces femmes corinthiennes ne s'opposent point aux projets de vengeance que Médée médite contre son époux et sa rivale, parce que, suivant les tragiques grecs, c'était la morale des femmes; elles frémissent de l'idée d'un parricide, et ne perdent aucune occasion d'exprimer l'horreur que ce crime leur inspire; enfin, elles font tous leurs efforts pour le prévenir.

Il n'en est pas moins vrai que leur indifférence pour Créon reste inexpliquée; le ton dont ce prince parle à Médée, son titre de roi indiquent assez le rang qu'il tenait dans Corinthe, et l'autorité dont il y jouissait: il se peut bien néanmoins, comme je l'ai dit tout à l'heure, que Médée soit supposée jouir de quelque autorité, et que les femmes d'un haut rang, telles que celles qui composent le chœur, fussent peu dans la dépendance du roi: cela est même analogue à l'esprit des anciens gouvernemens de la Grèce, où la monarchie et l'aristocratie se balançaient mutuellement, sans ôter à la démocratie toute espèce d'influence, en-

sorte qu'on y retrouvait presque toutes les nuances du mélange de ces trois formes élémentaires. D'après ces réflexions, il ne paraît point qu'on puisse entièrement justifier le zèle extrême du chœur pour les intérêts de Médée, mais c'est en grande partie aux préjugés anciens et aux formes de l'ancienne tragédie, qu'il faut imputer ce défaut.

Il disparaît devant tant de beautés. Ce qui fait le charme de cette tragédie, c'est la clarté de l'action, sa simplicité, sa grandeur; cette étrange entreprise de Médée, qui, pour venger l'infidélité d'un époux, ne veut pas le faire périr, mais lui déchirer le cœur par tant de morsures douloureuses qu'elle lui fasse regretter la mort : la dernière et la plus cruelle dans les opinions anciennes, est de refuser ses fils à ses embrassemens, de lui ôter le droit de les ensevelir. Cette action d'ailleurs est parfaitement préparée, la gradation des sentimens y est observée avec un art et une science profonde : d'abord ce sont des cris inarticulés de douleur qui sortent du fond du palais, ensuite d'amères plaintes; la nourrice présage de loin des violences qui font frémir; elle ne veut pas que ses fils s'offrent à sa vue; enfin Médée paraît, elle justifie sa conduite et sa douleur; elle y donne cours avec Jason; assurée d'une retraite, elle se livre enfin à ses projets de vengeance; mais comme on la voit se déchirer elle-même le sein pour affli-

ger son ennemi! quels combats de la jalousie et de la tendresse maternelle! et quelle adresse du poëte de laisser voir clairement au spectateur que la tendresse l'emporterait, si cette tendresse elle-même ne lui armait le bras! Il ne faut pas que les fils de Médée soient les esclaves d'une marâtre; elle se persuade qu'ils deviendraient ses victimes; elle aime mieux prévenir leur supplice que les livrer en proie à la dérision, sans les sauver du trépas. Longepierre a eu raison de conserver cette pensée :

Non, mes enfans jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.

Les caractères sont après l'action ce qu'on admire dans cet ouvrage. Tout n'est point sacrifié à celui de Médée, quoique celui-ci surpasse comme un géant tous les personnages secondaires. Voyez cependant quelle vérité dans les traits qui caractérisent Créon : c'est un prince bon, mais faible, à qui le pouvoir absolu a donné l'habitude d'agir et de commander avec trop de hauteur, que l'obstination irrite, mais qui ne peut point résister à la douceur. Les remarques qui se trouvent répandues dans les extraits placés au-devant de cette tragédie, me dispensent de parler du caractère de Jason et de quelques autres traits du même ouvrage, qu'on a eu occasion de relever par des com-

d'un père : il ignore si l'objet de ses soins doit un jour y répondre, ou s'il le déshonorera par ses vices. Enfin, voici le dernier coup et le plus affreux qui l'attend. Ses enfans jouissant d'une fortune assurée, ont atteint l'âge de l'adolescence, et se distinguent par leurs vertus. La mort impitoyable vient les arracher d'entre ses bras, et les entraîne aux enfers. Ah! faut-il qu'à tous les maux dont les dieux affligent la nature, nous souhaitions de voir ajouter la plus horrible des douleurs!

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, UN MESSAGER, LE CHOEUR.

MÉDÉE.

Mes amies, déjà depuis long-temps je porte mes regards de ce côté, dans l'impatience où je suis d'apprendre le succès de mon entreprise.— Voilà un des serviteurs de Jason qui s'avance; l'émotion qui se peint sur son visage annonce quelque chose d'extraordinaire.

LE MESSAGER.

A quels forfaits vous-êtes vous portée? Fuyez, Médée, fuyez au travers des mers, ou sur un char rapide et léger franchissez les plaines immenses de la terre.

MÉDÉE.

Qu'est-il donc arrivé qui doive m'obliger à fuir?

LE MESSAGER.

La princesse n'est plus; le roi périt avec elle, et vos poisons en sont la cause.

MÉDÉE.

O nouvelle délicieuse! — Va, je te compterai

toujours au nombre de mes bienfaiteurs et de mes amis.

LE MESSAGER.

Quoi? madame, ne vous reste-t-il plus de sentiment, ni de raison, pour oser vous réjouir après avoir violé le palais des rois par de tels outrages, et ne point frémir d'horreur et de crainte?

MÉDÉE.

Ami, j'aurais beaucoup de choses à te répondre? mais fais-moi le récit de cet évènement; n'oublie aucune circonstance; tu doubleras ma joie, si tu m'apprends que leur mort a été douloureuse et terrible.

LE MESSAGER.

Lorsque vos deux enfans sont entrés avec leur père dans les appartemens de la jeune princesse, vos serviteurs fidèles, affligés de votre douleur, ont partagé votre joie. A l'instant, le bruit se répand que vos querelles sont terminées. On s'empresse autour de vos fils, on les accable de caresses; l'un prend leur main et la baise; un autre embrasse leur tête blonde; et moi, le cœur transporté de plaisir, je les ai suivis jusque dans l'appartement des femmes. La reine [1], avant de les apercevoir, a jeté sur Jason un regard vif et ten-

[1] Littéralement : *La maîtresse que nous respectons au lieu de vous.*

dre : mais bientôt elle a voilé ses yeux ; elle a détourné la tête pour ne point rencontrer un objet odieux. Votre époux s'est approché d'elle ; il a su l'apaiser par ces mots remplis de douceur. « Cessez » de haïr ceux qui vous aiment, princesse ; calmez » votre colère ; pourquoi détourner vos regards ? » les fils de votre époux ont droit à votre tendresse ; » recevez, en sa faveur, les présens qu'ils vous ap- » portent, et demandez à votre père qu'il daigne » adoucir la sentence qui les bannit de ses États. » Sa prière et l'éclat de ces riches dons touchent le cœur de la princesse ; elle promet à son époux de faire tout ce qu'il désire. A peine celui-ci s'est-il retiré avec vos fils, qu'elle se pare de cette robe élégante et magnifique, et entrelace dans ses cheveux la couronne enrichie d'or, essayant devant un miroir les formes les plus gracieuses, et souriant à sa propre image. Ensuite, elle quitte son trône superbe et se promène dans ses appartemens, posant avec grâce son pied d'une blancheur éclatante, et regardant autour d'elle avec une contenance noble et fière. Mais tout à coup, ô spectacle plein d'horreur ! son visage change de couleur ; elle recule pâle et tremblante ; elle veut regagner son trône, à peine y peut-elle atteindre et prévenir sa chute. Une vieille esclave qui se trouvait là par hasard, s'imaginant que la fureur de Pan ou de quelqu'un des dieux s'était emparée de

MÉDÉE.



Ces fils de votre époux ont droit à votre tendresse; recevez, en sa faveur les présens qu'ils vous apportent.

sa maîtresse, se met à pousser des hurlemens pour en détourner l'effet; mais bientôt elle voit sa bouche blanchie d'une écume affreuse, ses yeux qui se renversent, et le sang qui se retire de ses veines: elle jette un cri effroyable et douloureux. L'une court vers son père, l'autre vers son nouvel époux, annoncer cette terrible catastrophe.

Tout le palais retentit des pas précipités des esclaves; elle reste sans voix, et les yeux immobiles; le temps fuit, et déjà un coursier agile aurait pu franchir une stade, lorsqu'enfin l'infortunée s'éveille en poussant de longs gémissemens. La douleur l'assaille à la fois de toutes parts. Le bandeau doré qui entoure sa tête répand, par un affreux prodige, des torrens d'un feu dévorant; et cette robe magnifique, présent fatal de vos enfans, s'attache à sa chair et la consume. Elle se lève, elle cherche à se dérober aux flammes qui la poursuivent; elle secoue sa tête et sa chevelure flottante; elle voudrait arracher le funeste diadême; mais l'ornement cruel demeure inébranlable; à chaque nouvel effort, le feu redouble sa violence. Elle tombe enfin, vaincue par la douleur, méconnaissable à tout autre qu'à l'œil d'un père. Ses yeux défigurés n'offraient plus de forme certaine; on ne retrouvait plus sur son visage aucun des traits de son ancienne beauté; des ruisseaux de sang et de feu tombaient de sa tête à la fois; les chairs se dé-

tachaient des os comme des lames de poix ardente, rongées et consumées par un invincible poison. Affreux spectacle! personne n'osait toucher ce corps inanimé : son sort était pour tous une trop cruelle leçon.

Cependant son malheureux père ignorait ces calamités : il arrive tout à coup dans ce lieu, se précipite sur le corps de sa fille; il verse un torrent de larmes, et la pressant entre ses bras, il la couvre de ses baisers. — O fille infortunée! s'écrie-t-il, quel dieu te fait souffrir ce supplice? Qui a privé le tombeau d'un vieillard des honneurs de la paternité? O ma fille, je veux mourir avec toi. — Après s'être ainsi livré aux premiers transports, l'infortuné vieillard veut relever son corps débile; mais il reste attaché par la robe infernale, comme le lierre se colle aux tendres rameaux du laurier. Ici commence une lutte épouvantable : il tâche, pour se dégager, de soulever un genou; aussitôt elle le retire en arrière, et le fait retomber avec elle : s'il veut s'en arracher de force, le malheureux vieillard sent sa chair déchirée se séparer des os qu'elle recouvre. Il succombe enfin, et rend l'âme au milieu des plus affreux tourmens. Le père et la fille, étendus auprès l'un de l'autre, offrent un spectacle auquel on ne peut refuser ses larmes.

Évitez les suites de ces tragiques événemens, et

songez à vous soustraire aux malheurs prêts à fondre sur votre tête. Ah! les mortels ne sont qu'une ombre légère; je ne crains point de le dire, ceux qui, fiers d'un vain savoir, font étalage de leur sagesse, sont ceux dont le cœur est le plus rempli de folie et d'extravagance. Le bonheur n'est pas le partage des humains; les faveurs de la fortune en marquent certains degrés, mais il n'en est point pour l'homme heureux.

LE CHOEUR.

Les dieux accablent Jason de tous les maux qu'a mérités sa perfidie. Infortunée fille de Créon! que votre sort me touche! Innocente victime d'un funeste hyménée!

SCÈNE II.

MÉDÉE, LE CHOEUR.

MÉDÉE.

Mes amies, il ne me reste qu'à porter les derniers coups avant de fuir de cette terre. Pourquoi tarder? Abandonnerai-je mes fils aux fureurs d'une main ennemie? Ils ne peuvent éviter la mort qui les menace de toutes parts : puisqu'il faut qu'ils deviennent sa proie: c'est moi qui les ferai mourir, moi qui les ai fait naître [1]. Courage, mon cœur,

[1] C'est une phrase répétée, comme je l'ai fait remarquer ci-dessus.

arme-toi de cruauté; frappons ce coup affreux, mais nécessaire; et toi, ma main, prends le poignard. Marche, Médée; franchis la triste carrière de la vie; repousse une indigne faiblesse; perds le souvenir de tes enfans, perds un trop cher souvenir; oublie que tu es mère, et qu'ils sont sortis de ton sein. Méconnais, un seul jour, ton sang; après cela livre ton cœur au désespoir. Je les aime, oui, je les aime en leur arrachant la vie; et plus ils me sont chers, plus je suis malheureuse!

SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

O terre! ô soleil resplendissant de lumière! voyez, voyez une femme barbare, prête à frapper ses fils d'une main parricide. Ils te doivent leur céleste origine. Ah! que le sang des dieux ne soit point versé par une main mortelle! Astre brillant et divin, contiens, apaise sa rage; éloigne cette furie sanguinaire qu'agitent les noires divinités.

En vain tu les portas dans ton sein, en vain tu les mis au monde, barbare qui es sortie des rochers inhabités des Symplégades! Ah! malheureuse, où t'emporte ta détestable fureur? De quel meurtre abominable ta main va-t-elle se souiller? Ceux qui n'ont point frémi de verser le sang de leurs proches, ont expié leurs crimes par d'affreux

supplices : la vengeance des dieux poursuit la maison des parricides [1].

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, LES DEUX FILS DE MÉDÉE,
dans l'intérieur du palais.

PREMIER ENFANT, dans le palais.

O dieux ! où fuir pour éviter la fureur de ma mère?

SECOND ENFANT, dans le palais.

Hélas ? je l'ignore..... O mon cher frère! nous sommes perdus.

LE CHŒUR.

Entendez-vous, entendez-vous les cris de ses enfans? Malheureuse! cruelle !...... Je veux entrer dans le palais, et prévenir un parricide abominable.

LES ENFANS, dans le palais.

Oui, venez, au nom des dieux, volez à notre secours; il est temps; le fer est suspendu sur nos têtes.

LE CHŒUR.

Malheureuse! ton cœur est-il de bronze, es-tu

[1] Ce chœur n'est pas hors de la tragédie. La première partie, ou la strophe, peut être considérée comme une prière faite à part. L'antistrophe est adressée à Médée qui peut l'entendre, puisqu'on voit dans la scène suivante que les enfans menacés de la mort entendent le chœur. Il n'y a donc point ici de nouvel acte; c'est la continuation de l'action.

donc un rocher insensible, pour oser de ta propre main abattre les tendres fruits auxquels ton sein donna la vie ? Ino furieuse put seule commettre un tel attentat : errante et pleine des transports que lui inspirait l'épouse du maître des dieux, seule entre les mères, elle osa tremper ses mains dans le sang de ses deux fils ; mais bientôt, s'élançant du rivage, elle se précipita dans les flots, et vengea par sa mort son forfait exécrable. — O crime affreux dont rien n'égale l'atrocité! ô fureur que l'hymen enfante parmi les mortels, et dont la couche nuptiale fut trop souvent déshonorée !

SCÈNE V.

JASON, LE CHOEUR.

JASON.

Citoyennnes, qui entourez l'entrée du palais, répondez-moi où est l'auteur de tant de crimes ? où est Médée ? est-elle dans le palais ? a-t-elle disparu ? Si les gouffres de la terre ne s'ouvrent pour lui donner passage, ou si elle ne s'élève dans les vastes plaines de l'air, sa mort expiera l'offense faite à la maison des rois. Se serait-elle flattée de frapper impunément leurs têtes sacrées, et de se dérober par la fuite ? — Mais ce soin m'occupe moins que celui de mes fils. Ceux que son crime outrage ne le laisseront pas sans vengeance. Je viens pour enlever mes enfans de ces lieux, de

peur que les parens du roi ne leur fassent porter la peine des forfaits d'une mère impie.

LE CHŒUR.

O prince infortuné! vous ignorez les maux où vous êtes plongé; si vous les connaissiez, vous tiendriez un autre langage.

JASON.

A quel crime nouveau faut-il me préparer? attentera-t-elle à mes jours?

LE CHŒUR.

Vos fils, vos fils sont morts par la main de leur mère.

JASON.

Arrêtez! que dites-vous? Ah! vous m'avez percé le cœur!

LE CHŒUR.

Ils ne sont plus; supprimez des soins superflus.

JASON.

Est-ce dans ce palais ou hors de son enceinte qu'elle a frappé ce coup affreux!

LE CHŒUR.

Entre toi-même dans le palais. Vois couler le sang de tes fils.

JASON.

Ouvrez, esclaves, que je repaisse mes yeux de

cet affreux spectacle : ouvrez, enfoncez cette porte qui s'oppose à ma juste vengeance.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, JASON, LE CHOEUR.

MÉDÉE, *dans un char suspendu dans les airs, sur lequel sont placés les corps de ses enfans.*

Cesse d'ébranler ces murs à coups redoublés : ne cherche plus les corps de tes deux fils, ni celle qui les a fait périr. Suspends un travail inutile. Si c'est vers moi que s'adressent tes pas, parle ; mais n'espère pas atteindre jusqu'à moi. Le soleil, mon aïeul, m'a fait présent de ce char qui me met à couvert de ta rage.

JASON.

O monstre ! monstre exécrable, en horreur aux dieux et aux hommes ! qui n'as point frémi d'enfoncer le fer dans le cœur de tes propres enfans, pour plonger dans le deuil un père infortuné ; oses-tu porter tes regards sur l'astre dont la lumière éclaira tes fureurs, sur cette terre ensanglantée ? Puisse ta mort expier tes forfaits ! Aveugle, insensé que j'étais, quand d'une terre barbare je t'amenai dans la Grèce ! furie perfide et dénaturée qui a trahi ton père et ton pays ! les dieux m'en ont puni en me livrant à ton mauvais génie. Avant que l'Argo te portât au travers des ondes, ton propre frère fut, par tes mains, massacré aux pieds

des autels. Tels furent tes premiers pas dans la carrière du crime : devenue ensuite mon épouse, tu m'avais donné des enfans; tu les immoles à ta jalousie. Jamais une femme grecque n'en eût supporté la pensée. Et c'est toi que j'ai préférée, c'est toi que j'ai unie à mon sort; compagne maudite et détestable, qui n'as d'une femme que la figure; tigresse altérée de sang, monstre plus cruel que la féroce Scylla, mes outrages ne touchent point ton cœur insensible à la honte : infâme! parricide! puissent les dieux entendre mes imprécations!... et moi, livré à mon désespoir, je vais pleurer la jeune épouse que j'ai perdue; et mes enfans, tendre objet de mes soins et de mon affection, je ne les reverrai plus vivans. Hélas! ils ne sont plus.

MÉDÉE.

Tu sais tout ce que je pourrais te répondre. Mais Jupiter connaît mes bienfaits et ta perfidie. — Après avoir déshonoré ma couche, tu ne devais pas vivre au sein des plaisirs, et rire de mes malheurs; ni toi, ni ta nouvelle épouse, ni l'auteur de cette alliance. Créon s'était-il flatté de me proscrire impunément? Appelle-moi monstre et tigresse, donne-moi le nom de Scylla, l'effroi des bords tyrrhéniens,... j'ai rendu à ton cœur la blessure qu'il m'a faite.

JASON.

Ah! tu ressens, ainsi que moi, la douleur que tu me causes.

MÉDÉE.

Oui, je la sens; mais je m'y plais, elle me venge de tes mépris.

JASON.

O mes enfans! tristes victimes d'une mère barbare et dénaturée!

MÉDÉE.

O mes fils! vous périssez victimes de la perfidie de votre père.

JASON.

Ma main dans cet instant n'a point enfoncé le couteau.

MÉDÉE.

Infidèle! ton crime en a dirigé les coups.

JASON.

Un léger changement a pu te porter à ce parricide?

MÉDÉE.

Est-il pour une femme un plus sanglant outrage?

JASON.

Dis pour une femme méchante et sans pudeur.

MÉDÉE.

Ils ne sont plus enfin. Et je puis déchirer ton cœur.

JASON.

Leurs mânes vivent et s'acharneront sur ta tête.

MÉDÉE.

Les dieux savent quel est le premier auteur de leurs maux.

JASON.

Les dieux savent si ton âme est noire et sanguinaire.

MÉDÉE.

Va, je t'abhorre, tes paroles me sont odieuses.

JASON.

Ma haine ne le cède pas à la tienne. Je n'ajoute qu'un mot, et pars.

MÉDÉE.

Parle. Que ne suis-je déjà loin de ces lieux!

JASON.

Laisse-moi mes enfans, que je puisse les ensevelir et pleurer sur leur tombe.

MÉDÉE.

Je ne puis : je vais les ensevelir de ma main dans le bois sacré de Junon qui préside aux citadelles, afin qu'aucun ennemi ne puisse insulter à leur

cendre. J'établirai ensuite dans cette contrée où régna Sisyphe[1], des sacrifices et une fête solennelle pour expier ce meurtre sacrilège. Maintenant je vais dans[2] la terre d'Érechthée habiter chez Égée, fils de Pandion. Pour toi, ta fin sera digne de ta perfidie; l'Argo t'écrasera de ses ruines, et tu te reprocheras ton crime envers ton épouse.

JASON.

Que la furie de tes enfans, que la céleste vengeance te poursuivent!

MÉDÉE.

Quelle divinité, quel génie entendra les vœux d'un parjure, d'un violateur des lois de l'hospitalité?

JASON.

Monstre abominable! mère parricide!

[1] C'est-à-dire, *dans Corinthe*. Euripide fait allusion à la fête et aux sacrifices expiatoires qu'on célébrait dans cette ville à l'occasion du meurtre des fils de Médée. Ceux qui attribuaient ce meurtre aux Corinthiens, prétendaient qu'il avait été commis dans le temple de *Junon Acréenne*, ou *qui préside aux citadelles*, et que la déesse avait exigé une expiation; cette expiation consistait à interdire tous les ans à sept jeunes filles et à sept jeunes garçons des premières familles de Corinthe, les approches du territoire consacré à Junon : cette interdiction qui durait un an, s'appelait ἀπενιαυτισμὸς, *abannatio*. Voy. le *Mémoire* de M. Hardion *sur la Médée d'Euripide*, *Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. VIII, p. 243 et suiv.

[2] Athènes.

araisons avec les auteurs qui ont traité ce sujet près Euripide. Le lecteur a, dans ces extraits uxquels je crois devoir le renvoyer, une notice omplète de toutes les tragédies composées sous le tre de *Médée*, sur les théâtres anciens et moder-es, étrangers ou nationaux, du moins de toutes elles qui sont parvenues à ma connaissance.

FIN DE L'EXAMEN DE MÉDÉE ET DU VI[e] VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR.

MÉDÉE, page 420.

